

RACINE PSYCHOLOGUE

PAR

ANDRÉE GALLIOT, B.A.

THÈSE PRÉSENTÉE AU DÉPARTEMENT DU FRANÇAIS DE
L'UNIVERSITÉ DE MANITOBA, COMME L'UNE DES CON-
DITIONS REQUISES POUR L'ADMISSION À LA MAÎTRISE
ÈS ARTS.



AVRIL 1937.

RACINE PSYCHOLOGUE

TABLE DES MATIERES

Avertissement

| | |
|--|--|
| Chapitre 1... <u>Versailles</u> : | la Cour le Roi ses favorites.....P. 1 - 8 |
| Chapitre 2... <u>Port-Royal</u> : | le couvent leur doctrine les solitaires.....P. 9 - 16 |
| Chapitre 3... <u>L'Homme</u> : | Jeunesse Education et culture Uzès et Paris Ménage et vie familiale Dernières annéesP.17 - 27 |
| Chapitre 4... <u>La Jalousie</u> : | Hermione Phèdre Conclusion.....P.28 - 41 |
| Chapitre 5... <u>L'ambition</u> : | Agrippine Athalie Conclusion.....P.42 - 57 |
| Chapitre 6... <u>Abnégation</u> : | Bérénice Esther Conclusion.....P.58 - 73 |
| Chapitre 7... <u>L'Amour chez Racine</u> : | Alexandre Oreste Néron Antiochus Mithridate Achille Hippolyte Les confidents Conclusion.....P.74 - 87. |

BIBLIOGRAPHIE.

A V E R T I S S E M E N T

Ce travail n'est pas une oeuvre spécifiquement littéraire. Une thèse n'est pas un roman, où l'auteur peut à son aise se livrer à l'inspiration, déployer son talent, s'étendre à loisir sur ses idées personnelles et se livrer au jeu des phrases harmonieuses et des épithètes chatoyantes, sans qu'une date s'impose à l'essor de sa pensée. En présentant une étude sur Racine, où nous avons essayé de montrer l'influence sur son génie de l'ambiance où il a vécu, de la Cour, du commerce de nombre d'auteurs anciens et contemporains, nous avons simplement cherché à tracer à grands traits, une esquisse de la vie littéraire et sentimentale du poète, en fonction, pour ainsi dire, de sa valeur psychologique et dramatique, c'est-à-dire que ce travail se rapporte à l'histoire et à l'évolution d'une âme plutôt qu'à la littérature proprement dite.

- - - - -

R A C I N E

I

VERSAILLES, LE ROI, SES FAVORITES ET LEUR INFLUENCE
SUR LE GRAND SIECLE.

Pour ceux qui apprécient les beautés du passé, Versailles est un lieu de prédilection. Nulle part en France n'est évoqué avec plus de précision et de grandeur, le souvenir de celui des derniers Capétiens (1) que la postérité, dans sa reconnaissance appelle encore le Grand-Roi. Que fut-il exactement? Au travers des écrits de toute sorte, il est bien difficile de dégager la vérité. La révolution de '89, l'Empire, les différentes formes de gouvernement qui se succédèrent en France de 1814 à 1870 ont, par leur partialité et leur désir d'altérer les gloires de la royauté, déformé l'histoire au profit de leurs intérêts politiques. Il est donc bien difficile à présent de donner aux vérités et aux erreurs du roi Louis XIV leur valeur réelle. Ce n'est d'ailleurs pas ici qu'il convient de faire son procès et nous nous contenterons simplement d'examiner ce que fut la Cour durant cette seconde moitié du XVIIème siècle.

Henri IV et Louis XIII habitèrent le Louvre pendant la plus grande partie de leur règne. On peut dire qu'en réalité ils partagent leur temps entre Paris et Saint-Germain. Louis XIV en grandissant ne sembla pas s'être attaché à ces royales demeures. C'est qu'elles lui rappelaient avec trop de précision les malheurs de la Fronde et l'on devine qu'avec son caractère autoritaire, ces tristes réminiscences devaient lui être particulièrement désagréables. Ces considérations entrèrent pour beaucoup dans la décision que le roi prit de faire construire Versailles. Mansart avait déjà donné la mesure de sa valeur en embellissant le Louvre - on pourrait dire en le reconstruisant. Ce fut donc à lui que le Roi, par Colbert, confia le soin d'ériger à Versailles une demeure digne de la Majesté royale.

Les terrains qui l'entouraient étant de grande étendue, il fut facile d'assainir et de défricher cette partie de la forêt. La foi, dit-on, transporte les montagnes; le génie tenta d'égaliser la foi: collines et vallons, ruisseaux et étangs artificiels, tout concourut à créer de toutes pièces un véritable éden! Rien ne rappelait au Roi les humiliations de son enfance. Paris, Vincennes, Saint-Germain étaient assez éloignés de la Fronde pour que le Roi n'eût plus à s'en souvenir. Il put dès lors gouverner en paix son peuple.

(1) Allusion à la pièce frappée par Guillaume d'Oranges.

Un mot sur le jeune roi qu'attendait une si brillante destinée. Nous savons que ses parents désirèrent vingt-trois ans sa naissance et que ce fils dès son berceau fut considéré comme une sorte de prodige. A quatre ans, il fut proclamé roi à la mort de Louis XIII, son père. Il fut élevé ~~par~~ fort chrétiennement par Anne d'Autriche, sa mère, qui lui inculqua de bonne heure ce fanatisme espagnol qui devait se faire jour à l'occasion de la Révocation de l'Edit de Nantes et des Dragonnades. Il fut éduqué par de Villeroy et par Péréfixe. Jusqu'à quel point ses maîtres réussirent-ils dans leur tâche? Allons à Saint-Simon. "L'ignorance la plus grossière en tous genres dans laquelle on avait eu grand soin d'élever le roi.....Une ignorance générale jusqu'à l'incroyable". Fénelon, si admirateur du pouvoir établi, disait du roi au duc de Beauvillier: "Je me rappelais son éducation sans instruction solide" (2). Et Louis XIV, à propos du latin qu'on enseignait à la maison de Saint-Cyr, disait de lui-même: "Je ne l'entends point, car je suis un ignorant; et je n'ai pas reçu une si bonne éducation que celle que je fais donner à ces jeunes filles". Et pourtant ce monarque encouragea les arts et les lettres. Son siècle reste un des plus glorieux que la France ait connus et peut-être le plus glorieux!

On parle peu de Saint-Germain, et Marly n'est qu'une succursale de Versailles. Aussi est-ce dans ce dernier qu'il faut situer ce monarque dans sa jeunesse. C'est donc le moment le mieux choisi pour parler de ses amours.

Sa première inclination le porta vers Marie Mancini. La jeune fille avait vingt ans et n'était pas la plus jolie des quatre nièces de Mazarin. Mais elle avait beaucoup d'esprit, chantait bien et parlait plusieurs langues. Son grand mérite aux yeux de Louis fut de le révéler à lui-même. Certes il n'avait pas besoin de se faire dire qu'il était le maître - il ne le savait que trop - mais elle lui montra qu'il avait les qualités requises pour être un souverain absolu et qu'il n'avait plus besoin de la tutelle du cardinal. Le roi ne demandait qu'à le croire. Il en fut si bien persuadé que c'est vers cette époque qu'il exprima le désir de régner en souverain absolu et de mettre en pratique la parole fameuse: "L'Etat, c'est moi". Il aurait pu sans doute - s'étant octroyé tous les droits - se donner celui d'épouser Marie. Il aurait décrété qu'un roi peut s'allier suivant son inclination, et que point n'est nécessaire qu'une personne soit de sang royal pour devenir reine de France. Mais l'influence de Mademoiselle Mancini commençait à porter ombrage au Cardinal, qui décida de séparer les amoureux. Louis XIV d'abord parut inconsolable. De nombreuses lettres l'attestent. Il se consola cependant et même très vite. Mazarin en profita pour faire marier le maître de la

(2) Revue mensuelle - 1912.

France. En 1660, ce dernier rencontra Philippe IV dans l'île de Faisan et, au cours de cette entrevue, il fut entendu que Marie-Thérèse d'Autriche et lui seraient unis à Bayonne quelques jours après. Le rôle joué par la jeune reine dans la conduite et les déterminations du Roi fut presque nul. Elle n'eut aucune influence sur la cour de France et encore moins sur la littérature et les arts de son nouveau pays. Pourquoi l'épouse légitime ne put-elle jamais lutter d'influence avec de simples favorites? Elle était sans personnalité marquante. Elle était l'une des conditions d'une entente et d'un traité, elle n'était pas l'élue du cœur du roi, elle n'en était qu'une associée falotte, tout au plus destinée à donner des héritiers à la couronne. Elle s'acquitta assez bien de cette mission. Et comme ce travail est destiné à montrer les différents éléments qui donnèrent au Grand Siècle son caractère unique dans l'histoire, il est inutile d'entrer dans plus de détails et de rechercher davantage quels furent les mérites de Marie-Thérèse.

Bien différente fut l'influence exercée par Henriette d'Angleterre, fille du roi Charles Ier et d'Henriette de France, cette dernière elle-même la fille d'Henri IV et de Marie de Médicis. Henriette était née à Exeter en 1644 et avait dû à un déguisement, de pouvoir s'enfuir d'Angleterre à l'âge le plus tendre. Elle avait vécu avec sa mère au Louvre dans un appartement modeste et dépourvu de confort. Toutes deux manquaient parfois du nécessaire. Ces circonstances avaient rendu Henriette compatissante à la douleur des malheureux. L'ancienne reine du Royaume-Uni avait élevé la princesse avec beaucoup de soin et comme la jeune fille avait un physique agréable et une culture tout à fait exceptionnelle pour son temps, elle fut, à dix-huit ans, une des personnalités marquantes de la Cour. Le roi s'en éprit et exprima, dit-on, le désir d'épouser cette princesse. Certains rapportent que la Reine-Mère s'y opposa et que le fils lui-même se laissa facilement convaincre qu'il n'était pas de bonne augure d'épouser la fille d'un roi qui avait été décapité. Il laissa donc Monsieur, son frère cadet, s'unir à Henriette qui, dorénavant, s'appellera "Madame". Mais Louis XIV était trop amoral pour considérer longtemps sa belle-sœur comme telle. D'ailleurs, Philippe d'Orléans semble avoir été un pauvre mari et, après quelques mois de mariage, il fut aisé de voir que leur vie conjugale n'était pas heureuse. Cette situation dut faciliter un rapprochement entre Louis et Madame. Il allait la rejoindre dans sa calèche ou chevauchait à côté d'elle dans les parties de chasse ou les promenades que les membres de la cour se plaisaient à faire dans les bois. Leurs conversations étant équivoques, ils évoquaient leurs communs souvenirs et aussi donnaient à leur entourage l'impression qu'une idylle s'ébauchait. Il est difficile de dire quelle fut la nature de leurs relations. Madame, la nuit de sa mort, n'assurait-elle pas à Monsieur, qu'elle n'avait jamais commis un acte qui pût l'avoir rabaissée à ses yeux?

On sait que cette princesse mourut tragiquement au mois de juin 1670 après une courte maladie qui fit croire à un empoisonnement. Son esprit distingué rayonna sur son entourage et son dévouement aux lettres en aida le développement. On sait qu'elle avait donné à Racine le sujet de "Bérénice"; nous y reviendrons. Elle fut une paroissienne fort accomplie et Bossuet loua franchement les ~~xxx~~ qualités de Madame. Son oraison funèbre en fait foi. Le prélat ne connaissait peut-être pas complètement la vraie nature de sa jolie pénitente. N'y a-t-il pas, en toute âme humaine, des côtés secrets qu'il est impossible de révéler à autrui quand il nous est si malaisé de les discerner clairement nous-mêmes.

Louis XIV fut très attristé de la mort de Madame. Il s'en consola comme on sait d'autant plus qu'il était maintenant tout occupé de Mademoiselle Louise de Lavalrière.

Cette jeune fille était parmi les moins nobles de la noblesse de la Cour. Elle avait été appelée au poste de dame d'honneur de Madame et au moment où la médisance commençait à s'exercer sur les amours royales -le Roi et Madame- il fut entendu, d'un commun accord que chacun détournerait les soupçons en ayant l'air de s'intéresser à une nouvelle passade. Madame se laissa faire des déclarations par de Guiche et le roi commença à rendre de très nombreuses visites à la jolie Louise. Cependant, cette affaire fut une des plus poignantes du siècle car le roi s'éprit très réellement de Mlle de Lavalrière. Quand à celle-ci, le Roi fut l'unique amour de sa vie. Douce et d'une nature tendre, elle eut vite captivé le roi car nous savons que Louis XIV voulait avant tout être aimé. Dans l'amour réciproque, le sien ne jouait qu'un rôle secondaire et, en croyant aimer, il se laissait chérir. La douce de Lavalrière se donna tout entière, coeur et âme et ne se reprit jamais. On ne peut se représenter le parc de Versailles sans évoquer ces promenades sentimentales où leur affection réciproque se nourrissait des plus douces illusions de la jeunesse et de l'amour. Le roi fut des amées fidèle à la Duchesse. Madame vit l'aurore de cette nouvelle idylle et, il est fort probable qu'elle reprocha quelque peu à son ancien amoureux de s'être laissé prendre à son propre piège. La Cour n'osa guère se récrier- qui l'eut osé alors? Mais tout bas, on parlait. En fait, on n'avait rien à reprocher à la Duchesse et les seigneurs avaient trop peu de morale pour en être scandalisés. Ce qu'on reprochait à Lavalrière, c'était d'aimer le roi pour lui-même, de ne pas avoir d'influence sur lui, d'en avoir pas une petite cour, au milieu de la grande, dans laquelle elle eût pu, à son aise, gaspiller le trésor de la France, disperser les sinécures et les bénéfiques. Elle n'avait de pensée que pour son amant: épouse chaste dans l'illégitime. Voici peut-être un des côtés charmants du caractère royal. Pour qu'il ait pu conserver ainsi à Lavalrière un si durable et sincère amour, Louis devait être susceptible, dans l'intime de son âme, de sentiments sérieux et délicats. Un jour vint, et la Duchesse le savait bien, où inévi-

tablement le roi se découvrit une nouvelle passion. Madame Anastasie de la Rochechouart, Comtesse de Montespan, fut l'objet de la nouvelle fantaisie du roi. Mais, avant d'éclore cet épisode de la vie de ce monarque, il est nécessaire d'ajouter quelques mots sur Louise. Quand elle dut s'avouer que l'idylle touchait à son déclin, elle se décida à entrer chez les Carmélites de Paris. Le roi s'y opposa avec fermeté. Il lui fallait donner à ses intimes les raisons d'un tel changement. Les obstacles suscités ne furent brisés que par l'influence de Bossuet, et, en 1674, il fut entendu que la Duchesse de Lavallière se joindrait aux humbles religieuses de la rue St-Jacques pour faire pénitence et obtenir de Dieu le pardon de ses fautes et le salut du roi.

Mademoiselle de Lavallière n'était point sotte, comme certains l'ont prétendu. Elle avait même écrit des vers qui attestent d'une très grande délicatesse de goût sinon d'une culture littéraire raffinée. Elle fut une des inspiratrices de "Bérénice" et il est à croire que certains vers de cette tragédie se rapportent directement à cette douce amante. (1)

Bien différente de cette sensible tourangelles fut Madame de Montespan. Grande, plantureuse, gaie, spontanée, affamée de plaisir, telle était la nouvelle favorite de Louis XIV. Son histoire est celle d'un double adultère car nous savons qu'elle abandonna mari et enfants pour devenir maîtresse du Roi. La Comtesse de Montespan menait joyeuse vie et accompagnait le roi dans ses campagnes. On dit même qu'elle aida, de sa bonne humeur, la conquête de la Flandre française. Elle avait, entre autres caractéristiques, un appétit de dragon. Mais le repas fini, cette nouvelle maîtresse du Roi Soleil le divertissait de ses réparties spirituelles. Et si Madame de Montespan appréciait les bons morceaux, elle était comme Rabelais, fort amateur de bons mots et même de bel esprit. Et tout en faisant sa digestion, elle aimait assez à se faire lire les chefs-d'oeuvre. Elle apprécia donc beaucoup Racine; elle l'apprécia d'une manière un peu inattendue, à sa juste valeur. L'auteur de "Phèdre" venait souvent lui lire des passages de ses tragédies. Cette gastronome encourageait les lettres. Elle prit Racine sous sa protection et sa bienveillance s'exerça sur lui pendant plusieurs années. Puis, à son tour, elle dut supporter les froideurs de l'illustre infidèle. Cette favorite n'eut que le loisir de disparaître et d'aller cacher sinon sa douleur, du moins sa honte. Madame de Montespan n'avait jamais aimé le roi; elle s'était éprise des avantages et du prestige attachés à la couronne. Elle ne se réfugia pas dans la vie religieuse, mais vécut loin de Versailles. Racine lui devait de la reconnaissance; il ne lui en témoigna aucune. Aussitôt exilée de la Cour, Madame de Montespan se vit oubliée de Racine lui-même.

(1) "Un double amour" Louis Bertrand.

Ce dernier cherchait ailleurs les influences utiles, il les cherchait dans l'astre montant qui était en réalité un astre à son déclin. On dit que la pauvre Anastasie fut très sensible ~~à son~~ à l'ingratitude du tragique de Port-Royal, peut-être au fond, plus qu'à l'infidélité du roi. On peut penser qu'elle avait les meilleures raisons du monde pour le juger.

Etrange destinée que celle de Madame de Maintenon dont la vie fut une suite continuelle de situations fausses ou paradoxales. Née aux Antilles d'une famille protestante, Françoise d'Aubigné, petite-fille du grand tragique, revint en France vers sa douzième année. Etant orpheline, elle fut recueillie par des cousins éloignés qui traitèrent l'enfant comme une servante et lui firent, dit-on, garder les oies. On ne connaît pas la date de sa conversion, mais il est probable qu'elle dût avoir lieu au moment où Françoise vint, en cousine pauvre, habiter avec des parents éloignés. A dix-sept ans, elle épousait le poète Scarron qui eut à son heure un moment de célébrité pour avoir presque réconcilié au théâtre le tragique avec le comique. Si l'on tient compte de l'esprit de caste du XVIIème siècle, l'élévation de Françoise tient du prodige. Bref, par voies détournées et par voix directes, la veuve de Scarron se rapprocha assez de Versailles pour être nommée gouvernante des enfants illégitimes de Louis XIV et de Madame de Montespan. Il est assez facile de voir qu'à partir de ce moment, Françoise d'Aubigné eut d'assez fréquentes entrevues avec son souverain pour essayer d'attirer son attention. Le roi venait voir ses enfants et peut-être s'intéressait-il à leur éducation; il s'établit dès lors entre eux un commerce aimable qui devait bientôt prendre un tour plus sérieux. La future épouse de ce monarque se rendit compte que la spirituelle gouvernante avait conquis le roi par sa grâce vive et scuriente, comme la Duchesse de Lavallière l'avait séduit par le charme de sa personne et la tendresse de son coeur; comme Madame de Montespan l'avait attiré à elle par sa gaîté et sa joie de vivre. Madame Scarron eut recours à des procédés qui rappellent ceux de Marie de Mancini: révéler au roi non plus cette fois la route de ses destinées politiques mais plutôt le chemin du bonheur tranquille et des joies sans mélange qui seuls, sont fruits de la vertu. Sa triste jeunesse lui faisait considérer comme dangereuse l'expérience acquise dans la vie des champs, et l'éducation qu'on donnait dans la maison de Saint-Cyr était bien moderne par certains côtés. Certainement, l'idée des représentations était en avance sur son siècle, car Madame de Maintenon ne voulait en rien faire de ses pupilles des ingénues. Chacun sait que les demoiselles de Saint-Cyr avaient rendu "Cinna" avec un art presque dangereux, étant donné l'âge des artistes. Mais le talent de Racine appliqué à un sujet biblique, par exemple, aurait été en tout conforme aux conditions exigées par Madame de Maintenon. C'est ainsi que

l'ancienne veuve de Scarron rappela Racine au théâtre. Il est à croire que ce dernier en dût être satisfait. Ce n'est pas pour donner de plus amples détails sur les origines d'"Esther" et d'"Athalie", qu'il est question ici des pièces religieuses de Racine; -sur ceci, nous reviendrons plus tard, - mais bien pour montrer que la Maintenon eut autant et peut-être plus d'influence sur les lettres que n'importe quelle favorite au dix-septième siècle. Est-il nécessaire de rappeler ici que, pour ne pas déplaire au roi qui en voulait à Port-Royal, elle dût étouffer et presque renier "Athalie", le chef-d'oeuvre des tragédies raciniennes. Ajoutons que, grâce à elle, la seconde des deux tragédies religieuses de Racine avait été créée, puis par elle étouffée. La de Maintenon avait été, à sa manière, une muse, mais une muse religieuse et déconcertante qui avait tué, pour un certain temps, la plus parfaite des oeuvres du Grand Siècle.

Ce travail est destiné à faire ressortir les circonstances qui favorisèrent l'éclosion du génie de Racine. Le Grand Siècle eut beaucoup d'autres influences que celles des favorites du roi de France. Il était avant tout le résultat naturel de la Renaissance qui avait rendu à la France l'humanisme. Il fut aussi une espèce de détente après les années de guerres religieuses. Cette paix bien relative avait été préparée par la sage gestion d'Henri IV et par l'aide apportée aux lettres et aux arts par le Cardinal de Richelieu. En un mot, la France était munie pour montrer au monde connu qu'elle aussi allait produire ses tragiques inspirés des classiques grecs et latins. N'oublions pas qu'en Angleterre cette éclosion avait eu lieu presque cent ans plus tôt que chez nous et que Shakespeare était mort depuis vingt ans déjà lorsque "Le Cid" parut. Notre heure avait sonné. Notons que les amours du roi avaient en quelque sorte aidé à l'éclosion de la tragédie amoureuse en ce sens qu'elles offraient aux écrivains des modèles bien modernes qui aidaient à présenter, sous des titres mythologiques, les idées et les moeurs actuelles de la Cour de France. Les titres et les intrigues sont d'Eschyle, d'Euripide, de Tacite ou de Suétone, mais les personnages, sous leurs noms grecs ou latins sont le roi lui-même, ses courtisans et ses favorites. Pour obtenir l'amitié du roi, une attention, un mot de la bouche royale, les esprits les plus distingués recevaient d'une si mince faveur un stimulant qui créait des chefs-d'oeuvre. Quel prestige dans ce souverain pour que son nom seul créât une émulation si puissante pour que chacune de ses attentions aidât à l'éclosion du génie! Il faut admettre que la France eut alors une renommée unique qui ne lui a jamais été rendue, même par les conquêtes extraordinaires de Napoléon le Grand; c'est que, plus que ceux de la guerre, les arts de la paix assurent la pérennité des empires, c'est que l'être humain vit plus de ce qui nourrit l'esprit que de ce qui engendre la mort. Le peuple autant, et plus que les esprits cultivés, aime les histoires d'amour, même immorales, et voilà pour quoi Louis XIV et ses amours adultères et toujours coupables, stimulèrent à un tel degré ceux qui traduisaient en vers exquis les sentiments les plus humains.

Versailles! Si près de Paris, mais cependant si distant! Endroit incomparable qui fut respecté même par la Révolution! Remarquons que les gouvernements qui se succédèrent en France n'osèrent pas en prendre possession comme par crainte de diminuer son prestige à jamais établi. Rappelons que c'est dans ce palais de Versailles que l'Alsace-Lorraine fut cédée à l'Allemagne après la désastreuse campagne de 1870 et que c'est à Versailles aussi que ces deux provinces lui furent rendues après la Grande Guerre. Versailles marque l'apogée de la grandeur des Hohenzollern en 1870; elle marque leur disparition en 1918.

En résumé, les motifs inspirés par la Fronde déterminèrent le Roi à faire construire Versailles pour sa résidence définitive et le souvenir de son enfance fut d'un grand poids dans le choix du site où il fit édifier la merveille de Mansard. C'est dans ce palais qu'il ne quitta pour ainsi dire jamais pendant près de trente-cinq ans, où jamais ses ordres et jusqu'à ses désirs ne rencontrèrent la moindre opposition qu'il rendit son âme à Dieu en 1715.

- - - - -

PORT ROYAL

SECONDE INFLUENCE SUR RACINE. - PLUS DIRECTE QUE VERSAILLES.

Il ne reste de Port-Royal qu'un boulevard de Paris qui porte son nom. En descendant ce boulevard, le promeneur arrive à une grille de style ancien qui fait maintenant partie de la Maternité. Pourquoi n'en reste-t-il pas d'autre vestige? Nous savons que les édifices de Port-Royal furent rasés vers 1710, par ordre du roi; Louis XIV considérait les jansénistes comme des sectaires dangereux capables de nuire à l'unité religieuse du Royaume. Les solitaires y menaient une vie bien austère et il était à craindre que leur vertu ne fût peut-être pour le roi comme un vivant reproche à ses dissipations passées. Ceci n'était pour lui qu'un grief de second ordre, leur doctrine surtout les avait rendus suspects au pouvoir et nous savons que les Jésuites avaient fortement influencé le roi. Après la dispersion des occupants, on eut l'impression que le jansénisme avait disparu. Ne nous y trompons pas, bien des coeurs demeurèrent fidèles à leurs doctrines. Celles-ci eurent toujours, et ont encore des adeptes. Ce n'était d'ailleurs pas la première attaque violente qu'elles eussent à subir, car en 1661, on avait déjà chassé de Port-Royal, par ordre du roi, les pensionnaires et les postulantes; et M. Bail, curé de Montmartre, dont les cheveux se hérissent sur la tête au seul nom de ce quasi monastère, est nommé supérieur de l'établissement pour examiner la foi des religieuses. Il est à remarquer d'ailleurs que ce prêtre fut obligé d'avouer sa soumission et son orthodoxie. Il y avait deux Port-Royal: celui de Paris et celui des Champs. Le second semblait surtout réservé aux âmes éprises de solitude et de vie contemplative, mais sa règle était identique en tous points à celle du Port-Royal de Paris. Non loin de Port-Royal des Champs se trouvait l'école des Granges dirigée par les solitaires et cette institution employait déjà des méthodes fort en avance sur celles de la Sorbonne. C'était une supériorité que le pouvoir établi avait peine à supporter. C'est à l'école dirigée par Arnauld que Racine fut initié, d'après des méthodes presque parfaites, aux beautés des langues grecque et latine. Nous reprendrons plus tard et avec plus de détails ce point important lorsqu'il sera question de la culture de Racine.

L'abbaye de Port-Royal est une des plus anciennes de l'ordre de Cîteaux. Elle fut fondée en 1204 par Eudes de Sully, évêque de Paris. Vers la fin du seizième siècle, le monastère était tombé dans un grand relâchement. C'est dans le courant du dix-septième siècle que Marie-Angélique Arnauld, soeur du grand Arnauld, en devint abbesse; elle n'avait pas encore onze ans. A dix-sept ans, elle reforma Port-Royal. En 1626, comme la maladie décimait la communauté des Champs, Madame Arnauld, mère de l'abbesse, achète une maison au foubourg Saint-Jacques et toutes

les religieuses se transportèrent à Paris avec le consentement du Roi et de l'archevêque. En 1663, les persécutions commencèrent à propos du "Chapelet Secret", court écrit mystique ~~de~~ de la Mère Agnès, lequel fut supprimé par le pape. Saint-Cyran devint alors directeur de la conscience de Port-Royal. Mais l'ère des grandes difficultés commençait, car Antoine Arnauld, publiait en 1643 son livre de "La Fréquente Communion" lequel tendait à combattre les absolutions précipitées. Il fut aussitôt attaqué par les Jésuites car l'Eglise romaine encourageait la fréquence de ce sacrement. Bientôt les Pères de la Compagnie de Jésus s'habituerent à confondre le nom d'Arnauld avec Port-Royal et conçurent la même haine qu'ils avaient pour la personne de ce docteur. En 1649, parut "Augustinus" de Jansénius, évêque d'Ypres, et Racine, dans son "Histoire de Port-Royal" nous raconte en détails comment les Jésuites firent condamner à Rome, en 1650 les cinq propositions extraites de cet ouvrage. Arnauld se soumit aussitôt. En fait, l'erreur de Port-Royal fut de croire qu'on pouvait toujours appartenir à Rome, ~~en~~ tout en bénéficiant d'une sorte d'autonomie qui constituait dans l'espèce une véritable décentralisation. Il est à remarquer que Richelieu et Louis XIV n'omirent rien pour ruiner ce mouvement où ils purent voir une tentative en faveur de la classe moyenne. Le clergé, alors d'esprit aristocratique, très vite s'opposa à ce mouvement.

Il nous reste à analyser Port-Royal sur les quatre points qui furent à la base des controverses et qui amenèrent sa dissolution: les points de vue politique, philosophique, littéraire et moral.

La philosophie de Port-Royal nous semble le noeud d'une question que nous avons déjà laissé entrevoir précédemment. Il fut pour beaucoup dans la manière si singulière dont finit le XVIIème siècle. Entre les Jésuites et les jansénistes, entre ces deux ailes de l'armée catholique qui en étaient aux mains et aux injures, la philosophie trouva sa voie. On peut démontrer à la lettre que telle page de Nicole sur la réprobation engendra telle page de Diderot sur l'indifférence en matière de dogme et contre le christianisme. Le rôle particulier de Port-Royal, dans la transition qui rattache le dix-septième au dix-huitième siècle fut considérable.

Littérairement, cette sévère école, qui la première appliquait aux lettres et aux langues une méthode philosophique et logique, montrait aux pédagogues comment enseigner les merveilles des auteurs grecs et latins. Port-Royal par là-même engendrait Pascal, Arnauld, Nicole, Saci, du Suet, qui restent encore pour nous les plus purs Port-Royalistes. On peut ajouter que ces pieux solitaires nous ont, en quelque sorte, donné une réplique du Siècle de Périclès. L'école des Granges venait d'unir réellement pour la première fois le monde ancien et le monde nouveau dans une synthèse que l'on pourrait appeler l'antiquité chrétienne.

Au point de vue moral, nous avons à tirer de l'enseignement de Port-Royal des observations fructueuses. Le trait le plus caractéristique de ces saints caractères semble avoir été l'autorité. Celle-ci, d'essence toute morale, et qu'on sait être bien du siècle de Louis XIV, semble singulièrement avoir été l'apanage des messieurs de Port-Royal. Il nous faut aussi signaler une des vertus remarquables des bons solitaires: la modération rigoureuse de tous les désirs, refrènement de toutes les aspirations excessives. Et si Port-Royal eut un tort, ce fut celui de vouloir imposer à autrui ces sévères maximes. Ces graves leçons devaient être mal reçues dans un siècle de plaisir où les joies du monde tenaient la première place. Rappelons-nous le roi et ses amours adultères et scandaleuses. Car jamais la recherche de l'art pour l'art ne peut être reprochée à Port-Royal dont la seule préoccupation fut exclusivement et très sincèrement religieuse et janséniste: un seul but, la lutte contre le péché, la réforme de la foi.

Les opinions de Port-Royal sur la nature humaine, nous devons les retrouver dans les tragédies de Racine. Nous allons essayer d'en donner ici un court aperçu. La conception était que la nature humaine ne peut rien par elle-même, quels que soient les mérites de la Rédemption. Seule, la grâce de Dieu peut aider l'âme à se sauver. Maintenant, cette grâce, Dieu la donne quand Il veut et la refuse aussi à son gré. Donc si l'aide divine nous est donnée par le simple bon vouloir du Créateur, l'homme n'a plus le mérite de ses bonnes actions. Le janséniste est l'homme qui entretient avec Dieu les relations, les plus dramatiques; c'est l'homme qui aime Dieu avec le plus de désintéressement puisqu'il peut toujours craindre que Dieu ne réponde pas aux élans de sa ferveur et qu'il ne sait jamais s'il est en état de grâce. Le janséniste est donc de tous les chrétiens, celui qui s'examine avec le plus d'angoissante minutie; nous retrouverons de telles caractéristiques dans le théâtre de Racine. Prenons un exemple concret et examinons la psychologie de Phèdre. Elle croit au pouvoir des dieux mais sent qu'ils l'abandonnent; elle a horreur de sa passion et pourtant se livre à sa destinée. Sa volonté n'est que le réflexe de la volonté divine. Et ceci ne nous rapproche-t-il pas du Cartésianisme et des doctrines de Spinoza ou de Leibniz qui, à la suite de Descartes, donnèrent le déterminisme comme trait d'union entre l'homme et Dieu? Dans Phèdre, nous constatons que c'est une femme grecque de nom, mais chrétienne de sentiments à laquelle la grâce a manqué et qui est l'exemple parfait de la créature damnée parce que son Créateur l'a voulu ainsi. Telle est la raison pour laquelle les jansénistes représentaient le Christ crucifié, avec les pieds seuls cloués à la croix, les bras levés vers le ciel montrant par là que la partie de son corps qui avait le plus souffert n'offrait sa rédemption que pour un nombre limité de fidèles. Les vues de Port-Royal sur la nature humaine, se retrouvent dans les tragédies de Racine; elle donne à ses personnages, dans l'exposition de leurs sentiments, dans la peinture de leurs passions, une note remarquable de hardiesse et de vérité: tels les caractères d'Agrippine, de Phèdre, de Bérénice, brossés en traits vigoureux et sobres et si humains que le temps n'a fait que les affirmer.

A cause de l'influence de ses maîtres, jamais (sauf dans Alexandre) il ne donna dans l'optimisme romanesque des deux Corneille et de Quinault. Tout enfant, il avait reçu à l'école des Granges cette empreinte chrétienne dont il n'eut réellement conscience que dans son âge mûr. C'est par cette culture greco-chrétienne que Racine fut le peintre des traits délicats du cœur humain, l'homme de la poésie voilée. Celle-ci ne suscita jamais une émotion vive, ardente, rayonnante; elle fut à la fois moindre et meilleure. Elle produisit une impression enveloppée de mystère tout ensemble voluptueuse et profonde. Ce fut un astre dont on sentait le rayonnement sans en apercevoir les rayons.

Parmi les jansénistes, nous allons rechercher quels furent les maîtres dévoués qui développèrent merveilleusement les dons naturels du jeune Racine.

C'est de Nicole que Madame de Sévigné disait qu'elle aurait voulu boire en bouillon les "Essais de la Morale". Jules Lemaitre ajoute: "Je ne vois pas en quoi cet aimable homme a mis sa marque sur Racine". (1) Quoiqu'il en fut, Nicole eut sur Racine une influence indéniable comme l'indique le titre de ses "Essais". De plus, ses opinions prévalaient à Port-Royal; il était comme le réflexe de la conscience des Solitaires et un peu comme le préfet des Etudes car il avait aussi mission de surveiller la discipline. Celle-ci avait déjà subi bien des modifications heureuses si l'on compare la discipline de la Sorbonne et celle d'autres maisons d'éducation du temps. C'est grâce à Nicole que le poète dut ne pas être fouetté de verges et d'échapper aux châtimens physiques qui étaient à la base de toute éducation dite soignée. Suivant les préceptes de Nicole plutôt que sur sa demande ou sur son ordre exprès, les jeunes gens élèves à Port-Royal ne devaient agir que pour la plus grande gloire de Dieu et le bien de la cause janséniste. Les deux mobiles suffisaient lorsque les maîtres de l'école des Granges avaient pour élèves des garçons intelligents, pour former des consciences fermes et délicates. Considérer l'écolier comme le futur instrument de la gloire divine et les futurs propagateurs des doctrines de leurs supérieurs, quoi de plus noble et de plus désintéressé? Nicole était l'âme de ces directives et, au seul point de vue de la formation morale donnée à Racine, il est très injuste de dire que Nicole ne laissa pas à son élève quelque chose de sa personnalité et de son mysticisme. Les leçons de désintéressement données par ce premier maître allaient reflourir quelque trente ans plus tard, alors que Racine devait, grâce au souvenir de son adolescence, revenir à ceux qui lui avaient inculqué des principes qui ne devaient jamais s'altérer complètement même au milieu des dissipations et des tempêtes de la vie; ces principes devaient ramener au bercail la brebis égarée, de telle sorte que Port-Royal put réaliser les paroles divines de l'Évangile "Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur repentant....."

(1) "Dix Conférences sur Jean Racine" Jules Lemaitre
(Quatrième conférence).

Lancelot était un petit homme plein de charme qui avait en même temps et le don des larmes et le don du rire. Il avait la manie de l'effacement et de la subordination jusqu'à un point inimaginable et par ces deux qualités incarnait les vertus si chères aux jansénistes. Il avait tenu à être sacristain afin de mettre en pratique la vertu d'humilité qu'il prônait si fort. Priant, pleurant ou riant, le brave homme allait de l'école des Granges à la chapelle de Port-Royal pour y déposer les vases sacrés destinés à recevoir les Saintes Espèces. Il était si naïf et si tendre que ses mains tremblaient de joie à l'approche du ciboire ou du calice et qu'il remerciait Dieu, à chaque minute du jour, de lui avoir permis de s'approcher si près de lui. Cet humble passionné, ce mystique délicat était un éminent grammairien. Sans apparence extérieure, il devenait beau par son enthousiasme quand il était question des principes de grammaire ou d'hellénisme. C'est là que Racine fit véritablement ses études littéraires grecques, là qu'il apprit par coeur les oeuvres de la Grèce antique. On raconte une anecdote à ce sujet en ce qui concerne "Théagène et Chariclée". On dit que le pieux sacristain surprénant un jour son élève à lire ce livre, le lui confisqua pour un temps illimité. Mais le jeune Racine se procura un nouvel exemplaire. Lancelot surprit l'élève récalcitrant en flagrant délit de récidive et usant de rigueur, décida de détruire le dangereux ouvrage. "Théagène et Chariclée" fut condamné aux flammes. Racine usa d'un nouveau subterfuge et apprit par coeur l'ouvrage interdit. Puis il s'en fut trouver son maître et lui donnant le livre, lui dit: "Inutile de vous venger sur ces pages je les sais par coeur". (1) Ce qui n'était sans doute pas vrai à la lettre. Mais à supposer que Racine n'ait su qu'imparfaitement les épisodes de cet ouvrage, les scènes et les caractères, ceci dénotait déjà chez l'étudiant des dons littéraires assez peu communs. Déjà, Racine faisait des vers, la plupart très faibles, où il célébrait les beautés un peu tristes de la campagne de Port-Royal. Il traduisait les hymnes latines de Saint-Ambroise ou de Prudence qu'il entendait à Vêpres, et il les soumettait ensuite au bon Nicole. Ne nous y trompons pas; c'est à Lancelot sacristain, helléniste que Jean Racine dut de savoir le grec à fond. Tout imprégné d'hellénisme, ce dernier choisit parmi les Grecs, la moitié des sujets de ses tragédies profanes, et s'il put écrire "Andromaque", "Iphigénie" et "Phèdre", c'est un peu au sacristain de Port-Royal que nous le devons.

Bien différent des deux premiers personnages de Port-Royal, qui étaient volontairement des hommes effacés, abimés dans l'humilité, était Antoine Lemaître. Celui-ci avait été un avocat célèbre avant de se joindre aux Messieurs de Port-Royal. On lui reconnaissait quelque valeur et ses plaidoiries avaient même attiré sur lui un mot aimable du Cardinal de Richelieu. L'étude du roit romain en plein texte avait développé chez lui une

(1) "Dix Conférences sur Jean Racine" Jules Lemaître.

connaissance approfondie des auteurs latins. Par une pente naturelle, il devait être attiré vers les lettres. On dit qu'il avait eu une vie assez dissipée dans sa jeunesse et qu'il avait eu quelques aventures. Comme le tragique, Antoine Lemaitre fut célèbre à son heure, et comme lui aussi, l'ancien avocat jouit de la protection et même de l'admiration des grands. Comme Racine, il avait fait dans sa vie une large place aux intrigues amoureuses. A un moment donné, tous deux firent pénitence, mais alors que le professeur se joignait aux solitaires de Port-Royal pour servir leur cause en expiation de ses péchés, l'élève prenait un parti plus héroïque encore: celui de se marier sans mourir. N'était-ce pas pour Racine une manière d'immolation et de rachat? Tous deux en renonçant au monde trouvèrent de grandes consolations à l'immolation de leurs sentiments. Lemaitre devenait le chef des solitaires, tandis que Racine s'attachait à sa femme et trouvait des joies durables et profondes dans ses devoirs de père de famille.

Ce parallèle établi, il est évident que l'impression faite par Antoine Lemaitre sur le jeune Racine fut profonde et même durable. C'est que l'ancien avocat était très humain. C'était un pénitent plein de verve et il avait son jeune élève fort en amitié. Nous lisons dans leur correspondance: "Mon cher fils, n'oubliez pas votre papa?" (1) Il traitait son élève de propre enfant. La sensibilité du jeune garçon dut se développer dans cette atmosphère de tendresse. Mais de plus, et en plus, développant le cœur de Racine, il devint son professeur de rhétorique et ce fut sûrement lui qui communiqua à l'adolescent sa flamme littéraire. Antoine Lemaitre avait une belle voix et un débit savant qui l'avait aidé jadis au barreau. Il donna à Racine des leçons de diction; il lui apprit la cadence des vers et l'élève connut de bonne heure la différence qu'il y a entre une composition de valeur et une œuvre médiocre. L'intonation et la diction du maître restaient le modèle à imiter. A son tour, il fit bénéficier des connaissances dûes à un tel maître, et apprit à Mademoiselle du Parc et Madame de Champmeslé à devenir des Andromagues, des Junies des Bérénices. Le poète dispensait aux actrices le grand art qui lui avait été légué par ses professeurs et l'élève avait dépassé ses maîtres.

A ce groupe illustre vint se joindre Monsieur Hamon. C'était le médecin de Port-Royal et des alentours. C'était un homme charmant; il cachait un esprit des plus distingués dans un corps obèse, posé sur deux jambes grêles, ce qui lui donnait un aspect des plus comiques. Cette enveloppe un peu ridicule couvrait une âme et un esprit exquis. La charité de Monsieur Hamon était sans limite. Après avoir rendu à Port-Royal tous les services que comportait sa profession, il s'en allait à travers la campagne à la recherche des pauvres et des malades qui, certes, ne manquaient

(1) "Jean Racine" Faguet -- "Sa Vie".

pas à cette époque. Sans aigreur, sans pessimisme exagéré, il constatait la condition misérable du peuple et songeait qu'il eût fallu donner à ces malheureux quelques notions d'hygiène et au moins leur assurer un minimum d'instruction. Lorsqu'il allait visiter ses malades, il voyait que ces pauvres gens s'adonnaient à des pratiques absurdes de charlatanisme et qu'il eût fallu à tout prix les retirer de la main du Diable. Il ne manquait pas de les interroger sur la cause de toutes leurs misères et les réponses ne variaient guère; leur pauvreté était due aux impôts excessifs causés par les guerres du roi et par les privilèges accordés à la noblesse. A la porte de Versailles, la condition des paysans était pitoyable et ressemblait à celle des pires époques barbares. Le digne homme, dans de saintes colères, s'en prenait au pouvoir et au clergé. Ce dernier, grand admirateur de la Cour et de ses pompes, fuyait les lieux où s'étalait la misère et la souffrance. Dans ses promenades, le brave homme méditait sur les réformes nécessaires. Si on l'eût écouté, peut-être eût-il été possible d'éviter les excès de la Révolution. Ses rêveries n'étaient pas toutes d'ordre philanthropiques ou sociales car il était poète à ses heures et il était fort épris des beautés de la nature. Son âme de chrétien bénissait le Créateur qui avait fait croître tant de jolies choses pour la joie de l'homme, et il jouissait largement de ces plaisirs champêtres. Il admirait les grandes marguerites blanches qui ondulent si délicieusement dans le foin déjà haut de juin. De retour à l'école des Granges, il communiquait ces choses au petit Racine. Il lui décrivait ses impressions avec des détails qui bouleversaient l'enfant; Racine devait se les rappeler au cours de sa vie et s'en inspirer pour écrire ce "Traité sur les malheurs de peuple" qui allait causer, quelque trente ans plus tard la disgrâce du poète. Racine sentait aussi profondément l'amour de la nature que Monsieur Hamon rendait si bien. Cet enseignement délicat formait lentement l'âme, l'esprit et le cœur de Jean Racine et devait faire de lui l'admirable tragédien qui fut et restera l'honneur des lettres françaises. Monsieur Hamon n'était pas seulement un mystique au cœur tendre et à l'imagination ardente. Ce grand chrétien savait aussi s'oublier lui-même et mortifiait sa chair en vrai disciple du Dieu-martyr. Ne dit-on pas qu'il ne mangeait qu'un pain fait de son et d'un peu de farine! Son abstinence de brahme était la frappante antithèse des dérèglements royaux et de la turbulence des grands. Racine semble avoir aimé et vénéré l'excellent homme qui lui avait enseigné l'esprit de sacrifice et d'abnégation.

Le silence de ce grand cloître dépeuplé, cette vallée solitaire, tout ce cadre austère était bien propre à susciter les rêveries de Racine. Il dût beaucoup songer, ces trois années là, au bord de l'étang, dans les jardins et dans les bois. Sa sensibilité repliée sur elle même, sans confident, dût se faire par là plus profonde et plus délicate. Il avait déjà, à cette époque une grande fraîcheur de sentiment, beaucoup de sensibilité

et de l'imagination. Ses dons naturels se développaient d'une manière extraordinaire parce qu'il était exceptionnellement bien doué et parce que l'enseignement de ses éducateurs produisait en lui des fruits merveilleux. Cependant, l'essor de ce puissant esprit se faisait dans une direction toute différente de celle qu'eussent pu en attendre ses maîtres. Alors qu'on lui enseignait le grec pour faire de lui un écrivain distingué, capable de défendre Port-Royal, il voyait au-delà des beautés littéraires, la psychologie puissante des classiques anciens. Il sentait déjà qu'il y avait au delà des murs de l'école des Granges un monde immense de pensées et de sentiments. Il savait déjà que la vertu n'y régnait pas en maîtresse, et il aspirait au temps où, libre de ses actions, il pourrait boire largement à la coupe de la vie. Et le temps s'approchait où le poète allait prendre son essor et courir à son immortel destin.

Lorsqu'il sortit de Port-Royal au mois d'octobre 1658, Jean Racine était un adolescent à la fois très pieux, très épris de littérature. Fêré de littérature, il le serait certainement devenu par le développement, mais il est certain, il l'était aussi par l'influence normale des facultés de ses vénérables maîtres. Ceux-ci estimaient peu la littérature en elle-même. Eux-mêmes ne visaient pas au talent. Il jugeaient que ce qu'il convient d'étudier chez les anciens et de leur emprunter, c'est l'art d'exprimer clairement et exactement sa pensée et d'exercer sur les hommes une action plus efficace. Racine le sentait bien et il exprimait sa reconnaissance dans les strophes touchantes où l'enfant comparait sa tante, la mère Agnès de Thècle et sa grand'mère à des "temples animés" (1) et les appelait des "astres vivants" (1). Ainsi, sans le savoir, Port-Royal poussait l'écolier vers la littérature et la poésie et aussi, hélas! vers le théâtre qui en était la forme la plus éclatante. Les solitaires avaient élevé Racine pour eux mais la Providence le destinait à la France du XVIIème siècle d'abord, puis au monde et à la postérité ensuite. Il avait écrit pour le roi et sa cour et voilà que les peuples des pays les plus éloignés allaient accueillir avec enthousiasme les oeuvres du plus grand des classiques. Son talent allait être apprécié dans les coins les plus reculés de l'univers, car les sentiments qu'il exprime sont ceux éprouvés par chaque être pris séparément, et, après Shakespeare, il était celui qui avait le mieux compris l'humanité, ses grandeurs et sa bassesse, ses beautés et ses misères.

Quand les pieux solitaires se rendirent compte du mal, ils désavouèrent leur élève et, de ce moment date cette querelle de Racine avec Port-Royal, laquelle devait apporter une ombre à la gloire du grand homme.

- - - - -

(1) "Dix Conférences sur Jean Racine" Jules Lemaitre + lère conf.

III

"ECCE HOMO"----- RACINE, L'HOMME.

Ecrire sur Racine après Emile Faguet et Emile Deschanel semble certainement présomptueux. Il nous a paru indispensable à l'unité de ce travail de donner un aperçu de la vie et du caractère de l'auteur de Phèdre.

Jean Racine naquit à la Ferté-Milon, le 22 décembre 1639. Le lieu de naissance de Lafontaine n'en est guère éloigné; ce dernier avait d'ailleurs une parenté lointaine avec la famille de Racine. Il était de famille bourgeoise, il ne devint gentilhomme que plus tard par la faveur du Roi. Il fut orphelin de très bonne heure. L'illustre orphelin fut élevé par sa grand-mère paternelle dont il a été question dans le précédent chapitre. Nous savons qu'il aimait beaucoup son aieule qu'il appela toujours "ma mère". Vers l'âge de douze ans, il fut placé au collège de Beauvais. A seize ans, il eut la rare fortune d'entrer à la petite école de Port-Royal. Nous avons vu quelle instruction il y reçut. Après avoir terminé ses "humanités", il alla faire sa philosophie au collège d'Harcourt à Paris. Sa logique terminée, il hésita sur le choix d'une carrière. Sa famille et ses amis auraient désiré pour lui les ordres ou le barreau. Son goût le portait vers la littérature et surtout vers le théâtre et la vie de plaisir. Dès 1658, le jeune homme commence à échapper à Port-Royal. (1) Une lettre de septembre 1660 le montre établi à l'hôtel de Luynes, chez son oncle, à la mode de Bretagne, Nicole Vitard s'occupait de littérature et surtout de vers galants et de théâtre. La femme de Vitard se montrait charmante pour son jeune cousin. Elle semble avoir été d'un caractère enjoué et fort peu prude. On peut juger de son caractère d'après certaines lettres (2) que les deux cousins échangeaient, qui d'ailleurs, ne dénotent qu'une simple amitié sans aucune équivoque. Le milieu aimable où il vécut chez l'intendant du duc de Luynes devait être favorable à l'éclosion de son naissant génie. Là, il fréquentait cet abbé Vasseur qui était beaucoup plus un aimable mondain qu'un membre du clergé de l'église catholique romaine. Ce dernier avait un goût très vif pour la littérature et il dût exercer une influence heureuse sur la formation du jeune Racine. Il y venait aussi des jeunes femmes et des jeunes filles: Mademoiselle Roste et Mademoiselle Beauchateau. Ces dernières fréquentaient déjà l'hôtel de Bourgogne et le Palais-Royal, et nous nous représentons aisément quel fut le commerce littéraire et sans doute quelque peu galant, où se plaisaient les jeunes gens. De bonne heure, Racine montra un goût tout particulier pour les comédiennes. Dans ce milieu aimable et facile, il se

- (1) "Racine" Jean Fourcassié - Les démêlés avec Port-Royal.
 (2) "Lettres à Vitard" Jean Fourcassié..

sentait grisé par sa liberté nouvelle et par les succès faciles que lui valaient un physique agréable et des façons amènes. Sa curieuse ressemblance avec le Roi ajoutait encore à son charme et Louis XIV, en plusieurs occasions, fut heureux de faire remarquer sa ressemblance avec son génial sosie et peut-être en tirait-il quelque orgueil. On dit que le souverain disait plaisamment: "Il fut fait à mon image et à ma ressemblance" (1). Bref, nous voyons Racine à vingt ans, habitant chez Vitard et sa charmante épouse, menant joyeuse vie dans un milieu de jolies femmes où dût certainement se nourrir son inspiration. Racine fut "arriviste"; il voulait arriver à la célébrité sans mener la vie d'écrivain pauvre, sans passer par l'étape du bohème et de l'auteur encore méconnu, vivant chichement d'un travail ingrat. Il sentait qu'avec un peu d'habileté il pouvait supprimer le temps des épreuves. Il réussit par le succès qu'obtint l'ode qu'il fit à l'occasion du mariage du roi, "La Nymphé de la Seine", travail sans valeur mais qui le fit pourtant connaître et lui valut une gratification royale. Dès lors, Racine n'a plus qu'à produire une oeuvre plus importante pour entrer dans la phalange des écrivains qui avaient eu l'honneur de plaire à sa majesté. Chose curieuse, Racine semble avoir été beaucoup moins conscient ~~de son génie~~ de son génie au moment de ses gloires réelles qu'il ne l'avait été dans la fraîcheur de ses vingt ans, au temps où il relatait, dans des oeuvres médiocres, des différents événements de la vie du Roi. C'est qu'il n'avait pas encore souffert et que nulle ombre n'était venue obscurcir l'astre éclatant de sa jeunesse. Plus tard, les épreuves l'ayant mûri, il se penchera davantage sur lui-même. Le regret et les remords se mêlaient au bonheur qu'il éprouvait d'être le plus souvent apprécié à sa juste valeur. En se rapprochant du Dieu de Port-Royal et en revenant aux maîtres excellents qui l'avaient instruit et élevé avec tant de délicatesse, il se rendit compte que l'art de plaire et les plaisirs du monde ne sont que des ombres éphémères. Il reconnut que rien n'avait pu détruire en lui les cuisants regrets que lui valait et que lui rappelait son ingrate conduite envers ses bienfaiteurs. L'écrivain avait mesuré l'homme; et si le premier avait raison d'éprouver de ses succès une légitime fierté, le second souffrait dans son "cœur de chair", (2) pour employer la pittoresque expression d'Henry Bordeaux, - beaucoup plus du bien qu'il n'avait pas fait, qu'il ne ressentait de bonheur à la vue des merveilles qu'il avait données au monde.

Vers 1659, à l'âge de vingt ans, il commença à donner à sa famille de légitimes inquiétudes. On jugeait sa vie légère et frivole, pleine de périls pour un jeune homme; d'autant plus que les siens n'avaient pas renoncé pour lui à la pètrise et qu'ils étaient fort effrayés de ses goûts et de ses fréquentations. C'est alors que ses amis de Port-Royal, ses tantes et les parents de la Ferté-Milon s'entendirent pour l'envoyer à Uzès où résidait l'oncle du pète, le chanoine Sconin. Ce fut le premier contact

(1) Revue mensuelle, 1912.

(2) Henry Bordeaux,

véritable du jeune homme avec sa famille maternelle. Il est à croire que les Racine et les Sconin ne s'entendaient guère, ce que l'on a souvent l'occasion de constater entre les membres des lignées paternelle et maternelle. D'ailleurs, Racine ne sembla pas avoir eu de relation avec sa soeur que beaucoup plus tard et au moment où le tragédien marié et père de famille lui envoyait son plus jeune enfant, Louis. A cette époque, Jean et sa soeur s'étant enfin retrouvés et compris, devaient avoir l'un pour l'autre une très grande affection. (1) Leur correspondance en fait preuve. Il est fort probable que le jansénisme de Racine fut pour beaucoup dans le désaccord des deux familles. Bref, le futur tragédien arrivait un jour à Uzès, l'une des plus jolies petites villes du sud-ouest de France. Ce gros bourg est situé dans un coin charmant très pittoresque et il jouit d'un climat presque idéal. Toulouse n'était pas loin car on pouvait y aller à pied. L'oncle Sconin n'était pas un homme sévère; peut-être au fond se sentait-il quelque indulgence pour les dissipations de son neveu; peut-être espérait-il que l'effet du jansénisme sur son neveu s'était un peu atténué. Inutile de mentionner que ce prélat trouva son pensionnaire agréable, intéressant. L'oncle Sconin lui fit espérer un "bon bénéfice"; (2) soit par un don de l'archevêque, soit par héritage direct. Racine accepta. La demeure du prélat était commode et agréable. Il y avait près de la maison un jardin qui produisait des fleurs et d'excellents fruits, bonne aubaine pour le nouveau venu. Fut-il tonsuré? On sait d'ailleurs que ce n'était guère qu'une formalité. La vie était douce et paisible à Uzès, sinon aussi gaie qu'à Paris chez Nicole Vitard. Racine s'ennuya-t-il? Il est fort probable que oui, mais il se consolait en disant qu'on peut écrire des tragédies partout; (3) d'ailleurs, il était sans fortune et ne pouvait faire mieux que d'accepter son sort présent.

Son séjour à Uzès a son importance puisque nous lui devons les nombreuses lettres que Racine écrivit à ses amis. C'est à ces dernières que nous devons de le connaître dans l'intimité. Son style d'adolescent est extrêmement pur; il nous fait pressentir Voltaire et, à part quelques expressions desuètes, tous deux se réfèrent à cet hellénisme où la langue française a puisé, avec l'élégance, la clarté dans la concision. Il est remarquable de voir comment le jeune homme sait adapter son esprit aux circonstances, selon qu'il écrit à Vitard, à Lafontaine, ou à l'abbé Levasseur. (4) Dans la diversité de ses idées et de ses appréciations, on reconnaît l'esprit de celui qui devait donner "Les Plaideurs", "Bérénice" et "Athalie", les trois créations qui attestent un génie presque universel. Il est observateur, spirituel et saisit fort bien l'esprit d'exagération des méridionaux, témoin

(1) "Le romantisme de Racine" E. Deschanel.

(2) "Racine" Faguet.

(3) "Racine" Jean Fourcassié. - Lettre de Racine à l'abbé Levasseur

(4) "Racine" Jean Fourcassié. (Avant dernière lettre à Vitard.)

l'anecdote suivante.(1) Il raconte qu'une jeune fille se suicida pour ne pas épouser un homme qu'elle n'aimait pas; dans son récit, il règne une verve caustique qui peut fort bien avoir inspiré Alphonse Daudet dans son "Tartarin". Dès Uzès, dès sa vingtième année, Racine est bien un novateur; chez lui se trouve à l'état latent, la philosophie des encyclopédistes du XVIIIème siècle, le romantisme de Lamartine, le réalisme de Balzac et le théâtre de Rostand. Un grand nombre d'écrivains modernes doivent certainement beaucoup au génie universel de Racine. Dans sa correspondance, nous voyons qu'il n'a pas oublié les femmes. (2) Il en fait mention à Vitard lorsqu'il lui confie qu'il en a vu de très belles et de grande allure. Rien ne nous porte à croire qu'il eu des aventures. Il n'était pas converti, mais il était difficile au neveu du chanoine d'avoir des liaisons amoureuses; sa délicatesse lui représentait tout ce que la pensée de l'amour coupable avait d'inconvénient dans le silence d'un presbytère où il percevait chaque jour le murmure des prières.

La lecture occupe presque tous ses instants. Il revoit les auteurs latins et grecs; il a entre les mains Tasse et Virgile, Térence, Eschyle, Pindare, Euripide et Homère. Il trouve dans l'"Odyssée" des passages qui l'enchantent; il y trouve un singulier plaisir et il est profondément amoureux de la bonhomie, de la franchise et du réalisme d'"Homère". Pourquoi ne s'en est-il pas souvenu davantage? Pourquoi a-t-il prêté à Cenone et à Pharnace des répliques dont la grandiloquence convenait peu à des serviteurs. Sans doute par un souci excessif de garder une certaine unité et une certaine harmonie de ton. Nous trouvons dans le style de Racine quelque chose de dépouillé, de direct, de souple, réminiscence de sa fréquentation chez les poètes de l'antiquité grecque. Il s'en servira dans sa comédie. Il est regrettable qu'il n'en ait pas fait usage pour la réconciliation du tragique et du comique au théâtre. Il en eût été élevé à la place d'honneur qu'occupe Shakespeare dans la littérature anglaise.

Les affaires de son oncle périclitèrent, l'espérance du bénéfice s'évanouit, la rigueur des parents se lassa. Racine était relativement libre de ses actions, étant orphelin. Quoiqu'il n'eût réussi à obtenir pour lui le moindre bénéfice, pas même "la plus petite chapelle", (3) il rentra à Paris avec satisfaction et reprit sa plume de poète vers 1663. Son horizon s'était élargi. S'il était moins janséniste, il n'en était pas plus religieux. Il avait vu des milieux nouveaux. L'expérience avait enrichi son esprit. Le climat avait élargi son cœur et aiguisé sa sensibilité. Racine qui aspirait à la gloire allait bientôt monter vers l'immortalité.

(1) "Racine" Jean Fourcassié - Avant dernière lettre à Vitard.

(2) "Racine" Jean Fourcassié - Lettres à Vitard.

(3) "Dix Conférences" Jules Lemaitre - Séjour à Uzès.

Quels sont les compagnons d'élite qui l'aidèrent dans cette ascension merveilleuse? Trois maîtres excellents dont la postérité a consacré la renommée: Molière, Lafontaine, Boileau; puis de moins illustres, mais dont l'influence sur le poète est indéniable.

Lafontaine, le doux fabuliste dont la simplicité exquise rappelle les descriptions d'Homère, apprit à Racine la vie paisible et contemplative qui favorise l'observation, mère de la philosophie. Il y avait de la tactique dans cet insouciant: examiner toutes choses avec l'acuité que donne le génie, puis exposer le fruit de l'observation dans un style aimable sur des thèmes empruntés, pour la plupart, aux anciens; telle fut l'oeuvre de Lafontaine. Il apprit à son ami le tragédien, à ne rien négliger pour faire de ses vers des joyaux d'un travail parfait, "à remettre cent fois son ouvrage sur le métier", comme aussi à piller sans vergogne les anciens, comme l'abeille butine sur toutes les fleurs les matériaux dont elle fera son miel. Les vieux thèmes empruntés à Esopé ou à Euripide furent modernisés sans cesser d'être grecs et helléniques. Lafontaine enseigna à Racine l'art de sourire à la vie comme la vie elle-même sait parfois nous sourire. L'auteur des "Contes" n'était point sévère et à son heure pouvait être amoureux. Il se mit au rang des admirateurs de la Champmeslée. Peut-être l'illustre comédienne eut-elle des bontés pour le fabuliste.

Tout autre était le caractère de Molière. Il était inquiet et jaloux, non sans raisons, car il était très malheureux en ménage. Le pauvre homme avait épousé la fille de son ancienne maîtresse, Madeleine Béjart, situation équivoque qui, sans doute, fut une des causes des orages trop fréquents qui survenaient entre la belle-mère et le gendre. D'ailleurs, Armande Béjart n'aimait point son mari tandis que Poquelin était fort amoureux de sa femme. C'était aux yeux de ses contemporains un tort impardonnable car la mode était alors de ne point aimer son épouse légitime. Molière faisait rire les spectateurs; ceux-ci ne s'égayaient pas moins de ses malheurs conjugaux. L'illustre comédien était au fond un grand tragique. Par lui, Racine apprit que l'amour n'est pas un sujet de comédie, qu'il est le noeud et le ressort de presque toutes les actions de la vie, que toutes les passions, même les plus coupables, sont dignes de pitié et parfois d'admiration, et que le coeur humain n'est grand que par ses passions. Musset l'a dit: "Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur".(1) Le romantisme de Molière et de Racine, cent cinquante ans plus tard, dût sans doute, inspirer l'illustre amant de George Sand. Jean-Baptiste Poquelin apprit aussi à l'auteur de la "Thébaïde" à rompre avec le douxereux, le précieux, et lui inspira le goût des sentiments vrais. Il était lui-même un merveilleux modèle par la liberté d'esprit dont il témoigna dans l'expression de ses souffrances morales et par les confidences qu'il en fit à son ami. Par Molière, Racine apprit à exprimer les senti-

(1) "Nuit de Mai" Alfred de Musset.

ments et les passions humaines dans leur réalité, dans ce qu'il ont d'immuable et d'éternellement vrai à travers les siècles. Les Grecs et les Turcs de Racine sous les costumes de leur époque étaient des Français du XVII^{ème} siècle, mais cet anachronisme n'était qu'apparent, car leurs sentiments appartenaient à toutes les sociétés de toutes les époques.

Boileau fut pour l'élève des Solitaires un guide précieux et fut dans maintes circonstances en quelque sorte sa conscience morale. Il dût, en bien des cas, calmer l'ardeur de son ami comme le prouve l'histoire de la seconde lettre de Racine à Port-Royal. La réponse aux solitaires était justifiée. Mais Boileau fit remarquer à son ami qu'elle n'en était pas moins fort déplacée. (1) Il tempérait ce qu'il y eut d'agressif et de violent dans l'ancien disciple des jansénistes en le rappelant au sentiment de l'honneur. Boileau ne fut peut-être pas toujours heureux dans ses tentatives de conciliation, mais il y réussit parfois, ce qui prouve que l'influence de l'auteur de "L'Art Poétique" fut, sans contredit, la plus profonde et la plus heureuse de toutes celles auxquelles obéit le tragédien. "Le pacifiste est plus utile que le savant" dit l'Imitation. Mais les deux ne sont pas inconciliables; c'est pourquoi le sentiment qui unissait les deux hommes ne devait finir qu'à leur mort. Leur amitié est sans doute la plus profonde et la plus incontestable de l'époque. Plus tard, lorsque Racine fut marié, Boileau s'occupa des enfants de son ami; il fréquentait sa famille en intime. (2) Remarquons qu'en dépit de cette cordialité, il n'y eut jamais la moindre familiarité entre les deux hommes qui ne s'appelèrent jamais par leur prénom et n'omirent d'employer "Monsieur" devant leur nom. Ce trait caractérise l'urbanité dans la forme qui a toujours caractérisé le grand siècle. L'ère de Rousseau n'était pas encore commencée.

Boileau ne dut pas écrire son "Art Poétique" pour Racine mais il s'inspira plutôt des tragédies de son ami pour montrer que seuls les chefs-d'oeuvre tels que "Bérénice" et "Athalie" sont les modèles à suivre pour rester français et classique. Racine reconnut publiquement les bontés que Despréaux avait eues à son égard lorsqu'à son lit de mort, il lui dit: "Je regarde comme un bonheur de mourir avant vous". (3).

N'oublions pas l'écrivain Chapelain, fort différent de ceux des amis de Racine que nous venons de mentionner. Ce qui caractérise ce dernier, c'est son naturel et son extrême simplicité. Il aimait les farces gaillardes et aimait à provoquer le rire. Les vers faciles qu'il écrivait étaient bien de tradition gauloise et en

- (1) "Racine" Jean Fourcassié - Démêlés à Port-Royal.
- "Dix Conférences" Jules Lemaitre - 4^{ème} conférence.
- (2) "Racine" Jean Fourcassié - Lettre
- (3) "Histoire de la littérature française" Nisard.

réaction contre le précieux, le doucereux et le pompeux. Il contribua à maintenir Racine dans la tradition française, dans les pièces les plus directement inspirées des Anciens. Comme Molière, il rappela à son ami que nos idées et nos sentiments personnels ont toujours plus d'action sur le public que lorsque nous les avons puisés chez les autres. Si Chapelain eut quelque influence sur Racine, ce n'est pas autant dans les tragédies de ce dernier que dans la comédie des "Plaideurs".

Furetière était un petit homme remuant qui s'était fait exclure de l'Académie pour avoir achevé son "Dictionnaire" avant que cette dernière eût terminé le sien; il dû exercer sur Racine une influence semblable à celle de Molière. Il détruisit peut-être un peu de la salutaire influence exercée par Boileau, mais il eut le mérite d'aider le poète à garder bien entière son originalité et sa personnalité.

Nantouillet ne fut guère utile au poète que parce qu'il lui permit de connaître Monsieur de Saci, l'ancien ambassadeur de France à Constantinople. Point important parce que c'est par l'ancien diplomate que fut connue en détail l'histoire de Bajazet et que Racine put se procurer tous les documents nécessaires à sa pièce sur la vie et les mœurs des harems au XVIIème siècle. Sans Nantouillet et sans Saci, nous n'aurions jamais eu cette étude sur les mœurs orientales.

Vivonne, le frère joyeux de Madame de Montespan, introduisit Racine chez la favorite. Ce libre accès auprès des personnages de la Cour allait donner au tragédien l'avantage d'étudier sur le vif les mœurs des hauts personnages de ce temps.

La période qui s'écoule de 1665 à 1677, c'est-à-dire d'"Alexandre" à "Phèdre" est bien la plus tourmentée de la vie de Racine. C'est pourtant vers cette époque qu'il eut ses plus grandes joies. L'écrivain marchait de succès en succès, il était l'ami du roi et des grands; il était goûté des milieux cultivés. Il eut de nombreux succès dans la vie galante. Mais, à ces plaisirs, se mêlaient bien des amertumes. Il avait commis deux fautes dont le souvenir le torturait. La première causa sa brouille avec Molière. Certains auteurs (1) affirment que ce dernier lui avait donné l'idée de sa tragédie "Alexandre". C'est pourquoi Racine dû avoir recours à l'histoire de Plutarque traduite par Amiot, pour se procurer les éléments indispensables. Néanmoins l'idée originale, il la tenait de l'illustre comédien. Les plus grands personnages de la Cour assistaient à la première représentation. Monsieur, frère du Roi, Henriette d'Angleterre, Condé et Colbert. Le 18 décembre "Alexandre" était joué à l'Hôtel de Bourgogne, le théâtre rival. Racine se brouilla avec son vieil ami. Dans les circonstances, il prouvait qu'il manquait parfois de tact. Il donna comme prétexte de cette erreur que la troupe de Poquelin ne rendait

(1) "Dix Conférences" Jules Lemaitre.

pas son oeuvre au gré de ses désirs. La raison était spécieuse; il regretta toute sa vie son indélicatesse à l'égard d'un ami malheureux.

A cette dernière atteinte à l'amitié, Racine en joignit bientôt une seconde beaucoup plus grave. Port-Royal ne voyait qu'avec déplaisir leur ancien élève s'engager dans la voie du théâtre. Les anciens maîtres lui envoyèrent de nombreux avertissements auxquels, heureusement pour la postérité, Racine ne voulut point prêter attention. Nous ne possédons qu'une lettre de sa tante, Mère Agnès de Sainte-Thècle. Celle-ci fut très catégorique. Ce ne fut qu'après la "Thébaïde" et "Alexandre" que Port-Royal le renia publiquement. Les préjugés des solitaires ne pouvaient accepter sa gloire naissante que comme une trahison aux principes qu'il lui avaient inculqués jadis. Nicole publia en 1666 de petites lettres anonymes en feuilles volantes. Les huit dernières s'appelaient "Visionnaires" parce qu'elles étaient dirigées contre Des Marets, de Saint-Sorlin, auteur de la Comédie déclarée. Des Marets était ennemi des jansénistes qu'il voulait supprimer. Dans la première des lettres, Nicole traita Des Marets de "faiseur de roman, d'empoisonneur public non des corps mais des âmes, etc." Racine prit l'allusion pour lui et n'eût, sans doute, pas trotté. Se laissant emporter par sa vivacité naturelle, il écrivit aussitôt une lettre dans laquelle, selon l'expression de son fils, "il turpulinait ces messieurs de la manière la plus sanglante et la plus amère". (1) A cette missive, le pauvre Nicole répondit de son mieux, mais sa plume était moins acérée que celle de son ancien élève. Le style était lourd et les arguments ~~à l'usage de~~ faibles. Racine ne se tint pas pour battu. Il riposta aussitôt d'une manière si acerbe qu'elle était de nature à discréditer définitivement Port-Royal. (2) Sans Boileau, la lettre eut été publiée. Mais ce dernier, avec son bon sens, montra à son ami combien il était cruel de traiter ainsi ceux qui l'avaient élevé, avec tant de sollicitude. Racine déposa les armes, mais il connaissait trop la valeur littéraire de sa lettre pour la détruire; il la garda et cette dernière fut publiée longtemps après sa mort. C'est un chef-d'oeuvre de satire. L'ancien élève des solitaires reconnut bientôt sa mauvaise action et s'en repentit amèrement. Il faut dire que le poète ne recouvra sa sérénité que lorsqu'il eut obtenu son pardon. La réconciliation eut lieu en 1677 après la représentation de "Phèdre", Arnauld s'étant laissé convaincre que le théâtre peut servir à l'édification des gens du monde. L'histoire raconte que l'entrevue du maître et de l'élève fut des plus touchantes. L'abbé Sallemant, ayant reproché à Racine en pleine académie sa conduite envers Port-Royal, ce dernier répondit: "Oui, vous avez raison, c'est l'endroit le plus honteux de ma vie, et je donnerais tout mon sang pour l'effacer." (3).

- (1) "Racine" Jean Fourcassié - "9ème conférence" J. Lemaitre.
 (2) "Racine" Jean Fourcassié - 1ère et 2ème lettre.
 (3) "Racine" Jean Fourcassié - Démêlé de Port-Royal.

Les premières représentations de "Phèdre" en janvier 1677 donnèrent lieu à des incidents. La duchesse de Bouillon, nièce de Mazarin, s'était rangée parmi les adversaires déclarés de Racine. Elle jura de faire échouer la pièce. De concert avec le duc de Nevers, le prince de Vendôme et Mme Deshoulières, elle prétendit opposer un rival au poète. Elle choisit Pradon qui consentit à composer une "Phèdre" pour être représentée à l'Hôtel Guénégaud deux jours après celle de Racine. La pièce était médiocre. Afin d'assurer son triomphe, la duchesse de Bouillon retint toutes les premières loges aux deux théâtres, pour six représentations. Elle y dépensa ~~xxxx~~ quinze mille livres, mais réussit à faire vide à l'hôtel de Bourgogne et à remplir d'admirateurs l'hôtel de Guénégaud. La victoire de Pradon fut facile. Mais la duchesse ne s'en tint pas là. On fit à Racine une guerre d'épigrammes sous forme de sonnets. On en vint à des menaces de coups à l'égard de Racine et de Boileau qui le soutenait. L'affaire devenait grave. Condé intervint. Il fit dire au duc de Nevers "qu'il vengerait comme faites à lui-même les insultes qu'on s'aviserait de faire à deux hommes d'esprit qu'il aimait et qu'il prenait sous sa protection". Le duc de Nevers n'insista pas. Racine souffrit beaucoup de ces attaques. L'incident que nous venons de mentionner est le plus souvent connu sous le nom de "Cabale de Phèdre" ou "Cabale de Pradon". Profondément atteint dans son amour-propre d'auteur, il dit à son fils Jean-Baptiste: "Le monde critique m'a toujours causé plus de chagrin que toutes les louanges ne m'ont causé de plaisir". (1)

C'est l'époque de ses relations avec la charmante Mademoiselle du Parc. Cette dernière, spirituelle et d'un physique agréable était l'élève de Racine. Il lui apprenait et lui faisait répéter ses rôles. Leurs relations prirent bientôt un caractère plus intime. Il est certain que le sentiment qu'il éprouva pour la comédienne fut le plus violent qu'il eût ressenti dans sa vie. Les amants se voyaient presque chaque jour. Mlle du Parc fut l'inspiratrice des passions amoureuses dont ses créations ne furent que l'écho. La comédienne mourut très rapidement en 1669. Racine suivit le convoi funèbre en proie au plus violent désespoir.

La carrière amoureuse du poète n'était pas finie cependant. Il n'était pas l'homme d'une passion unique. C'est vers 1667 qu'il se lia avec Madame Champmeslé. Cette dernière était aimable, joyeuse et point sévère. Racine ne fut pas le seul à lui exprimer son admiration car nous lisons que Lafontaine et Corneille se mirent aussi sur les rangs. Mais parmi tant d'admirateurs empressés à lui plaire, Madame Champmeslé semble avoir eu une préférence pour celui de ses amoureux qui rappelait d'une manière si frappante la personne royale. Ce fut une liaison sans profondeur. La

(1) "Dernière Conférence" d'après Jean-Baptiste Racine.

(Des Conférences" Jules Lemaitre

Champmeslé était d'ailleurs sans grande beauté; elle avait des traits peu harmonieux et "la peau très noire" (1). Sa voix chaude et grave qui convenait à merveille à ses rôles, semble avoir été son plus grand charme. Leur liaison dut cesser vers 1676.

C'est après "Phèdre" que Racine alors âgé de trente-sept ans renonça au théâtre. Ceci est un fait extraordinaire et peut-être unique dans l'histoire de la littérature. Racine était dans toute la force de son génie; il était aimé et tenait en réserve maints projets de tragédies nouvelles. Il semblait alors que son art dût remplir sa vie et absorber toutes ses énergies. Au moment où la plus complète réussite eut dû satisfaire ses plus légitimes ambitions et combler tous ses désirs, il rompt avec son passé, il s'adonne entièrement à la piété et à la vie religieuse la plus austère. Pour s'immoler plus complètement, il décide de se marier et de le faire sans amour. Et seul, le scrupule religieux fut la cause d'un tel renoncement. Son fils Louis nous a laissé ce mot caractéristique "Ni l'amour ni l'intérêt n'eurent de part à ce choix" (2) Le chrétien écrira "Esther" et "Athalie" mais l'ancien tragique est mort pour toujours. Racine s'était révolté contre Port-Royal parce que ses maîtres s'étaient opposés à l'oeuvre qui devait lui donner la gloire. Il l'avait cependant complète et durable; mais il s'était rendu compte qu'elle n'avait pas assouvi ses aspirations les plus élevées.

Un mot sur la femme de Racine. Que fut-elle dans sa vie d'épouse? Mlle de Morambert était née à Montdidiers. Elle n'était point sotte comme certains l'ont prétendu, mais il est certain qu'elle ne possédait qu'une culture fort restreinte et qu'elle ne connut que de nom, les oeuvres de son mari. Sa vie fut toute de dévouement, à son foyer et à ses six enfants. Elle fut bonne ménagère, bonne mère, digne épouse et grande chrétienne. Dans le sentiment qui unit Racine à sa femme, il n'y eut aucun côté sentimental mais une affection profonde faite de respect et d'estime. Après sa mort survenue en 1739, Madame Racine fut enterrée à Port-Royal à côté de son époux. Ils voulurent ainsi montrer que la mort même ne sépare pas ce que Dieu a uni.

Les dernières années de Racine furent partagées entre sa vie de famille et ses charges d'historiographe et de secrétaire du Roi. Nous savons comment il fut rappelé par Madame de Maintenon afin d'écrire "Esther" et "Athalie" pour les demoiselles de Saint-Cyr. Pour ses anciens maîtres, il commença "L'Abrégé de l'Histoire de Port-Royal" qui ne fut jamais terminé. Pour lui-même, il écrivit les "Cantiques spirituels" si harmonieux et si purs. Son inspiration poétique se retrouve dans les souples traductions qu'il fit des hymnes du "Bréviaire Romain". A cette époque de sa vie, il ne voulait plus avoir d'ennemis. A propos de Corneille,

- (1) "Dix Conférences" Jules Lemaitre - 8ème conférence.
 (2) "Racine" Jean Fourcassié -
 Différents manuels de Littérature française.

son rival de toujours, il corrigea le discours qu'il avait prononcé à l'occasion de la mort de l'auteur du "Cid" et écrivit de lui "le plus grand des poètes de la France". Ce fut de sa part une action héroïque.

Les dernières années de Racine furent assombries par les difficultés qui s'élevèrent entre le Roi et lui. Le différend eut pour cause le fameux "Mémoire sur les souffrances du peuple". Racine avait composé cet ouvrage pour Mme de Maintenon. Celle-ci fut-elle indiscreète ou imprudente? Mais le Roi eut connaissance de ce libelle. Nous savons ce qu'en dit Louis XIV. "Parce qu'il fait parfaitement les vers, croit-il tout savoir?" "Et parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre?" Le poète croyait pouvoir, sans inconvénient soumettre son "Mémoire" à Madame de Maintenon et au roi lui-même. Le grand classique admirait le roi et se croyait aimé de lui. Le souverain, grand admirateur des gens de lettres, avait toujours été le défenseur de Racine. Quelques vers de "Britannicus" l'avaient fait renoncer à la danse. (1) Il avait accepté dans "Bérénice" des allusions, peu déguisées, à un épisode de sa vie sentimentale. Louis XIV avait comblé Racine de ses dons et de ses faveurs. En 1696, pendant une deses maladies qui lui avait ôté le sommeil, le roi avait voulu que l'historiographe du royaume couchât dans sa chambre. Racine était vraiment fondé à croire que le roi lui rendait quelque affection et que le "Mémoire" recevrait l'approbation royale. Louis XIV voulut sans doute montrer combien il désapprouvait Port-Royal lorsqu'il dit "Voilà bien l'esprit janséniste, ces gens qui critiquent tout". Faut-il prononcer ici le mot de disgrâce ou ne voir dans cet incident qu'un refroidissement passager de l'amitié royale? Quoi qu'il en soit, l'affection du foie dont souffrait le poète sembla dès lors s'aggraver rapidement. Il mourut le 21 avril 1699 après un retour de faveur. Comme la charmante de la Vallière, Racine avait trouvé en Dieu des consolations, dans la disgrâce du souverain.

La vie du grand tragédien, si humaine avec ses faiblesses et ses magnifiques inspirations fut le résultat un peu imprévu de son éducation à Port-Royal, le fruit merveilleux de la méditation religieuse et du perfectionnement moral où son âme s'épanouit chez les bons solitaires. La culture des classiques anciens et le génie de Racine donnèrent à cette base solide, le rythme enchanteur de ses vers et la forme grecque et latine; la beauté antique ainsi fut réalisée pour former cette merveilleuse synthèse: l'union de l'hellénisme et du christianisme.

(1) Acte IV, Scène 4, 1461-1480.

LA JALOUSIE - - - - - HERMIONE ET PHEDRE

Les chapitres précédents nous ont donné un aperçu des circonstances qui influencèrent Racine, puis nous avons vu l'auteur dans ses passions, son caractère, ses aventures et son retour à Dieu. Le présent travail consistera à traiter les travaux du grand maître, et nous essayerons de montrer quels furent les résultats de tant d'émotions et de sentiments divers. L'étude de Racine sur la nature humaine est presque universelle. Cependant l'amour, la jalousie, l'ambition, l'abnégation et le sacrifice de l'amour aux devoirs, sont les sentiments que chérissent le plus les véritables admirateurs du tragédien. Comme il fut bien de chez nous, qui peut aimer les lettres françaises, le climat français, sans chérir Racine? Qui n'a jamais senti dans les brutalités même de notre époque, dans le négligé de ses attitudes, le cynisme facile d'une partie de sa littérature, la sauvagerie de certaines de ses théories esthétiques, des raisons nouvelles de goûter la mesure, la pudeur et la perfection du vers et des sentiments raciniens.

Racine commença, ou presque, sa carrière de dramaturge en donnant une description complète de la jalousie, celle d'Hermione. Il devait finir par une étude de cette même passion, en donnant "Phèdre". Le but de ce chapitre sera donc d'analyser, en les comparant, les deux personnages que Racine a rendu immortels par la perfection de la forme comme par la force intense de l'étude psychologique. Nous savons que son tempérament le portait à être railleur, inquiet, jaloux, voluptueux et cruel, et il semble qu'il ait apporté à la fiancée de Pyrrhus toutes les passions ~~xxx~~ qu'il sentait cachées dans son cœur. Hermione est la flamme naïve de la jeunesse de Racine. Il était fait pour souffrir en damné et il a fait et situé Hermione de telle façon qu'elle souffre elle aussi comme une damnée. Il l'a accablée d'un triple malheur, dont rien véritablement que la mort peut délivrer. N'est-elle pas une Célimène qui verrait le plus séduisant des amoureux la quitter pour épouser la première femme de chambre? N'est-elle pas Agrippine, jeune et belle, manquant son mariage avec Claude et son accession à l'empire? N'est-elle pas une Bérénice âpre et violente, cyniquement trahie par Titus? Elle est à la fois une coquette bafouée, une ambitieuse déçue et une amoureuse abandonnée. Je ne crois pas qu'aucune des héroïnes de Racine soit aussi atrocement malheureuse que celle-ci, pas même Phèdre, le don des larmes qui fut non seulement la volupté de Racine, mais aussi son salut, il l'a refusé à Hermione. C'est l'être très jeune, intact qui oppose à son destin des forces que rien n'a usées. La jeunesse est par excellence l'âge tragique, l'âge des héroïsmes et aussi l'âge des catastrophes. La jeunesse d'Hermione

multiplie toutes les chances de malheur qu'elle porte en elle. Ainsi, la tragédie de Racine pourrait bien s'intituler: le mal de la jeunesse.

La psychologie de Racine nous aide à imaginer Hermione dans son enfance. Elle est la fille de Ménélas et d'Hélène. Son père, sans compter quelques voyages préalables a fait toute la guerre de Troie. Il est resté absent au moins douze ans.... et sa charmante mère quelque peu davantage. Son enfance solitaire a régné sur des esclaves. Quel obstacle eût pu s'opposer à ses caprices? Elle a pu battre ses nourrices et ses compagnes à la moindre contradiction.

Puis les chefs grecs sont revenus:

"Leurs vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie" (1) et la jeune Hermione s'est vue la plus riche héritière de Grèce.

Aussi, n'est-ce que pour s'exercer qu'elle continue son amourette avec son mélancolique petit cousin Oreste. Puis tout espoir est interdit désormais à cet élégiaque. Elle ne rêve plus que d'hommes d'actions, de guerriers intrépides et du plus grand en renommée, du plus cruel, bien fait pour lui plaire, de Pyrrhus, digne fils d'Achille.

La chimère, le rêve devient une réalité, les authentiques ambassadeurs du roi d'Epire sont venus la demander en mariage, elle sera reine, épouse d'un roi redouté. Elle part sans regret. Hélas! l'arrivée est une déception car elle va trouver au terme de son voyage un prince indécis, amoureux d'une de ces Troyennes, méprisées et détestées. Elle se trouve dans une situation fautive de fiancée qu'on ne se décide pas à épouser; enfin, elle trouve dans Epire l'amour, l'amour qui s'enrage précisément par les obstacles, les humiliations et la jalousie. Heureux, cet amour n'était encore qu'un rêve, contrarié, il va devenir une passion.

Elle est d'abord en proie à deux sentiments: l'orgueil et l'amour. Son orgueil a déjà été décrit dans les paragraphes précédents, il a été l'objet de nombreux commentaires et son amour aussi, sans doute. Mais il nous est d'un grand intérêt de le commenter de nouveau ici. Hermione a aimé Pyrrhus soldat et victorieux, elle l'a aimé roi d'un minuscule pays, qui en fait n'était pas un royaume du tout, surtout avec la conception que nous avons maintenant de ces vastes étendues. Hermione a pu aimer Pyrrhus inconstant. Elle eût pu l'aimer brutal, mais rien ne nous fait supposer un instant qu'elle eût pu l'aimer détrôné.

La jalousie de Racine est bien un tourment passionnel. Il brûle, aveugle affole et perd les héroïnes qu'il nous crée. Aussi voyons-nous Hermione toujours en proie à des mouvements d'orgueil. Sur le point de recevoir Oreste, elle dira:

(1) Acte II, Sc. 1, 395.

"Quelle honte pour moi, quel triomphe pour lui".

et encore :

"Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione?
Elle me dédaignait; un autre l'abandonne". (1)

Et maintenant qu'est établi l'orgueil qui se mélange ou plutôt qui est la base de la jalousie d'Hermione, voyons encore la haine que ce sentiment va engendrer chez une violente, digne fille d'Hélène. Elle ne peut aimer sans hair. Ici, nous touchons à l'un des plus ténébreux mystères des lois qui s'entremêlent à la psychologie amoureuse. Il pourra nous être soutenu, que l'amour si jeune d'Hermione n'est point de l'amour au véritable sens du mot puisqu'il ne s'y mélange pas de ces affinités spirituelles et morales qui doivent être à la base de toutes les amours chrétiennes. En combien de cas cependant voyons-nous l'amour commencer par un accordé tout moral, tout spirituel, tout intellectuel? Observons combien l'attraction physique, la renommée ou la réputation jouent de rôles dans ce que nous appelons l'amour. Racine ne s'est pas trompé, il ne nous a pas induits en erreur et sa psychologie ici est juste, elle n'est que la simple description d'une triste vérité. Ajoutons aussi que le tragédien nous présentait une jeune fille de l'antiquité, non imprégné des sentiments qu'inspire le christianisme. Quoiqu'il en soit, l'Hermione d'Euripide n'est pas très éloignée de ses soeurs modernes. Elle veut se "marier" et faire une "excellente affaire". Et c'est bien de cette manière que Racine a traité en harmonisant le sujet que nous avait légué l'antiquité grecque! Pyrrhus est le héros qu'elle a complètement chéri et les femmes qui assistaient aux représentations des tragédies de Racine comprenaient bien qu'on tombe inmanquablement amoureuse d'un roi, même fut-il souverain d'un tout petit royaume comme l'Épire.

Ceci nous conduit au point le plus douloureux de la jalousie et de l'amour d'Hermione; l'amour mélangé à la haine était terrible; très vite, il va se mélanger à l'idée de la mort, la mort pour Pyrrhus et dans un cri ne dit-elle pas:

"Le perfide! Il mourra." (2)

Alors la malheureuse ne pense plus qu'à se venger. Elle ne sait si elle doit se fier à elle-même ou confier à quelque main étrangère la mission de justice. Elle entrevoit dans l'exaltation de son imagination le plaisir de retirer son bras teint du sang du parjure. A sa jalousie, à son désir de haine se mélange la lâcheté qui caractérise si bien la créature en proie à une si cruelle passion. Elle charge Cléone de pressentir Oreste. Et pour comble de cruauté, elle veut qu'en mourant, Pyrrhus sache qu'il meurt victime d'Hermione bafouée. On sent vibrer dans chacune des scènes

(1) Acte II, Sc. 1, 396-397.

(2) Acte V, Sc. 2, 1458.

successives la torture de Pyrrhus, la torture d'Oreste et la torture d'Hermione. Elle a perdu la force du jugement et se laisse aller au gré des événements. Toujours, elle s'y livre avec l'incurable force d'illusion de l'amour et de la jeunesse. Son manque d'expérience se montre chaque moment. Son humeur dominatrice éclate en ce vers :

"S'il venait à mes pieds me demander grâce!" (1)

Sa jalousie ne s'étend pas seulement à l'inconstant Pyrrhus. Le sentiment présenté sous cette forme n'eût pas été complet. Il fallait une balance à la jalousie inspirée par l'ingrat. Rien ne manque dans l'ampleur de la passion et Hermione ne tarde pas à se retourner vers la veuve d'Hector. Il nous semble qu'Hermione devrait comprendre qu'Andromaque n'est pour rien dans l'amour qu'elle a inspiré au roi d'Epire. Loin d'attirer Pyrrhus, la Troyenne le repousse tristement mais fermement, on pourrait dire avec une teinte de tendresse. Ne touchons-nous pas ici à ce qui a été dit de la coquetterie d'Andromaque? Ne nous y trompons pas, la veuve n'a pas de geste pour Pyrrhus mais la mère n'est pas morte et si parfois elle déploie des grâces, c'est pour protéger son fils par amour maternel. Hermione ne comprend pas, ne peut pas comprendre ces sentiments qu'elle n'a pas éprouvés. Sa jalousie, celle du "doux Racine", se retourne brusquement vers le fils, sûre, instinctivement, certaine d'atteindre la mère en plein cœur :

"J'ai déjà sur le fils attiré leur colère....
Je veux quand même encore lui demander la mère!" (2)

Sa jalousie est reine et maîtresse; elle possède entièrement le cœur de l'infortunée fille de Ménélas!

La jalousie dicte encore un autre sentiment dans le cœur d'Hermione, la coquetterie, cette faiblesse tout humaine, --- Ne soyons pas dupes, certains hommes en sont atteints -- se découvre dans les rapports de l'infortunée créature avec son cousin Oreste. Petite, elle a grandi avec lui; c'est grâce à lui qu'elle a pu mesurer, pour la première fois, l'emprise dont elle était capable sur un cœur d'homme. Le royaume caché de la détresse humaine est au fond celui sur lequel elle désire le plus régner. L'âme d'Oreste est là, elle pourra lui déployer ses grâces et se donner l'illusion qu'aimant, elle est aimée. Qu'importe l'iniquité de s'exercer sur ce mélancolique amoureux dont la plus grande vertu semble être son immense, son inlassable pouvoir de souffrir! Que le pauvre guerrier grec est romantique et comme il nous fait pressentir le Claudio de Musset! Hermione passionnément coquette achètera par n'importe quelle avance la grisérie d'être écoutée

(1) Acte II, Sc. 1, 437

(2) Acte II, Sc. 1, 446.

par un être qui l'aime. Cette jeune fille est une femme prôdue d'amour, mais qui demeure coquette malgré sa passion et à cause de sa passion même. Pour trouver cela, il fallait plus qu'un Corneille, plus qu'un Molière, la France attendait Racine! Cette coquetterie superflue, si l'on peut dire, car le pauvre Oreste est asservi à jamais, ne va pas sans arrière pensée. Elle tâche, en se consolant de l'abandon de Pyrrhus, de se servir d'Oreste, auprès de lui ou contre lui. Elle est coquette pour le plaisir, elle est coquette par nature, mais aussi par jalousie et pour essayer de communiquer à son fiancé un peu de ce sentiment qui la brûle et dont elle voudrait voir Pyrrhus dévoré à son tour. Féline et dominatrice, elle murmure à Oreste les mots auxquels il ne sera jamais insensible, elle en est bien sûre, et auxquels le malheureux ne résistera pas.

"Oui, c'est vous dont l'amour naissant avec leurs charmes
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes,
Vous, que mille vertus me forçaient d'estimer,
Vous que j'ai plaint." (1)

Mais le souvenir de Pyrrhus l'empêche de continuer un restant de bonne foi la possède encore et dans un soupir, elle termine :

".....enfin, que je voudrais aimer"

Aux sentiments divers que nous venons d'examiner se joindra l'hypocrisie de la jalousie. Cette passion engendre toutes les fautes. Hermione n'aime que Pyrrhus, elle a essayé d'adoucir sa douleur souveraine en murmurant des mots d'amour au pauvre Oreste qui les a joyeusement reçus. Mais une nouvelle épreuve attend encore le malheureux garçon. Dans l'acte suivant, Pyrrhus a changé d'avis une fois de plus. Il revient à Hermione. Oreste est chargé de lui annoncer la nouvelle. Elle triomphe, elle exulte, elle a peine à contenir son ivresse. Il lui faut trouver non pas des excuses à ses changements d'humeur --Hermione se soucie bien peu de se trouver des excuses -- mais il lui faut trouver une raison à son soudain revirement; elle trouve des explications qui ont, mon Dieu! un semblant de vérité et qui sont, nul n'en doutera, fort bien appropriées! Son père a engagé sa foi, elle est la raison, une clause d'un traité, que sais-je! ~~xxxxxxxxxx~~ Elle explique que son sort a été à son insu lié à celui de Pyrrhus sans qu'on lui ait demandé son consentement!

"L'amour ne règle pas le sort à'une princesse" (2)

Elle lui explique avec une cruauté naive et candide, que seul excuse ce mal de jeunesse dont il a été question dans les lignes précédentes, qu'elle a été obligé de partir; elle lui rappelle qu'elle s'est démentie au moment des adieux. Les vers

(1) Acte II, Sc.2, 531, 32, 33, 34.

(2) Acte III, Sc.3, 821.

de Racine décrivent mieux que nous ne pouvons ici le faire, ses agissements au moment de quitter la Grèce.

"Combien je relâchais pour vous de mon devoir". (1)

Le mensonge est si grand et si dénué d'artifice qu'il n'est pas besoin de nous étendre davantage sur l'étendue de l'hypocrisie qui est née de la jalousie qui ronge la pauvre fiancée. D'ailleurs, remarquons qu'Oreste n'est pas dupe, sa mélancolie s'éclaire de couleurs ironiques que d'autres ont pu prendre pour des éclairs tragique, et il dit simplement :

"Le coeur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste". (2)

Elle a riposté :

"Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus
Je vous hairais trop". (3)

Mais Oreste qui connaît la vie mieux qu'Hermione, soupire dans un élan dont la psychologie est admirable :

"Vous m'en aimeriez plus". (4)

Oreste ne se le tient pas pour dit et lorsqu'il propose à sa cousine de quitter avec lui cette cour, ingrate pour mieux amener tous les chefs grecs contre Pyrrhus, éclate un de ces vers déconcertants de simplicité, un cri, un râle, une défense qui fait preuve de la part d'Hermione d'un grand manque d'expérience :

"Mais, Seigneur, cependant, s'il épouse Andromaque?" (5)

Quelle psychologie de Bourget pourrait être plus vraie. Racine savait mieux que personne combien la continuité et l'uniformité dans les sentiments sont rares. Son tempérament de psychologue l'avait poussé à observer que ces revirements apparents sont tout à fait nécessaires pour qu'une passion puisse être décrite non pas seulement avec toute sa vigueur mais aussi avec toute son ampleur et sa vérité.

A la farouche jalousie d'Hermione, il fallait un sourire, un pâle, un charmant sourire de petite princesse désolée qui ne veut pas souffrir et qui croit être écoutée des dieux par la force même de son désir. C'est pour Hermione, une courte scène avec Cléone où elle reprend dans son ivresse de bonheur, tous ses rêves et tous ses transports d'enfant.

xx

- (1) Acte III, Sc.3, 824.
- (2) Acte II, Sc.2, 537, 38.
- (3) Acte II, Sc.2, 539.
- (4) Acte II, Sc.2, 540
- (5) Acte IV, Sc.3, 1214.

"Il veut tout ce qu'il fait; et s'il m'épouse, il m'aime!"(1)

Cette éclaircie n'est qu'un intervalle, un repos avant la grande crise, avant le moment douloureux qui doit finir le drame en mettant un terme à l'existence de Pyrrhus et de sa fiancée grecque. Plus elle aura triomphé dans ce court instant de bonheur, plus la nouvelle va la laisser désespérée et misérable. Cette dernière humiliation ramène les furies, la démente de l'amour se mêle confusément à la démente de la jalousie. Il ne lui reste plus qu'à exécuter ses projets de vengeance, et qui peut mieux l'aider qu'Oreste, ce serviteur fidèle dont l'amour ne s'est pas démenti une seconde. Avant le départ de Cléone, elle rêvait par la pensée son dur calvaire. Pyrrhus ne s'est pas troublé à l'aveu de l'amour d'Hermione, il ne l'a pas plainte. Il a été muet à ses soupirs; pas un instant, il n'a eu part à ses larmes! Et pourtant ce pauvre cœur de jeune fille tremble à la pensée du coup qui menace Pyrrhus et, prête à se venger, elle lui fait déjà grâce. Après réflexion, elle sent qu'elle ne peut pas soutenir la pensée du bonheur de Pyrrhus marié à Andromaque et ce cri déchirant s'exhale de la douleur.

"Qu'il périsse! Aussi bien, il ne vit plus pour nous!"(2)

Hermione n'a donc traversé tant de revers, tant d'Etats que pour venir se faire justice et préparer le trépas du prince d'Epire. Oreste a bien essayé de résister à l'ordre d'immoler Pyrrhus, mais il l'a fait en homme, et que sont les arguments qu'il donne devant le courroux d'une femme, devant le courroux d'Hermione? Oreste cède. Il commettra le crime. Dans son cœur, un glas sonne. Il va tuer et, cependant, il sait qu'il ne possèdera jamais quoi qu'il fasse, le cœur de la fille d'Hélène. Le même réflexe qui pousse l'enfant à briser un objet qui lui résiste arme le bras de la pauvre démente, folle de n'avoir pu se faire aimer. Dépit tragique, impatience meurtrière, puérité sanglante: éternels et dérisoires ressorts de toutes les catastrophes amoureuses! Féroce Hermione mais aussi féroce Racine. Le début du cinquième acte nous montre une Hermione affolée:

"Errante et sans dessein, je cours dans ce palais". (3)

Elle attend un miracle, un secours imprévu et inexplicable des dieux. C'est une Hermione puérule encore incorrigible, qui espère que Pyrrhus menant Andromaque à l'autel a peut-être quelque remords de son parjure!

Elle remonte au paroxysme de la folie imprécatoire quand Oreste entre et lui annonce que le meurtre est consommé. Un

- (1) Acte III, Sc.4, 846.
- (2) Acte V, Sc.1, 1408.
- (3) Acte V, Sc.1, 1395.

vers court et saccadé nous décrit la malheureuse haletante et farouche :

"Il est mort?Qu'ont-ils fait?" (1)

Son coeur se glace, il lui semble que son sang se fige et sur l'insistance maladroite d'Oreste, elle se met à hurler des reproches :

"Tais-toi, perfide!
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide". (2)

Elle ne peut plus se souvenir, la douleur est trop forte. Elle voudrait annihiler Oreste, elle voudrait faire disparaître le reste du monde et ne plus penser. Ceci n'est pas en son pouvoir même si elle est princesse. Bien des obstacles se sont aplanis devant sa volonté mais le monde ne peut pas cesser d'exister parce qu'Hermione pleure. Une seule alternative lui reste.... mourir....la mort est manifestement pour Hermione la seule délivrance possible.

".... Je demeure en Epire:
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire". (3)

Et Hermione n'a pas vingt ans.

Pour continuer l'analyse de la jalousie passionnelle chez Racine, il nous faut passer les chefs-d'oeuvres tels que "Britannicus", "Bérénice" et "Iphigénie". Il nous faut aller à "Phèdre" et reprendre en détail la vie de cette "chrétienne à laquelle la grâce a manqué". Avant de commencer ce travail d'analyse, il est nécessaire de revoir l'auteur de tant de merveilles et de commenter une fois encore les incidents de sa vie amoureuse. En dix ans, il a tout fait, tout vu, tout usé, tout commis peut-être. Il est bien près lui aussi, de mourir de vieillesse....à trente-six ans, Racine s'étant fixé par maxime de suivre l'usage du monde où il vivait. Courtisan et bel esprit à Versailles, il est libertin et débauché dans les coulisses de l'hôtel de Bourgogne. Qui peut dire que cette attitude fut sincère? Nous n'avons aucune preuve de son indifférence vis à vis de la Champmeslé. Nous avons peu de documents à ce sujet, deux lettres de La Fontaine, à la comédienne; deux railleries épistolaires (4) de Madame de Sévigné et la fameuse épigramme des "six amants contents et non jaloux" de Boileau. Du ton badin de tous ces seigneurs de l'esprit, on a conclu à la légèreté de Racine lui-même. Mais peut-on ne plus se souvenir du plus important et du plus pathétique de tous: "Phèdre" tout simplement? A-t-on pensé qu'en écrivant ce rôle, il avait

(1) Acte V, Sc.1, 1395

(2) Acte V, Sc.3, 1494

(3) Acte V, Sc.3, 1534, 35.

(4) Connaissance générale acquise au cours de différentes lectures.

coloré, changé, gonflé jusqu'à son insu, tout ce qui s'amassait en lui d'horreur contre sa propre servitude; s'il s'était servi de sa plume d'écrivain pour nous faire sentir sa jalousie, son asservissement physique à une femme infidèle, s'il nous avait montré discrètement que l'homme avait eu besoin de la femme et qu'ils s'étaient unis, attachés, pour nulle autre raison que parce que c'était elle, parce que c'était lui? Hypothèses que tout cela, nous le savons, mais hypothèses bien tentantes, et qu'il fallait bien exposer ici, puisque c'est cet enchaînement qui nous conduit à voir dans "Phèdre", Racine tout entier. Tous ces aspects du tragédien, sous lesquels on s'est plu à le considérer, nous les retrouvons dans la production de 1677. Sans vouloir faire d'étude sur le style de "Phèdre", remarquons combien celui-ci est différent du style des autres pièces, d'"Andromaque" par exemple, puisque nous venons d'analyser Hermione. Des périphrases un peu plus nombreuses, des élans lyriques plus fréquents...l'ensemble a quelque chose de moins rigoureux, de moins jaillissant, mais de plus épanoui, de cet épanouissement qui marque la veille de la lassitude. Entre "Andromaque" et "Phèdre" on pourrait remarquer la même différence qu'entre la beauté jeune et fraîche d'une jeune fille et la beauté plus complète mais déjà à la veille de vieillir, d'une femme de trente ans. Et cette différence est Racine lui-même. Observons que ces formes de style marquent les élans incertains et mal coordonnés qui tentent de sortir de soi pour atteindre, à tâtons, quelque chose de plus durable.

Reprenant "Phèdre" à son début, nous savons que le premier acte de cette tragédie nous donne un aperçu de l'état d'âme dans lequel se trouve Phèdre. On sent dans ce désespoir d'amour, le besoin de se "raconter" et de se confesser. Phèdre, pour la première fois, se laisse aller à des confidences; elle mourrait de se taire, et seul, l'aveu de son amour pouvait précisément la faire vivre. Dans ce soliloque, remarquons les sentiments divers que Racine fait naître avant d'arriver au noeud même de la tragédie: la jalousie de Phèdre pour Aricie. Il y a des symptômes morbides de l'obsession constante et de la pudeur tragique. Il y a presque de la douleur physique dans ce vers fameux tant de fois répété:

"C'est Vénus tout entière a sa proie attachée". (1)

Il y a aussi du fatalisme dans la confession de Phèdre. Elle ne parle d'Hyppolyte qu'en l'appelant l'ennemi. Elle l'aime, elle le hait. Ne sommes-nous pas encore une fois en face du problème auquel Hermione est en proie? Le fatalisme consiste en ce qu'elle ne pourrait donner aucune raison à son amour. Pourquoi aime-t-elle Hyppolyte? Elle ne le sait. Son être se sent tout entier victime de la déesse de l'amour. Elle ne peut que souffrir et rien ne peut la délivrer de cette obsession. Ayant fait sa confession générale à Oenone, Phèdre s'en retourne vers les ombres et recommence à se laisser mourir.

(1) Acte 1, Sc.3, 306.

On sait comment la fausse nouvelle de la mort de Thésée et les complications politiques de sa succession vont obliger Phèdre à revivre et à rencontrer Hyppolyte. Quand elle apparaît, on sent qu'elle n'agit pas de sa propre décision mais qu'elle est guidée par Oenone qui la sert, et par Vénus qui la possède. Puis il y a la démarche auprès du fils de Thésée. Elle veut s'excuser des persécutions dont il a été l'objet; l'excuse devient une déclaration, la déclaration devient caresse, la caresse va jusqu'à l'élan, et tout cela dans une confusion toute pareille à celle de l'ivresse.

Phèdre, dans une sorte de songe, s'est déclarée. La froideur d'Hyppolyte la réveille et ce n'est plus un aveu d'amour qui va suivre mais une confession, la seconde confession de Phèdre, celle-ci criée et pleurée:

"Hé bien! connais donc Phèdre et toute sa fureur
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même". (1)

La malheureuse se juge et se condamne, mais en présence de l'être aimé, la confession ne tarde pas à tourner à l'attendrissement.

"J'ai languï, j'ai séché dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader.
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder". (2)

Après tant d'efforts qui ne l'ont pas conduite à la victoire, elle appelle la mort. Le meurtre est encore une possession et pour Phèdre, être tuée de la main d'Hyppolyte, c'est encore être possédée par Hyppolyte. Et voici le cri de Phèdre, victime de Vénus:

"Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper.
Voilà mon coeur. C'est là que ta main doit frapper.
Frappe....." (3)

Nous nous rappelons qu'Hermione avait eu ces lumières fugitives dont Racine a éclairé même les visages de ses plus tristes héroïnes, Phèdre aussi a eu un espoir. La force invincible de son amour la ranime dans la mesure même où elle l'avilit. Nous l'entendons murmurer à l'oreille ces mots ranimateurs. Les paraphraser ne pourrait que diminuer leur vigueur. Rapportons ce vers:

"J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur
Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon coeur". (4)

Ranimée, elle va jusqu'aux espoirs les plus scandaleux, elle épousera Hyppolyte. La situation lui apparaît bien extraordinaire et en se remémorant l'histoire des dieux, elle ne voit guère de précédent qui l'autorise à l'exécution des projets semblables.

(1) Acte II, Sc. 5, 671

(2) Acte II, Sc. 5, 690, 91, 92.

(3) Acte II, Sc. 5, 703, 04

(4) Acte III, Sc. 1, 766, 67.

Puis intervient un sentiment nouveau que nous n'avons pas touché chez Hermione qui n'a jamais été épousée. La vierge candide ne connaît pas le plus violent et le plus vivace des sentiments humains: l'instinct maternel. L'imagination débrouille dans l'esprit de Phèdre. Elle épousera Hyppolyte; celui-ci l'aidera à élever son fils; il sera le guide, le conseiller sage et affectueux qui l'aidera à mener à bien l'éducation de son enfant. Vraiment, on n'est jamais allé plus loin dans les dévoilements de l'âme, et dévoiler une âme pour un poète, est autrement difficile que de dévoiler un corps. Mais revenons à notre tragédie. L'action en semble calculée exprès pour jeter, à chaque scène, une lueur différente sur un même visage, le visage torturé de Phèdre. A peine a-t-elle un espoir, un sourire, que le retour imaginé de Thésée la rejette dans la mort. Car Phèdre se débat toujours devant une tombe prête à l'ensevelir.

"Mon époux est vivant, Oenone, c'est assez". (1)

A l'amour vivace, au désespoir, au sourire, Racine va encore ici joindre la lâcheté avant d'y introduire la jalousie. Chez Hermione, le premier de ces sentiments est le résultat du deuxième. Ici, il le précède. Elle ne veut pas s'avouer l'humiliante pensée de s'être offerte sans réserve à un être qui ne lui a jamais fait d'avance. Elle sait qu'elle est tombée dans la bassesse la plus complète. L'orgueil se reprend, il lui faut chercher un complice, une cause à son inqualifiable conduite. Elle se rapproche de plus en plus de la mort, ^{mais} elle fera plus lâchement en rejetant ses torts sur sa confidente:

"Je mourais ce matin digne d'être pleurée,
J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée" (2)

Que Racine est vrai, et que la position d'Oenone est plus vraie encore!. N'est-ce pas l'être humain avec toutes ses faiblesses? N'est-ce pas l'Eve de la Genèse accusant Satan? N'est-ce pas Adam accusant Eve?

Mais bien vite, l'expression lyrique éclate de nouveau. Nouvel examen de conscience qui va jusqu'au désespoir.

"Mourons, De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre?" (3)

Et ce cri-là, le Racine de 1676, l'amant tenace et indigne de la Champmeslé, a bien pu l'arracher tout vif de son propre cœur pour le prêter à Phèdre.

Ici Racine introduit un sentiment nouveau, signe avant-coureur de la jalousie infernale: la calomnie. La voici entre Thésée et Hyppolyte. Oenone sera encore l'instrument misérable

(1) Acte IV, Sc. 6, ~~xx~~ 1266

(2) et (3) Acte IV, Sc. 6/

des noirs desseins de Phèdre et c'est elle qui est mandée pour aller, en mentant, accuser Hyppolyte des crimes dont il est innocent. Cependant, repentante, Phèdre accourt au bruit des imprécations de Thésée, vouant son fils à la colère de Neptune. Puis elle peut sauver Hyppolyte au prix de sa propre réputation. Le rachat lui-même va lui être interdit, car c'est à ce moment qu'elle apprend qu'Hyppolyte aime Aricie.

Combien de fois a-t-on reproché à Racine d'avoir créé ce personnage charmant, cette fiancée d'Hyppolyte et d'avoir changé en galant et soupirant le farouche fils de l'Amazone! Il est à peine nécessaire de rapporter ici l'argument de Racine dont Monsieur Le Maître fait mention. "Quelles plaisanteries n'auraient pas fait nos petits maîtres devant un Hyppolyte qui n'eût pas sacrifié à Venus!"

Mais la vérité dramatique et psychologique, est que Phèdre n'eût pas connu toute la malédiction de l'amour si Aricie lui avait laissé ignorer la jalousie. Cela, ni Euripide, ni Sénèque n'y avaient songé. Racine, qui n'avait pour parcourir tous les cercles de cet enfer qu'à sonder son propre cœur, n'a eu garde de l'oublier.

Aricie n'a été créée que pour Phèdre afin que cette dernière bût jusqu'à la lie l'inférieure coupe de cette douleur. Ah, ce cri douloureux si pareil à celui d'Hermione, incapable de soutenir plus longtemps l'idée de l'amour qui unit Pyrrhus à Andromaque. Mais ici, la note est singulièrement montée de ton. La différence dans ~~xxx~~ l'expression vient des sentiments qui ont changé le cœur de Racine. Dans Hermione, il décrit une souffrance qu'il soupçonne; maintenant, il décrit une souffrance qu'il connaît: le cri de la blessure d'abord:

"Hyppolyte est sensible et ne sent rien pour moi!
Aricie à son cœur, Aricie à sa foi!" (1)

A la jalousie se joint l'affreuse curiosité humaine qui veut à tout prix des détails. L'être humain désire un excès de douleur comme pour être sûr de ne pas échapper à la mort. Ne nous représentons-nous pas Racine malheureux, jaloux, qui pour connaître coûte que coûte les faiblesses et les vices de la Champmeslé, guette anxieusement l'arrivée d'un adversaire plus heureux que lui. Ce n'est plus Phèdre qui parle, mais l'écrivain. C'est lui qui a vu de Sévigné ou La Fontaine se glisser furtivement chez la comédienne pour goûter les joies coupables que Racine eût voulu entières et uniquement réservées à sa passion. Voici le mot, nous ne pouvons douter et nous ne doutons pas. Voici la voix tremblante, pressée de savoir, voici l'être qui espère en une vérité moins douloureuse que l'incertitude:

"Comment se sont-ils vus? Depuis quand? Dans quels lieux?"(2)

(1) Acte IV, Sc.6, 1226.

(2) Acte IV, Sc.6, 1232.

Puis l'obsession des images. Racine va plus loin que jamais. La jalousie de Phèdre n'est pas la même que celle d'Hermione. Celle-ci, fille ardente mais neuve, imagine seulement le cortège nuptial de Pyrrhus et d'Andromaque, tandis que des entrailles brûlées de Phèdre montent à son cerveau les visions mêmes de l'amour.

"Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts, allaient-ils se cacher?" (1)

Le cœur altéré de Phèdre, usé de souffrir, voit quelque chose de divin: l'amour jeune et chaste de deux êtres purs. Cette pensée l'adoucit; on sent qu'elle va vers le calme et que son calvaire s'achève. Oh, les vers divins, coulants, symboliques qui arrivent comme une claire cascade bien faite pour rafraîchir le cœur passionné de l'infortunée.

"Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence
Ils suivaient sans remords leur penchant amoureux,
Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux." (2)

Et les larmes refusées à Hermione parce que Racine n'avait passencore pleuré, voici qu'il les pleure avec Phèdre, dans la jalousie dévorante de la malheureuse:

"Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir
Il fallait bien souvent me priver de mes larmes" (3).

Et cette fois-ci, nous pleurons avec eux.

Phèdre est condamnée à souffrir, mais elle voudrait souffrir seule de sa jalousie persistante. Permettons-nous de rapporter ici cette vérité que les grandes douleurs comme les grandes joies, sont muettes et qu'avec cette pensée, nous rappelions simplement que dans nos plus grands moments de détresse, nous avons tous désiré la solitude et que cette solitude est le baume qui apaise nos terreurs. A Phèdre, cette dernière alternative est interdite. Où peut-elle se cacher? Le ciel et la terre sont pleins de ses aïeux. Fuir dans la nuit infernale? Son père y tient l'urne, il y est, il la guette, il l'attend. Elle reprend ses vers pour nous rappeler avec une exactitude dépouillée d'artifice que:

"Le sort.....l'a mise en de sévères mains,
Minos jugé aux enfers tous les pâles humains". (4)

Que ces deux derniers vers sont grands et chargés de signification. Ils nous rappellent en quelques mots que Phèdre n'est qu'un être en tout semblable à nous, qu'elle vit, pleure, palpète et désire

(1) Acte IV, Sc.6, 1235.

(2) Acte IV, Sc.6, 1238

(3) Acte IV, Sc.6, 1247,50.

(4) Acte IV, Sc.6, 1280/

la mort, comme nous avons pu le faire. Elle est Racine dans ses aveuglements; bien plus, elle ~~est~~ est la janséniste chrétienne à laquelle la grâce a manqué.

Enfin, de ce déchirement, de ces tremblements innombrables, jaillit le mot qui nous rapproche du Christ et nous rend tout meurtris à ses mains compatissantes et ce cri est celui de Racine au moment de la retraite:

"Pardonne!" (1)

Le calvaire est gravi. Le ~~trax~~ tourment de Phèdre est fini, sa passion est révolue. L'heure de la délivrance a sonné. La dernière confession à Thésée est toute baignée d'une funèbre paix. Phèdre meurt après s'être jugée, et par sa propre condamnation. Elle ne meurt pas pour échapper à l'intolérable souffrance, comme l'a fait Hermione. Elle meurt pacifiée, purifiée, en païenne pardonnée par les dieux; en chrétienne libérée par la confession.

Et Racine va mourir avec elle. Il ne peut mettre un terme à ses jours; ses principes chrétiens lui interdisent un dénouement aussi simple. Il va s'arracher à cette gloire empoisonnée et surtout à cette dégradante servitude amoureuse qui se mêle inextricablement à sa carrière théâtrale. Il comprend qu'il ne peut choisir, s'il veut échapper à la Champmeslé ou plutôt à lui-même il faut fuir la scène. Son directeur de conscience le lui déconseille. C'est alors qu'apparaît l'idée de mariage. D'ailleurs, à quoi bon continuer d'écrire avec Phèdre, il a tout dit.

Il ne nous reste plus qu'à jeter un regard sur les lignes qui précèdent pour conclure ce chapitre. Son but était d'essayer de montrer la jalousie dans l'amour telle que l'a conçue Racine et probablement aussi, telle que l'ont sentie Hermione et Phèdre, celles-ci représentant aujourd'hui plus que des figures, ce sont des caractères. Comme on dit un Tartuffe, un Cid, on peut dire une Hermione, une Phèdre. Avec elles, nous avons la jalousie complète et scrupuleusement observée. Mais à cause de la complexité de nos sentiments, le tragédien n'a pu décrire cette passion torturante sans donner le cortège de douleurs qui l'accompagne. D'abord l'amour, puis la jalousie, avec elle l'orgueil, le désespoir, l'hypocrisie, la cruauté, la haine, la calomnie et le désir de la mort. Avons-nous déjà vu un cyclone dévaster un pays? La tempête ne laisse rien sur son passage; elle ne détruit pas les arbres, les fleurs, les plantes sans raser les maisons et sans parfois laisser des morts derrière elle. Telle est la jalousie des tragédies de Racine. Elle engendre des misères et des vices contre lesquels l'être humain semble rester sans secours et sans force. Les ruines sont innombrables, son pouvoir dévastateur, ~~x~~ incommensurable. Après Racine, il n'y a plus rien à dire sur la jalousie. Il n'y a plus qu'à commenter et à réfléchir. Racine est mort depuis deux-cent trente-sept ans. La jalousie d'Hermione et de Phèdre vit toujours.

(1) Résumé de la tirage vers 722 -744

(2) les 10 conférences, - Lemaitre. 9ème conférence



L'AMBITION.....AGRIPPINE. ATHALIE et MATHAN

Ce serait diminuer le grand tragique que de le limiter aux seules peintures de l'amour. Il ne faut pas oublier qu'il a tout connu de l'âme humaine, surtout de l'âme féminine et qu'il a observé puis rendu toutes les passions, tous les désirs, toutes les cupidités au sens le plus large que nous donnons à ce terme. Aussi serait-il manqué gravement à la vérité que d'omettre ses grandes ambitieuses, Agrippine et Athalie. Racine a surtout créé ses caractères en décrivant les femmes. Certains auteurs ont pu lui reprocher de n'avoir pas pensé aux hommes et de s'être montré passionné jusque dans le choix de ses personnages. Il y a du vrai, sans nul doute, mais la principale raison du tragique est d'avoir trouvé plus de sensibilité, moins de force physique, plus de vibration et dès lors, d'avoir senti en elles plus de passions cruelles, plus de passions affirmées. Peut-être le mot est-il dur à dire, les femmes, plus ~~ou~~ faibles, possèdent moins de jugement, se laissent plus facilement aller aux penchants qui les entraînent. Et puis Racine aimait l'amour. En observant les défauts du sexe faible, il a encore fait preuve d'une grande admiration dont, à juste raison, ses lectrices doivent avoir quelque raison d'être fières. Quel intérêt elles lui ont inspiré!

Quel est le noeud de la tragédie qui fait ici l'objet de la première partie de ce chapitre? Une veuve avait un fils. Elle n'avait plus de fortune et son ambition était immense. Mais elle avait aussi un ~~on~~ oncle veuf d'une femme débauchée; cet oncle avait deux enfants, un fils et une fille. La veuve s'humilie, implore la charité de son sénile parent et arrive à se faire ~~épouser~~ ~~xxx~~ recevoir à demeure par ce dernier. L'ambitieuse fait épouser la jeune fille par son fils; elle s'ingénie à faire déshériter l'héritier légitime. Quand ses rêves sont réalisés, la veuve empoisonne lentement ce vague époux, puis fait publier des bulletins mensongers et lorsqu'elle est bien certaine que toutes les affaires sont réglées en ses mains, avec l'aide de l'intendant, elle informe le public que l'oncle est mort, que son fils est déshérité et que le beau-fils et gendre est son légataire universel.

L'oncle, c'est le vieux Claude, veuf de Messaline; la mère, c'est Agrippine; le beau-fils, c'est Néron; l'infortuné déshérité n'est autre que Britannicus; la fille, c'est Octavie; l'intendant infidèle, c'est Pallas, et l'héritage, c'est l'empire du monde. Comment, par quel prodige de cette noirceur que ne relève aucun beau sentiment, de cette page d'histoire faite de sang et de boue, a-t-on pu tirer un chef-d'oeuvre? Et ici, nous devons admirer et remercier Racine deux fois: d'abord d'être lui-même, et aussi d'être le continuateur et l'adaptateur du grand historien latin. Nous devons admirer "toute l'énergie de Tacite exprimée dans des vers dignes de Virgile". (Voltaire)

La tragédie débute dans une atmosphère orageuse. Agrippine est aux écoutes; elle vient d'apprendre l'enlèvement de Junie et elle arrive pour reprocher à son fils son inqualifiable conduite. Elle médite sur les raisons qui ont pu conduire Néron à cet acte. Elle se demande les raisons avec angoisse. Que veut-il? A-t-il commis cette bassesse par haine ou par amour? Cherche-t-il seulement le plaisir de nuire à Britannicus? Néron veut-il, dans sa malignité, faire payer l'appui prêté par sa mère aux deux jeunes gens? Nous voyons qu'Agrippine, par son intuition maternelle en connaît autant que nous; elle sait qu'elle a élevé un tigre. Mais elle se soucie peu de ces horreurs, elle a deux craintes persistantes: la première est la frayeur des complots; la seconde est de voir une amante digne de ce nom prendre une place souveraine dans le coeur de son fils. Octavie n'est pas aimée de Néron et la mère affolée peut supporter une falotte belle-fille mais ne veut la voir remplacée par Junie qui peut inspirer une passion beaucoup plus dangereuse pour la souveraineté de l'ambitieuse. Partout Agrippine se montre remplie de convoitises, d'ardeur, de volonté cynique et on ne trouvera pas dans tout ce rôle un éclair fugitif de lyrisme à la l'évocation d'un souvenir, pas un souvenir d'amour, voir à peine un sourire de maternité, rien qu'un sentiment de domination et d'ambition. Elle se remémore le temps où Néron, jeune encore, lui envoyait tous les voeux de la cour et elle se désole à la pensée de perdre tant d'adulation. Elle se revoit la force cachée, l'instrument invisible de l'empire et elle s'écrit:

"Et que, derrière un voile, invisible et présente
J'étais de ce grand corps l'âme toute puissante". (1)

Dès le début du drame, nous voyons Agrippine à demi disgraciée s'accrocher au pouvoir comme une femme déclinante s'accroche à son dernier amour. Avec la même rage qu'une femme délaissée, nommant sa rivale heureuse, elle gronde:

"l'on implore plus
Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus!" (2)

Et voilà que ce Burrhus détesté fait son apparition et c'est lui qui recevra les reproches destinés au coupable. Avec quelle sarcasme elle lui prodigue ses reproches et avec quelle maladroite indiscretion elle lui rappelle ce qu'il lui doit:

"Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion". (3)

Burrhus respectueux, mais ferme, essaye de lui faire comprendre que ses complots sont déjoués; alors elle a parmi des ironies pleines de rage impuissante, d'imprudents mouvements de menace et ivre de fureur, elle se proclame, avec combien d'inconséquence, prête à plaider devant l'armée, la cause de ce même Britannicus naguère opprimé. Elle préfère se perdre pour détruire. Burrhus répond par ce mouvement de prudence géniale:

(1) Acte 1, Sc.1, 95, 96

(3) Acte 1, Sc. 2, 153.

(2) Acte 1, Sc.1, 114.

".....Madame, ils ne vous croiront pas". (1)

car il connaît trop la cour pour ne pas savoir combien il est dangereux pour les serviteurs d'écouter des confidences regrettables. Dans sa confiance à Alpine, nous sentons que Racine maintenant introduit la jalousie, jalousie de mère pour ce fils qu'elle sent lui échapper, jalousie de ~~xx~~ femme car Néron est le seul homme auquel elle se soit dévouée, fût-il par intérêt -- enfin jalousie d'ambitieuse.

"Ma place est occupée, et je ne suis plus rien". (2)

Et voici qu'un cri redoutable s'exhale des lèvres d'Agrippine; ce cri est le même que celui de Phèdre et d'Hermione.

"Une autre cependant a fléchi son audace
Devant ses yeux cruels, une autre a trouvé grâce".

Et Agrippine se demande si son fils pourrait songer à la faire assassiner; va-t-elle faire supprimer Néron pour échapper à la mort? Va-t-elle tenter l'impossible pour qu'il ne se livre pas à une autre?

"Quand je devrais du ciel hâter l'arrêt fatal,
Néron, l'ingrat Néron....." (3)

Ici le champ est libre à toutes les suppositions et nous sommes glacés d'épouvante; elle ne peut supporter l'idée qu'une autre soit le but des hommages et l'on entend résonner ce mot caractéristique de l'ambition, moi, moi, moi.

Certains ont voulu voir dans ce cri redoutable l'expression même de Racine voulant la gloire. Il ne désirait pas régner sur un royaume, au sens propre du mot; il ne voulait que régner sur l'empire de l'esprit. Combien a-t-il troublé dans son existence, combien de choses a-t-il sacrifiées à l'ambition qui dévorait son être! A-t-il désiré l'immortalité, n'en doutons pas! C'est ainsi qu'on a pu le voir successivement suspect à la mort de la Du Parc manquer aux devoirs de l'amitié avec Molière, rompre les liens qui l'unissaient à Port-Royal et, si l'on en croit la version, oh, chose atroce, avoir tué l'enfant dont l'existence eût nui à sa gloire montante. Car cet amoral n'aurait pas fait sa femme légitime de la créature charmante mais de moeurs faciles (4) qui allait trouver la mort dans ce symbole de vie qu'est l'amour. Dans cette tragédie de "Britannicus", nous pouvons voir l'image des sentiments de Racine se refléter comme dans un miroir d'une incroyable pureté.

Quoiqu'il en soit, nous devons retourner à Agrippine. Il pourra être constaté que les scènes se suivent peut-être un peu trop

(1) Acte III, Sc.4, 854.

(2) Acte III, Sc.4, 892

(3) Acte III, Sc.4, 894

(4) "Dix Conférences" Jules Lemaitre.

rapidement. Ce n'est pas l'analyse de la tragédie "Britannicus" qu'il convient de faire ici, ce n'est pas l'analyse du meurtre ou la tragédie du "monstre naissant" mais seulement l'étude de l'ambition dans le rôle d'Agrippine.

Nous arrivons enfin à la scène capitale, au célèbre récit d'Agrippine. A quoi bon refaire pour la millième fois l'analyse d'un morceau qui est dans toutes les anthologies? Cependant, nous voudrions faire remarquer la marche rythmée et frappée de certains vers qui semblent introduire dans l'harmonie de la description quelque chose de plus net et de plus cassant qui force le regard et attire l'attention. (1)

"Vous réglez". (2) Ces trois syllabes sonnent à nos oreilles et nous rappellent l'ambition d'Agrippine cachée sous ces deux mots. Néron règne, mais qui règne si ce n'est sa mère et rien qu'elle. Combien plus arrogants encore sont les mots qui vont suivre: "le sénat fut séduit"; le sénat, cette grande censure de Rome, ancêtre de nos parlements, fut séduit par Agrippine. Quelle flatteuse intervention et quel moyen extraordinaire de reconnaître la non moins extraordinaire personnalité de la mère de Néron!

".....Une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux". (3)

Ici, nous frôlons presque le ton de la comédie. Ne diront-on pas que c'est elle qui a fait Claude empereur? Il nous semble que ce n'est pas elle qui a été épousée, mais plutôt Agrippine qui a fait de Claude un prince consort. Puis, la gloire tant désirée dont le seul souvenir la ranime et la soulève, la phrase qui sonne à ses oreilles comme le plus joyeux carillon nuptial, "Rome.....à mes genoux"...."Ce n'était rien encore"...le ton ici est plus dominateur que jamais. Il y a chez cette nevrosée de l'ambition des ressources imprévues qui confirment son caractère d'ambitieuse. Une vague d'intrigue l'emporte. Souveraine acceptée du Sénat romain, comment pourrait-elle voir ses plans déjoués. Elle fera de Néron un empereur et, à cette minute, l'âme des chrétiens ne peut manquer de frissonner; au delà des désirs, les plus invraisemblables d'Agrippine, tout un monde de visions affreuses montent jusqu'à nous. Demain, ce sont les arènes, les jeux horribles, les combats atroces; le martyre des premiers disciples du Christ. Comment arrive-t-elle à ses fins? Point n'est nécessaire de commenter plus longtemps; le vers racinien dans sa psychologie merveilleuse nous l'explique:

"Claude même, lasse de ma plainte éternelle
Eloigna de son fils tous ceux de qui le zèle
Pouvait du trône encore lui couvrir le chemin" (4)

- 1) Acte 4, Sc.2
- 2) Acte 4, Sc.2, 1019
- (3) Acte 4, Sc.2, 1036
- (4) Acte 4, Sc.2, 1057, 58.

Voici la tirade sur la grandeur de ses ancêtres dans laquelle cette possédée d'ambition trouve toutes les satisfactions d'orgueil dont son cœur a besoin.

Un reste de bon sens la possède encore. "Il connut son erreur", car nous sentons bien que Claude n'eût pas dû supporter cette intrigue sans se révolter quelque peu. Mais les gardes, le palais, le lit même du vieil empereur sont soumis à Agrippine. Elle a pu se rendre maîtresse jusqu'aux derniers soupirs du misérable souverain.

"Il mourut"(1) et Agrippine admet tout simplement la suite de ses forfaits, les bulletins trompeurs, les nouvelles mensongères. Point de remords, pas même un regret. Une seule chose lui importe; l'empire est maintenant à Néron.....Bien plus, il est à ~~Agrippine~~ Agrippine qui frissonne encore de bonheur au souvenir d'un tel dénouement.

".....Et le peuple, étonné de son sort
Apprit en même temps votre règne et sa mort". (2)

La conclusion arrive sans secousse, sans retard. C'est une conclusion au vrai sens du mot, nous n'avons rien à y ajouter:

"Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire". (3)

Un salaire attendu et désiré, mérité selon Agrippine; le salaire, c'est l'empire de Rome, l'héritage du monde.

Ces attaques brèves, nettes, terminées par quelques syllabes semblent marquer le mouvement d'un piéton gravissant les degrés et séparant l'effort ascensionnel de chaque pas par un arrêt ou le pied prend possession du sol conquis avant de commencer la montée. On a maintes fois admiré la terrible hardiesse de cette confession faite par une mère à son fils. On n'a peut-être pas pris garde que cette confession était une manoeuvre de mauvaise foi — que ce "sincère aveu", sincère jusqu'au cynisme, constituait lui-même un mensonge. Agrippine ne fait là rien d'autre que de détourner magnifiquement la conversation. Elle étale si complaisamment ce long tissu d'intrigues et de crimes favorables à Néron que pour mieux voiler ce que Néron précisément lui reproche, sur quoi il veut qu'elle s'explique: les machinations d'Agrippine en faveur du parti de Britannicus et de Junie, ses menaces contre lui-même. Néron n'est pas un homme à se laisser troubler, même par le plus savant des plaidoyers; il riposte en touchant d'une pointe précise, le défaut de la cuirasse:

"Mais si vous ne réglez, vous vous plaignez toujours". (4)

- (1) Acte IV, Sc.2, 1083.
- (2) Acte IV, Sc.2, 1093
- (3) Acte IV, Sc.2, 1097
- (4) Acte IV, Sc.2, 1250.

"Vous voulez présenter mon rival à l'armée:
Déjà jusques au camp le bruit en a couru". (1)

Oh! le beau cri d'Agrippine sous cette blessure, cri mensonger quant au fait, et sincère quant au sentiment!

"Moi, le faire empereur, ingrat? L'avez-vous cru?" (2)

Puis, émue elle-même de son cri, elle va le paraphraser par une petite comédie d'attendrissement et de récriminations gémissantes, elle se fera faible, caressante immolée:

"Si vous le souhaitez, prenez encore ma vie...." (3)

Et Néron, comme Claude naguère, et comme tous les hommes en présence de cette redoutable espèce de femmes, "lassé de sa plainte éternelle" cèdera....pour avoir la paix.

De la part de Néron, ce n'est qu'une feinte. Comment Agrippine s'y laisse-t-elle prendre si vite et si bien? C'est qu'il lui veut ce qu'elle convoite: le pouvoir. Le tourment d'Agrippine, c'est un glotonement d'autorité. Durant toute la pièce, Agrippine tourmentée, inquiète, a semblé véritablement souffrir de la faim. Ecoutez-la au cinquième acte, racontant sa réconciliation:

"Il suffit, j'ai parlé, tout a changé de face..".(4)

Elle a le ton apaisé, épanoui, satisfait d'un convive repu sortant d'un festin.

Admirons encore la foudroyante concision de l'attaque, après la mort de Britannicus.

".....arrêtez, Néron: j'ai deux mots à vous dire.

.....

Je connais l'assassin.....

Non, non Britannicus est mort empoisonné!

Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné!" (5)

Quelle prose saurait être plus pleine et plus brève? Et voici la dernière scène que, devant nous du moins, Agrippine va faire à son fils. Scène de fureur où dans l'orage rebondissant des imprécations, se fait entendre le tonnerre de ce vers:

"Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.." (6)

- (1) Acte IV, Sc.2, 1257
- (2) Acte IV, Sc.2, 1556, 57.
- (3) Acte IV, Sc.2, 1282
- (4) Acte V, Sc.3, 1648
- (5) Acte V, Sc.6,
- (6) Acte V, Sc.6, 1676.

Puis un éclat livide, morbide, lourd de prophéties

"Dans le fond de ton coeur, je sais que tu me hais" (1)

Ici nous sommes sur la pente et le dénouement s'approche. Agrippine sent qu'elle a joué ses dernières cartes et qu'elle a perdu, qu'elle roule vers la mort et que son ambition est pour la première fois et pour toujours déçue. Ils se sont mesurés; l'intrigue est d'autant plus ~~poignante~~ poignante que c'est une mère et son fils, bien dignes l'un de l'autre, qui, pour la première fois, échangent des vérités qui font trembler. Tous bas, le spectateur murmure: "Bon sang ne peut mentir". Néron ne pouvait avoir qu'Agrippine pour mère; Agrippine n'avait pu avoir qu'un Néron comme enfant.

Mais revenons à Agrippine disgrâciée. Écoutons-la crier:

"Ne crois pas qu'en mourant, je te laisse tranquille..." (2)

Le fantôme même d'Agrippine fera encore des scènes à Néron.

Telle est cette héroïne: prostituée, incestueuse, spoliatrice, empoisonneuse, cupide. Où est donc sa grandeur? Dans l'importance des enjeux pour lesquels elle lutte, aussi dans cette majesté dont tous les meneurs d'hommes savent se parer comme d'un premier prestige. Elle est faite de beauté physique, d'une certaine beauté où l'harmonie du corps et même une impression de force aisée, ont autant de part que la régularité de traits. Mais elle semble surtout faite de la faculté de tout voir en grand, d'un courage intrépide et d'une sûreté de soi-même qui va jusqu'à la déification.

N'est-ce pas la plus simple, la plus vraie, la seule conclusion?

- - - - -

Pour analyser le caractère de l'autre ambitieuse, il nous faut aller à la toute dernière production de Racine: "Athalie". Le grand tragédien serait-il l'objet de la conversation mondaine des salons français, vers 1788. Nous ne pourrions manquer d'entendre cette question: "A-t-il beaucoup changé depuis "Andromaque", depuis "Iphigénie", depuis "Phèdre"? Racine a tellement changé que si ce n'était à la perfection du vers, au choix de ses intrigues, à la violence avec laquelle ses caractères sont frappés, on ne le reconnaîtrait pas. Ne pourrions-nous nous empêcher de penser "avec la perfection de la forme, avec ses thèmes choisis dans l'antiquité grecque, avec ses personnages redoutables, avec ces traits?"

(1) Acte V, Sc.6, 1678

(2) Acte V, Sc.6, 1680.

C'est bien le Racine vieilli d'Henriette d'Angleterre, de la du Parc et de la cabale de "Phèdre". Ajoutons encore ceci, le tragédien n'a guère changé de milieu. C'est encore la cour de France qu'il cherche à séduire; au lieu de l'exquise de LaVallière et de la joyeuse Montespan, c'est une marquise religieuse, vertueuse mais redoutable dans les bonnes grâces de laquelle il cherche de se maintenir: Madame de Maintenon.

Racine n'a changé que sur un point unique: l'amour. Il est devenu pratiquant et même dévot. Il élève dans ces principes ses fils et ses filles. La douce Madame Racine a inspiré le respect mais pas l'amour. Le tragédien dans sa vie de père de famille n'a pas l'Amour, en tant que fils de Vénus, de cette manière seulement, il ne sait plus aimer; il a été si loin qu'il ne se souvient pas du passé, il l'a oublié. Madame de Champmeslé doit sourire et si Molière vivait encore, il murmurerait "Tartuffe".

Cette nouvelle tragédie n'aura pas de Junie pour faire sourire ou pleurer le lecteur. Nous y trouverons encore l'ambitieuse, mais rien que l'ambitieuse. A côté du rôle terrible d'Athalie, il y aura bien des sentiments tels que la haine, la vengeance, la jalousie, le fanatisme, le désespoir et le mensonge. Il y aura autour de la grande Reine toute une cour horrible faite des plus noirs sentiments humains. Je crois qu'ils y seront tous. Et cette suite de basse cupidité entourant toute la cruauté dont l'être de Satan est capable fera du dernier chef-d'oeuvre du tragédien, la plus grande, la plus passionnante et la plus cruelle des pièces de Racine.

Devons-nous essayer de rappeler en quelques mots que Racine ne nous a jamais montré une histoire complète. Il ne nous a montré que le moment le plus important de l'intrigue, dont les épisodes précédents sont rapportés en quelques vers dès la première scène. De la même manière, la conclusion, la fin de l'histoire nous est indiquée grâce à quelques vers qui attirent plus que les autres, notre attention. A nous de tirer nos conclusions. Celles-ci ne sont pas arbitraires. Telle que la pièce est menée, nous ne pouvons nous y tromper.

Pour que l'étude de la tragédie soit plus facile, nous pensons opportun de rapporter les faits principaux qui se rapportent à Athalie et à la famille d'Athalie. Pour l'expliquer clairement, il ne faut pas manquer de faire la distinction entre les rois de Juda et les rois d'Israel. Ceux de Juda régnaient à Jérusalem, ceux d'Israel, à Samarie. Achab et Jézabel étaient roi et reine d'Israel, c'est-à-dire d'un pays ennemi de Juda et de son culte. Jézabel était de Syrie. C'est pour cela qu'elle favorisait le culte de Baal. Leur fille, Athalie, épousa Joram, roi de Juda. D'autre part, à Samarie, Jéhu, à l'aide de l'influence de quelques prophètes hostiles au culte de Baal, s'insurgea contre le roi &

d'Israel qui était alors Joram, fils d'Achab et de Jézabel, et frère d'Athalie, et le tua. Quoique ayant pris parti pour Jéhovah contre Baal, il n'en était pas moins un infidèle au point de vue de Juda, parce qu'il sacrifiait au Veau d'or.

Ochosias succéda à son frère sur le trône de Juda. Après avoir régné un an, et étant allé rendre visite au roi d'Israel, frère d'Athalie, il fut tué par l'ordre de Jéhu, ainsi que les soixante-dix fils d'Achab. Jéhu fit aussi jeter par les fenêtres du palais de Samarie la reine Jézabel, dont le corps fut dévoré par les chiens. Sa fille, Athalie, ayant appris à Jérusalem tous ces massacres, voulut de son côté détruire la race royale de David, et, comme il n'y avait plus entre elle et le trône que les enfants d'Ochosias, ses petits-fils, elle les égorga tous et devint reine. Un seul échappa sans qu'elle en sut rien, et, ramassé entre les cadavres par Josabeth, sa tante, soeur d'Ochosias, et femme du grand-prêtre Joad, fut caché et élevé dans le Temple. La question qui se pose implicitement et qui est l'âme de cette tragédie, vous la pressentez, l'enfant périra-t-il ou règnera-t-il? La fin, c'est la gloire de Dieu et d'une race privilégiée, élue par lui de toute éternité. Pour les ~~xxx~~ croyants zélés, le principal auteur du drame est Dieu lui-même, caché comme derrière un voile, le voile du sanctuaire.

Il ne s'agit pas de commenter la valeur de l'Œuvre présentée en unité. Notre but particulier est d'analyser la psychologie de l'ambitieuse reine couronnée. La marche de cette tragédie est vraiment en sens inverse de "Britannicus". Agrippine veut être impératrice de Rome, elle veut l'être en fait sinon en apparence. Elle veut commander et mener la trame dût-elle le faire par Néron. Ici, Athalie est reine. Nous avons vu la marche ascendante vers le trône; maintenant, nous verrons la marche descendante: celle du trône à la mort.

C'est dans cette crise émouvante que nous saisissons la reine de Juda. Le premier acte nous introduit dans une ~~atmosphère~~ atmosphère de lutte. Il y a des échos de la perfidie d'Athalie. Ceux qui l'approchent de plus près, Abner, par exemple laissent entrevoir des craintes pour le futur. L'ambiance est déjà lourde, chargée de menace et cette impression va s'accroissant davantage avec l'entrée des différents personnages. Le mot de Josabeth est tout à fait significatif:

"Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ochosias est ici enfermé". (1)

Voici la mise en scène de tout le drame qui suivra bientôt avec une précision étonnante. L'ambitieuse reine a gouverné en paix depuis ses crimes. Mais un doute s'empare d'elle et ce doute est exprimé par les deux vers qui précèdent. Le conflit sera entre

(1) Acte I, Sc.2, 217-18.

elle et cet être inconnu qu'elle sait caché dans les lieux saints. La dextérité de Racine éloigne jusqu'au second acte, l'entrée de la coupable. Il nous tarde de la voir. Patience! notre attente ne sera pas déçue. Dès le second acte, nous en avons une description faite par Zacharie. Comment est-elle?

"Cette femme superbe entre, le front levé" (1)

Pour la première fois, le fils de Joad nous la représente hésitante et transformée.

"Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée". (2)

Quelle psychologie judicieuse! Racine nous montre la faiblesse qui peut se glisser dans l'âme même des superbes, c'est le défaut de la cuirasse, de la dure cuirasse d'Athalie qui, pour la première fois, a tremblé.

Athalie fait enfin son entrée. L'action est déjà avancée puisque nous sommes à la scène IV du second acte. La superstition d'Athalie nous désarme un peu. Comment l'auteur de tant de crimes peut-elle ainsi être inquiétée par un rêve? Une force plus grande que sa volonté semble agir contre elle, elle admet simplement:

"Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon coeur un chagrin qui le ronge" (3)

La farouche créature peut souffrir et souffre comme l'un de nous. Quelle complexité dans l'âme humaine! Racine a pu se retirer du théâtre. Il est bien resté psychologue. Le chagrin, la terreur amène la Reine à un acte auquel nous ne nous attendions pas et elle murmure:

"J'allais prier Baal de veiller sur ma vie" (4)

C'est ici encore l'éternelle angoisse du genre humain priant Dieu de le protéger! Athalie qui n'a pas reculé devant cent meurtres, tremble devant un enfant. Mais l'orgueil la reprend sans tarder. En s'entretenant avec Joad et Josabeth, elle veut parler en souveraine. Grande et majestueuse, elle restera reine jusqu'au bout.

L'entretien d'Athalie et d'Eliacin n'a rien de surprenant, si ce n'est qu'il s'y glisse un reflet de douceur. Si Athalie était capable de sourire, on dirait qu'elle a un sourire d'aieule se penchant vers son tout petit enfant.

"La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.....je serais sensible à la pitié?" (5)

(1) Acte II, Sc.2, 398.

(2) Acte II, Sc.2, 411.

(3) Acte II, Sc.5, 487

(4) Acte II, Sc.5, 324

(5) Acte II, Sc.7, 652.

Elle va jusqu'a s'entretenir familièrement avec l'orphelin. Elle sent qu'elle pourrait l'aimer. Aurait-elle un coeur, est-elle autre chose qu'une ambitieuse? Décidément, Racine sur son déclin, l'a faite moins noire qu'Agrippine. Il y a un vague attendrissement chez Athalie tandis qu'Agrippine ne s'est pas démentie une seule fois. Puis, comme dans une vision d'une incroyable audace bien digne de Racine, la reine de Juda revoit tous ses crimes. Elle s'est reprise sans tarder; elle a le triste courage de s'en vanter à Josabeth qui en reste interdite.

La sortie d'Athalie reste souverainement majestueuse. Comme elle est simple et chargée de menace! Rapportons-la, elle est peut-être ce que Racine a fait de plus grandiose:

"Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente:
J'ai voulu voir; j'ai vu....." (1)

Il nous faut passer les scènes qui contiennent les dialogues de Mathan et de Nabal, puis les explications du renégat avec Josabeth. Quoiqu'Athalie ne soit pas présente, on la devine toujours, on la sent l'instigatrice des complots, l'objet de toutes les conversations. On sent qu'elle parle par la voix de son ministre et de ses officiers. Derrière leur propre perfidie, on perçoit celle de la grande Reine et son combat invisible avec l'enfant extraordinaire dont l'existence lui a été révélée par un songe. Dans chaque mot, dans chaque phrase, nous percevons qu'elle perd petit à petit ce merveilleux empire à elle-même qui lui a valu le trône et dont la disparition va causer sa perte.

"La Reine impatiente attend votre réponse". (2)

Maintenant, Athalie sent une opposition faite à sa domination constante. Elle perd pied. La nuit se fait autour d'elle, puis ce sera l'ombre, ensuite l'obscurité dans laquelle ses mains tremblantes chercheront le soutien qui lui manque déjà et que bientôt elle aura perdu complètement, ici ce n'est qu'une maternelle princesse qui lui tient tête; Josabeth. Nous devons aussi passer le complôt. Malgré nous, nous frémissons de voir un prêtre de Dieu se servir de machinations aussi déloyales pour arriver à ses fins. Cela nous donne l'avantage de mesurer Joad et Athalie. Le premier nous apparaît considérablement amoindri et la vieille souveraine agrandie dans la même proportion. Pendant quelques instants, nous voyons le prêtre abaissée à l'attitude d'un homme ordinaire. Nous en oublions les crimes d'Athalie pour ne plus voir qu'une malheureuse prête à tomber dans un piège grossier parce que ceux qui l'entourent ont joué sur les mots. Racine veut nous prouver que les hommes se ressemblent au fond. Athalie nous rappelle Descartes qui avait émis l'idée que la différence morale et intellectuelle de deux êtres humains est bien

(1) Acte II, Sc.8, 735, 736.

(2) Acte III, Sc.4, 983.

négligeable si nous les comparons à l'Auteur de tout bien. Il est vrai que Racine et le philosophe étaient contemporains. Le rationalisme de Descartes était bien passé chez l'illustre tragédien. Joad ne néglige rien dans ses préparatifs. Un lévite en semble surpris; il s'exprime avec simplicité au début de la scène cinq de l'acte quatre:

"J'ignore contre Dieu quel projet on médite
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts;
On voit luire des feux parmi des étendards
Et sans doute, Athalie assemble son armée". (1)

On entend le cliquetis des armes et l'imagination se représente les étendards déployés. Ce sont tous les signes avant-coureurs de grands massacres.

Puis, c'est le couronnement du jeune Joas, et cet événement par lui-même est des plus significatifs. Il marque la fin du règne d'Athalie.

".....Joas vient d'être couronné,
Le grand-prêtre a sur lui répandu l'huile sainte". (2)

Pendant que le jeune Zacharie nous représente la Reine prête à vendre chèrement sa souveraineté et sa vie:

"Cependant Athalie, un poignard à la main
Rit des faibles remparts de nos portes d'airain". (3)

Voici les explications d'Abner et de Joad. Durant ces conversations, Athalie n'est jamais absente. Quelques scènes nous séparent de l'immortelle reine de Juda. C'est Joad et Josabeth qui résument leur conduite. Nous sommes prêts pour le dénouement. Enfin voici qu'Athalie revient en scène. Son attaque est prompte, cassante et désespérée. Quel génie imprécatoire! On sent qu'elle a médité longtemps ce qu'elle va dire. Les mots se succèdent avec une précision effrayante. Elle s'adresse d'abord à Joad:

".....Te voilà, séducteur."
De ligues et de complots, pernicieux auteur
Qui dans le trouble seul a mis tes espérances". (4)

Quelle que soit la volonté et la force du grand-prêtre, il fléchit quelque peu. Athalie en venant lui réclamer sa promesse, en venant lui demander l'enfant et le trésor qu'on doit lui remettre, ne peut manquer de rappeler à Joad qu'il vient d'agir comme un vil coquin. L'homme de Dieu, un homme quand même, vacille quelque peu; la lutte elle-même prend place à cette minute. Pour ne pas

- (1) Acte IV, Sc.5, 1422,25
- (2) Acte V, Sc.1, 1514,15
- (3) Acte V, Sc.1, 1437,38
- (4) Acte V, Sc.5, 1705.

manquer d'une ligne au programme qu'il s'est tracé, Joad lui présente sur le champ le nouveau roi de Juda et le rideau se lève. Athalie est perdue. Seules les insultes pourront lui servir d'arguments, il y en a partout et toutes ses ripostes en sont émaillées. Des insultes? L'arme unique de ceux qui se sentent irrémédiablement perdus.

"Perfide....." (1)

Ah, le fourbe! mais ces noirs desseins seront funestes au grand-prêtre. Athalie recule, elle crie, elle sanglote et dans ces transports s'écrie:

"D'un fantôme odieux, soldats délivrez-moi". (2)

Elle chancelle, l'enfant du songe, revêtu de la majesté royale est là devant ses yeux. Toutes les visions du cauchemar défilent devant elle comme une série de signes de malédiction. Nous revenons au premier acte: "Un jeune enfant vêtu d'une robe éclatante"; le rêve est devenu réalité. L'ambition réalisée s'effondre dans une mare de boue et d'horreurs.... "Des lambeaux pleins de sang et de membres affreux". Partout des menaces de sang, partout la défaite, bientôt la mort. Athalie se meurt comme une possédée. Un roi, un roi, elle n'est plus reine! Elle espère en ses armées qui sont là pour tenir les rebelles assiégés. Elle a encore le courage de menacer. Elle les nargue, elle essaye de leur faire peur en évoquant les camps en armes qui vont venir à son secours et qui ne peuvent manquer de la délivrer. Les émissaires rentrent sans délai et rapportent que l'étranger est en fuite et le Juif soumis, que la voix du Tout-Puissant a chassé l'armée prête à la défense que les lévites ont annoncé le fils d'Ochosias et que tout espoir de victoire est désormais interdit à la malheureuse. Ce sont alors les sons joyeux des trompettes. Ce sont toutes les heureuses nouvelles qui se suivent sans tarder. Nous croyons entendre une marche nuptiale dans un défilé mortuaire. Les femmes, les vieillards s'embrassent avec joie et bénissent le Seigneur qui a mené à bien cette vaillante équipée. Tous chantent de David le fils ressuscité et la fin du règne de Baal; Mathan est égorgé. Nous sourions un peu en nous demandant si le grand-prêtre a tant sujet de se réjouir parce que la populace ~~xxx~~ volage et ignorante qui, quelques instants avant la tragédie, supportait les horreurs d'Athalie et sacrifiait aux faux dieux. La victoire est bien précaire en effet... Pour nous, qui connaissons les événements qui se succèdent, nous nous demandons pourquoi le peuple est si heureux. Joas ou Athalie? La différence est bien négligeable. Il n'y a pas d'autres alternatives; dès ce moment, le Juif est maudit.

Athalie a tout dit à Joad qui n'était que l'instrument de sa défaite. Il est tout naturel qu'elle se retourne avec toute

(1) Acte V, Sc.5, 1723.

(2) Acte V, Sc.5, 1729.

sa férocité vers Celui qui a dirigé, invisible mais toujours présent, - la tragédie que nous venons d'essayer de présenter. Elle est douée d'une trop grande précision de vue pour ne pas se rendre compte immédiatement qu'elle est perdue. Elle l'admet avec une netteté coupante:

".....Dieu des Juifs, tu l'emportes!" (1)

Sa folie imprécatoire l'emporte plus loin encore que lorsqu'elle s'adressait à Joad. Elle a l'énergie du désespoir et Dieu, son adversaire, est si grand que ce torrent d'injures est directement proportionné à la terreur que ce maître lui inspire.

"Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit". (2)

Elle reconnaît Joas et perçoit en lui le port et le geste d'Ochozias, il est bien le fils de cette race détestée de David. Dieu l'a vingt fois en un jour à elle-même opposée. Elle en a même ressenti du remords. Elle admet sa cupidité en ce vers:

"Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors". (3)

Elle convient qu'elle a craint de livrer les richesses aux flammes et au pillage. Elle ne voulait pas les voir détruites.

Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage". (4)

afin que la mission de ce nouveau roi soit complète, qu'il la tue lui-même, qu'il enfonce lui-même le couteau meurtrier.

"Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère". (5)

L'orage tourne et tourbillonne, nous sentons que la tempête n'est pas fini ainsi et qu'elle reviendra éclater sur cette foule délirante. Athalie est trop rusée, trop fine, trop perspicace pour ne pas pressentir dans ce fidèle sang d'Achab toutes les affinités possibles au goût du meurtre. Elle jette le désarroi en prédisant que Joas sera conforme à son aieule et à ses ancêtres et qu'un jour viendra où cet héritier tant désiré abolira les honneurs, profanera l'autel et vengera ainsi Athalie, Achab et Jézabet. Le pauvre petit roi a beau se détourner de ces malédictions avec angoisse, nous savons bien qu'un jour viendra où ces prophéties se réaliseront dans leur plénitude. Comme dans "Britannicus" le spectateur entrevoit "que le bon ~~bon~~ sens ne peut mentir".

Un lévite nous rapporte cette conclusion atroce que Jérusalem

"avec joie en son sang la regarde plongée". (6)

(1) Acte V, Sc.6, 1769

(2) Acte V, Sc.6, 1774

(3) Acte V, Sc.6, 1778

(4) Acte V, Sc.6, 1780

(5) Acte V, Sc.6, 1783

(6) Acte V, Sc.8, 1812.

Il ne nous reste plus qu'à faire ressortir la psychologie impeccable que Racine a appliquée avec une maîtrise incomparable dans la langue française, aux personnages d'Agrippine et d'Athalie. L'ambition de la première est plus vivace, plus fougère, plus sombre. On sent le génie montant de Racine suivre pas à pas l'ascension de la femme de Claude. Il n'y a pas un moment d'arrêt, pas une halte, pas un relâchement. Rien qu'un long tissu de crimes dont nous sommes les témoins attentifs et impuissants. La folie d'ambition chez Agrippine entraîne avec elle tout ce qu'un cœur humain peut engendrer de noirceur: l'orgueil, la cruauté, la cupidité, l'injustice, Agrippine va jusqu'à l'inceste. La tenacité dans le mal ne se défend pas une minute; la malheureuse est tellement possédée de son mal qu'elle va jusqu'à la maladresse la plus incompréhensible, par exemple, dans ses rapports avec Burrhus. Elle désire si impérieusement l'empire qu'elle commet des imprudences que nous ne pouvons saisir chez une femme de cette envergure, qu'en raison de son aveuglement. L'idée du meurtre, du suicide ne l'émeut pas le moins. Son courage égale son audace. Son emportement n'a pas de borne. Pour le limiter, il a fallu la mort par l'ignoble Néron. N'oublions pas de rappeler ici qu'on reprocha à Racine la noirceur de ses personnages. Pouvait-il avoir le moindre geste pour illuminer tant soit peu le caractère d'Agrippine? Nous en doutons. Racine avait pris en moine de faire une pièce romaine. Le sujet était tentant, le thème ne pouvait comprendre que l'exposition d'un pouvoir précaire, qu'une ambition démesurée et qu'un complot détruit. Ces empereurs adorés comme des dieux et perpétuellement exposés au poison et au poignard, entourés d'innombrables esclaves, prêts à tout, assurés de donner toujours à leurs caprices des victimes, voici ce que devait trouver Racine dans les auteurs latins. Quelle atmosphère attirante pour l'homme qui s'était déjà plu aux férocités fratricides de la "Thébaïde" et aux cruelles versalités d'Hermione!

L'ambition d'Athalie est toute communicatrice, elle entraîne avec elle Mathan, le peuple. Parfois nous nous demandons si Joad n'en est pas quelque peu atteint. Le grand-prêtre met à servir le Seigneur la même violence qu'Athalie à sacrifier à Baal. Joad a pour Eliacin une ambition qui est presque égale à celle de la Reine. Partout on entend le mot "pouvoir" résonner comme le "moi" d'Agrippine. Mais chez Athalie, c'est un cri d'ivresse aux abois tandis que celui d'Agrippine est un haletement d'inassouvie. La dernière création de Racine a quelque chose de moins brutal. On sent le vieil homme qui a perfectionné sa philosophie et sa psychologie. Il s'est rendu compte que nul être, nulle chose n'est aussi mauvais qu'on le croit ou le pense. Sous une forme paradoxale, nous pourrions dire qu'il a compris que rien n'est parfait, même un défaut...chez Athalie, il y a un élan d'amour maternelle et dans bien des cas, ses imprécations ont une nuance de regret. En insultant Dieu de toutes ses forces, nous nous arrêtons à comprendre que la grande Reine croit en lui. Il n'y a aucune pensée surnaturelle chez Agrippine. Athalie ne fait que penser "au cruel Dieu des Juifs". Il y a à ajouter ses

grandes capacités en matière de gouvernement, son joug est fructueux. Elle a fait jusqu'aux mers respecter sa puissance. Par elle, Jérusalem goûte un calme profond. Le Jourdain est délivré de l'Arabe et de l'altier Philistin, le Syrien la reconnaît. Elle a compté Jéhu:

"Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie". (1)

Il n'y a qu'une personne plus fière que le souverain de Samarie et c'est Athalie elle-même.

D'autres auteurs ont, après Racine, traité l'ambition. Sans les accuser de plagiat, nous pouvons assurer qu'ils n'ont jamais découvert quelque chose de nouveau à ajouter à ce que Racine avait créé. Ils ont pu à l'infini varier les thèmes, la poésie a pu être remplacée par la prose; ils n'ont pu trouver un sentiment que l'homme illustre n'eut développé avant eux.

Par sa psychologie universelle, Racine avait tout dit.

- - - - -

(1) Acte II, Sc.5, 480.

LE RENONCEMENT. le SACRIFICE AUX DEVOIRS D'ETAT.BERENICE et ESTHER

Racine avait tenté avec "Britannicus" la pièce romaine; cette fois, il tente la pièce héroïque, romaine encore, très française par le goût et la valeur scénique, et toute classique par l'universalité des sentiments qu'elle exprime.

Dans cette tentative, le tragédien nous présente un homme, empereur, qui, sacrifiant son amour à un devoir supérieur, confie la femme aimée à un rival infiniment digne d'estime et dont l'abnégation communique cette contagion d'héroïsme qui, au dénouement, gagne pareillement tous les personnages. L'homme, c'est Titus; la femme, c'est Bérénice; le rival n'est autre que Antiochus.

Le personnage qui, au centre de la pièce, et par une progression constante, se surmonte soi-même et nous fait monter avec lui au sommet du sacrifice, c'est encore une femme. Racine est resté fidèle à sa tactique. C'est Bérénice elle-même, car, n'oublions pas que la résolution de Titus est prise dès le début de la pièce. Seule la tourmente, l'exécution douloureuse de la résolution fait l'objet de cette oeuvre car au moment où Bérénice apparaît devant nous pour la première fois, encore pleinement heureuse et se croyant à la veille d'être épouse et impératrice, Titus la fuyant, ne cherche dans sa solitude qu'un moyen d'annoncer l'inévitable à la pauvre créature, ignorante de son sort. Antiochus n'a pas à évoluer. Il aime totalement, il aime Bérénice comme Bérénice aime Titus. S'il parle de mourir au cinquième acte, ce ne sera que par désespoir d'amour. Seule Bérénice évolue. Le but de ce présent chapitre sera d'essayer de faire ressortir la psychologie de cette évolution douloureuse. Racine ne s'est pas trompé. En pleine crise amoureuse et morale, il connaît, mieux que quiconque, les détours du coeur et les douleurs immenses qui peuvent prendre d'assaut les malheureux humains. C'est ce qu'il va nous donner ici.

"Qui est Bérénice? Une reine juive qui aime Titus et qui en est aimée depuis plusieurs années. C'est une étrangère dans Rome, une inconnue à la cour qui passe ses jours à attendre son illustre fiancé et qui n'a que quelques visites rares et espacées tant son maître est pris par ses devoirs d'état. Quel est l'amour dont le coeur de Titus est brulé? En se confiant à son ami, il s'exprime ainsi:

"Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle,
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois
Et crois toujours la voir pour la première fois". (1)

(1) Acte II, Sc.2, 544.

Bérénice est une femme assez accomplie pour que son amant, la voyant tous les jours depuis cinq ans, croie toujours la voir pour la première fois. Titus n'oublie pas de rendre hommage au désintéressement de Bérénice. Il sait qu'elle l'eût aimé pauvre et inconnu comme elle l'aime empereur. Il sait qu'elle ne songeait pas à se servir des avantages dont une si grande passion aurait fait profiter tant d'autres et que Bérénice ne songe qu'à être aimée de Titus et qu'à ~~laisser~~ l'aimer. Devons-nous voir ici une allusion discrète à la douce Mlle de LaValière dont l'amour pour Louis XIV a été présentée au début de ce travail? Devons-nous forcer des rapprochements? Devons-nous y voir Racine lui-même et dire avec Monsieur Mauriac "Une seule parole profonde sur l'amour est le prix de tout un destin passionné". (1)

Et c'est ainsi que sur la trame d'une phrase de Suétone des fantômes de la jeunesse de Louis XIV ont peut-être mêlé leurs ombres et leurs nuances pour que Racine y pût broder sa "Bérénice".

Comment devons-nous nous représenter cette princesse? C'est une femme, exquisément femme et rien que femme. Ses Etats d'Orient ne l'occupent pas le moins du monde. La politique de Titus? Elle ne s'en informe que dans la mesure où cette politique risque de lui nuire dans son amour. Elle est si occupée de son fiancé qu'elle va jusqu'à écarter doucement le souvenir de Vespasien, mort depuis une semaine à peine. L'amitié d'Antiochus pèse bien peu dès que Titus est en jeu! Déjà, à cet homme qui l'a aimée, qui le lui a dit, qu'elle a fait taire et qui lui reste dévoué, elle explique naïvement: "Ce qui me plaît, c'est que vous comprenez si bien quand je vous parle de Titus". Voyez l'égoïsme de la douce Bérénice, l'égoïsme de toute amoureuse. On n'ose se demander quel parti elle prendrait si, pour garder Titus, il lui suffisait de faire disparaître Antiochus.... Il n'existe pour elle que Titus. Elle a mis toutes les facultés de son âme au service de son amour. Voyez-là se glisser auprès de Titus au deuxième acte. Elle ne dit pas un mot qui ne soit une caresse. Ecoutez-la risquer:

"Ah! Titus! car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect et la crainte". (2)

Au cours de cet entretien, nous devinons que Bérénice est inquiète, qu'elle devient craintive; elle commence à se défier d'elle-même et de son pouvoir sur Titus. C'est dans un dialogue avec son fiancé que perçe pour la première fois le doute qui, à son insu, commence à envelopper la princesse. Nous avons déjà fait allusion à son essai d'éloigner le souvenir de Vespasien. Elle va plus loin, elle montre maintenant que les pleurs de Titus l'importunent.

(1) page 4, chapitre 1 de cette thèse.

(2) Acte II, Sc.4, 571.

"Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire". (1)

Pour Bérénice, il y a quelque chose de mieux que de pleurer un père et c'est d'aimer Titus. Elle continue ses caresses et, sans y prendre garde, va se jeter dans le piège que lui prépare Rome.

"Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt, je n'ose vous parler". (2)

Cependant, Bérénice ne manque pas de marquer les différences avec les quelques semaines qui ont précédé la mort de Vespasien. Elle se rend compte qu'elle n'a plus la même influence sur Titus. Autrefois, la princesse pouvait consoler l'empereur; il l'écoutait avec plaisir. Elle lui fait observer qu'elle lui a tout sacrifié, même ses larmes. Hélas, ses mots charmants ne le dérident plus. C'est que l'empereur est prêt à renoncer à Bérénice pour le bien de l'empire romain; il sait que l'heure des grandes épreuves a sonné. C'est que deux mots se font entendre continuellement, deux mots qui sonnent comme un glas "Rome....l'Empire". Ce seront les deux bourreaux de Bérénice.

Nous retrouvons la princesse seule avec sa confidente. Le temps est déjà loin où Bérénice admirait la beauté majestueuse des sites qui l'entouraient en s'écriant dans un transport d'amour:

"De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat". (3)

L'acte très court qui a ~~xx~~ pris place entre les deux confidences a changé les choses; une plainte a remplacé l'enthousiasme. Ce ne sont encore que des plaintes, plus tard, ce seront des gémissements.

"Parle". La malheureuse princesse veut savoir si elle a pu déplaire à son fiancé. "Peut-être craint-il d'épouser une reine"; admirable psychologie! Racine n'oublie pas que nous avons tous cherché des consolations semblables dans nos moments d'angoisse! Puis soudain, un éclair illumine Bérénice. Peut-être n'est-il qu'offensé des insistances d'Antiochus. Il n'y a plus de doute. Comme ce sera facile de le rassurer. Quel bonheur de lui rendre la joie et la confiance. Et le cri de victoire de Bérénice éclate dans toute sa force, pétri de grandeur et de psychologie:

"Si Titus est jaloux, Titus est amoureux". (4)

(1) Acte II, Sc.4, 604.

(2) Acte II, Sc.4, 605

(3) Acte I, Sc.5, 301-05

(4) Acte II, Sc.5, 666.

La vérité est tout autre. Si l'empereur n'était que jaloux l'orage pourrait être aisément écarté. Ses explications nettes et précises sont données à Antiochus par Titus. Ici le grand et pauvre souverain se dévoile complètement. Après sa confidence il n'y aura plus de place que pour quelques détails tout scéniques avant le dénouement. C'est une âme qui pleure en se racontant. Il n'y a là rien d'extraordinaire; c'est une créature qui se sacrifie....c'est la vie.

"Cependant aujourd'hui, Prince, il faut la quitter". (1)

Pourquoi la quitter? Y a-t-il une force quelconque pour limiter l'empereur de Rome? Titus peut faire des rois, il peut les déposer, il peut faire des lois, il peut les annuler mais il n'est pas maître de son cœur. Avant de présenter une impératrice à son peuple, il doit recevoir l'assentiment du Sénat! le Sénat! Rome! l'Empire! mots chargés de grandeurs, de devoirs et de sacrifice. Le Sénat n'acceptera pas une reine comme souveraine romaine. Titus n'a qu'une alternative, choisir sa couronne et abandonner sa maîtresse. Bien plus, le peuple courroucé menace de se révolter ~~et de demander publiquement~~ et de demander publiquement le départ de Bérénice. Titus veut la soustraire à cet affront; il l'aime si profondément qu'il veut conserver intacte sa réputation afin que Rome lui garde un souvenir reconnaissant et que la postérité vénère sa mémoire. Titus est arrivé au point culminant de son calvaire: il s'agit maintenant de déclarer la chose à Bérénice. Ce sera sa seule hésitation devant le devoir. Il aura le courage de vivre sans elle et de renoncer à son amour, cependant son courage de guerrier romain faiblit à la pensée d'annoncer lui-même sa décision. Antiochus, roi de Comège accepte simplement la mission de prévenir la princesse. Encore une fois, une ombre de lâcheté, une ombre qui se dessine et rend Titus bien humain.

"Allez, expliquez-lui mon trouble et mon silence
Surtout qu'elle me laisse éviter sa présence". (2)

Il ne chancelle qu'une fois puis il continuera sa triste route. Comme Racine fait preuve de sa connaissance de l'âme humaine! Le ~~se~~ Christ lui-même sur le Mont des Oliviers n'a-t-il pas imploré son Père par ce cri de détresse "S'il se peut que ce calice s'éloigne de moi!" Craindre et trembler, l'éternelle complexité des sentiments terrestres. Il ne reste plus au malheureux Titus qu'à aider aux préparatifs du départ. Il veut savoir sa fiancée protégée par le sage Antiochus afin qu'elle ne rentre pas en vaincue dans ses états:

"Que l'Orient vous voie arriver à sa suite". (3)

- (1) Acte III, Sc.1, 714.
- (2) Acte III, Sc.1, 743.
- (3) Acte III, Sc.1, 759.

Puis il y a une ombre de coquetterie masculine lorsqu'il demande à Antiochus que son nom soit toujours dans leurs entretiens. Il y a un cadeau comptueux, digne d'un empereur romain. Encore une fois, il lui recommande sa princesse; enfin c'est le mot final et le dernier adieu:

"Tout ce que j'aimerais jusqu'au dernier soupir". (1)

Le calice est bu jusqu'à la lie.

Comme nous l'avons signalé au courant de ce chapitre, il n'y a plus que quelques détails qu'il serait trop long de relater ici. Ce sont des dialogues de plaintes et de sanglots, de misères et de détresse, c'est le message transmis à Bérénice par le pauvre Antiochus qui en reçoit les éclats et les contrecoups malgré le tact dont nous le savons capable. Lentement, le dénouement approche et des éclairs de renoncement et d'abnégation se distinguent. Nous sentons que Bérénice se montrera digne de Titus et qu'elle va le dépasser par l'énergie qui se dégage de sa faiblesse toute féminine.

Pour rester plus près de nous, Racine n'a pas voulu que le sacrifice de Bérénice se fasse sans expression de douleur et de regret. Le grand tragique savait trop bien que nous n'atteignons pas la perfection sans lutte et sans efforts. Il a su rendre nos affaires et notre désespoir en écrivant "Bérénice", car la princesse, si femme, n'arrive à la résignation qu'après s'être conquise elle-même. La victoire sur soi-même! La seule victoire dont nous puissions être fiers. Nous la voyons se dégager lentement, la difficulté de l'entreprise en fait la beauté. Etudions-la dans l'entrevue définitive des amoureux.

Dans cette scène déchirante, Bérénice, éperdue de douleur, demeure cependant la même Bérénice, elle s'écrie:

"A quel excès d'amour m'avez-vous amenée!
Rome à ne plus vous voir m'a-t-elle condamnée" (2)

Elle continue de ne rien entendre à la raison d'Etat, parce qu'elle est femme, et aussi parce qu'elle est l'Orient en face de Rome! La tragédie, outre ses trois héros humains, compte en effet deux personnages invisibles: Rome et l'Orient. A plus de dix reprises, Racine les oppose:

"Rome vous vit Madame, arriver avec lui;
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!" (3)

Elle a été l'Orient affinant le jeune Romain; elle est l'Orient parfumant, tiédissant, amollissant l'irritabilité de l'empereur. Elle est la favorite courtisée, mais jalouée, la favorite

- (1) Acte III, Sc.1, 770.
(2) Acte IV, Sc.5, 1128
(3) Acte I, Sc.4, 233.

étrangère ~~est~~ combattue de tout un puissant parti politique. Femme et étrangère, elle n'hésite pas à mettre en balance ses larmes avec Rome:

"vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice". (1)

Femme et reine d'Orient, elle n'a jamais imaginé que la toute-puissance put être entre les mains d'un souverain, un dépôt, et non une propriété. Quand elle s'écrie:

"Vous êtes empereur, Seigneur et vous pleurez!" (2)

Son étonnement déoasse sa douleur. A quoi bon être roi, si l'on n'est pas heureux?

Aussi n'est-ce plus par la raison mais par le sentiment que Titus l'amènera au renoncement. Il fait appel à son amour et ce sera le plus sûr moyen de faire entendre raison à Bérénice. Si la pauvre princesse ne peut cacher ses larmes, si elle continue à désespérer Titus, celui-ci à bout de force, n'aura plus qu'à mettre fin à ses jours....

"Non, il n'est rien dont je ne sois capable
Vous voilà de mes jours maintenant responsable
Songez-y bien, Madame. Et si je vous suis cher..." (3)

L'empereur a frappé juste. La pensée de son amant mort est bien plus intolérable à Bérénice que la pensée de le quitter, fut-ce pour toujours. Qu'il est bien aussi fils de Racine, ce fidèle Titus! Qu'il sait bien, et d'instinct, l'art de toucher un coeur au plus sensible!

"J'aimais, Seigneur, j'aimais, et je voulais être aimée".(4)

soupire Bérénice en un vers divin. Puisqu'elle se sait aimée jusqu'à la mort, elle aura le courage du sacrifice:

"Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus"....(5)

Son héroïsme total qui nous déchire avec elle est un héroïsme d'amour. Elle n'a pas opposé une idée, un devoir, une pensée quelconque à sa passion. Elle était prête à mourir pour que Titus soit délivré d'elle. Il exige davantage, elle vivra parce qu'elle est incapable de rien faire qui puisse lui déplaire. Et c'est là, précisément, que le dénouement de la pièce atteint à un tragique supérieur et nous arrache des larmes.

(1) Acte IV, Sc.5, 1147

(2) Acte IV, Sc.5, 1154

(3) Acte V, Sc.7, 1423

(4) Acte V, Sc.7, 1479

(5) Acte V, Sc.7, 1493.

Le héros tragique subit souvent un si affreux destin que sa mort apparaît pour lui comme la seule délivrance possible. Nous étions presque soulagés d'apprendre que Roxane, Phèdre ou Hermione avaient cessé de subir leurs tortures. Au contraire, le dénouement de Bérénice ne termine rien. Il est une porte ouverte sur un désert, où chacun va suivre, en saignant, son chemin solitaire.

Jamais Bérénice n'a donné à Titus une plus haute preuve d'amour. Jamais elle ne l'a mieux aimé qu'en consentant à fuir. Elle s'immole à ce souvenir qu'elle va laisser en lui. Titus a dit :

"Depuis cinq ans entiers, chaque jour je la vois
Et crois toujours la voir pour la première fois". (1)

C'est dans le cœur de Titus qu'elle enferme le meilleur d'elle-même. Peu importe le corps inanimé qui va quitter Rome.

"Et retrouver l'ennui dans l'Orient désert..." (2)

L'âme de Bérénice s'exhale devant nous dans ces adieux, car l'âme de Bérénice, c'était son amour.

Chant du cygne, moment suprême où l'amour devient sacrifice, où la poésie devient musique....

"Adieu, servons tous trois d'exemple à l'univers". (3)

La scène se finit par un vers brisé et prosaïque qui semble plaquer trois accords sourds :

"Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas". (4)

Puis d'un triste et simple arpège :

"Pour la dernière fois, adieu Seigneur.....Hélas!" (5)

Remarquons combien Racine est également resté éloigné. L'abnégation offre avec elle un cortège de qualités qui se fondent harmonieusement en une unité parfaite. Le renoncement est un composé savant de plusieurs vertus auxquelles se joignent quelques défauts humains. Rien n'est parfait, même un vice, avons-nous déjà remarqué. C'est ici une fois encore, l'art de Racine. Qu'avons-nous découvert en étudiant cette triste élégie? D'abord, un amour complet fait d'attraction physique, d'admiration réciproque et de confiance absolue. Si Titus aime la beauté de Bérénice, il est tout aussi épris de sa valeur morale. La princesse a les mêmes sentiments à l'égard de l'empereur. S'ils renoncent à leur inclination réciproque, c'est pour une raison qui leur est étrangère -- ils ne sont pas responsables des exigences de Rome. Le drame est donc tout intérieur; ce n'est donc qu'un

(1) Acte II, Sc.2, 546.

(2) Acte I, Sc.4, 233

(3) Acte V, Sc.7, 1502

(4) Acte V, Sc.7, 1505

(5) Acte V, Sc.7, 1506

état d'âme et non une complication du coeur. Ce n'est qu'une décision à prendre et une ligne de vie à suivre. Racine n'a pas manqué de nous montrer l'égoïsme de Bérénice, l'égoïsme de toute amoureuse, comme il n'a pas omis de dégager l'ombre qui se glisse chez Titus. Voici ce qui les rend si vrais. Mais il y a le désintéressement de la princesse et sa loyauté au souverain. Il y a la psycho-analyse chez cette première et le besoin de confession du dernier. Il y a la grande générosité de l'empereur et la docilité de la reine. Ily a une ombre de coquetterie chez Titus et le grand désir de plaire qui fait un des charmes de Bérénice. Observons que la note dominante de l'oeuvre c'est le renoncement complet, sans limite dont la grandeur merveilleuse apparaît comme une apothéose à la fin du cinquième acte. C'est la fidélité à la foi jurée, c'est l'exécution d'une promesse, c'est le patriotisme le plus absolu.

Racine, jeune, avait pris la peine de transcrire en français ces définitions d'un de ses vieux maîtres grecs :

"La tragédie est l'imitation d'une action grave et complète qui a sa juste grandeur. Cette imitation se fait par un discours composé pour le plaisir -- c'est-à-dire qui marche avec cadence, harmonie et mesure".

C'était la poétique d'Aristote
Ce fut le génie de Racine
Ce fut l'art de Madame Champmeslé.

Nous savons déjà quels furent les événements qui ramenèrent Racine au théâtre. Cette partie de la vie du tragique a été longuement relatée au cours de ce travail. Néanmoins, nous croyons nécessaire de répéter pour ne pas manquer à la justice, que c'est à Madame de Maintenon que nous devons cette tragédie. Si nous considérons combien la littérature française a été enrichie du fait d'"Esther", nous ne pouvons manquer d'en être reconnaissants à la marquise. Si sa politique a été critiquable en maintes instances, en cette occasion, nous devons admettre qu'elle fit preuve de goût et de sagesse en choisissant Racine.

Le thème d'Esther est très simple. La psychologie est moins marquée et moins profonde que dans les oeuvres qui parurent de 1664 à 1677. C'est pour cette raison que nous les comparons à "Bérénice" qui est la moins tragique des oeuvres tragiques de Racine -- en apparence, devrions-nous ajouter, car l'exécution d'Aman n'est pas sans cruauté et quelques-unes des paroles d'Esther nous obligent parfois à douter de sa douceur et de son indulgence.

Le thème d'Esther est très simple. La psychologie est moins marquée et moins profonde que dans les œuvres qui parurent de 1664 à 1677. C'est pour cette raison que nous les comparons à "Bérénice" qui est la moins tragique des œuvres tragiques de Racine. N'oublions pas que cette dernière fut souvent questionnée. Voltaire n'en disait-il pas "Ce n'est pas une tragédie, mais une divine élogie" ? (1) La discussion n'est pas close et les arguments sont encore nombreux qui viennent appuyer cette thèse. Ce sont aussi les moins sanglantes des œuvres de Racine -- en apparence, devrions-nous ajouter, car l'exécution d'Aman n'est pas sans cruauté et quelques-unes des paroles d'Esther nous obligent parfois à douter de sa douceur et de son indulgence.

Nous lisons dans la préface de "Britannicus" ce conseil de Racine qui nous éclaire beaucoup sur la manière dont il faut lire ses œuvres: "Le lecteur trouvera bon que je le renvoie à Tacite qui, aussi bien, est entre toutes les mains". Heureuses mains des contemporains de Racine! Il nous sembla que ce conseil s'applique également à Esther et si nous voulons en saisir toute la valeur psychologique, il est de toute utilité de nous tourner, pour quelques instants, vers la Bible. Nous nous bornerons à résumer le "Livre d'Esther".

Le roi Assuérus offrit à sa cour et aux gouverneurs des provinces des fêtes qui se prolongèrent pendant quatre-vingt jours. A la fin, les invités assistèrent à un banquet qui dura sept jours. Le septième jour, Assuérus donna l'ordre à sa femme Vasthi de venir au festin. Vasthi refusa. Assuérus la chassa. Ce dernier désira épouser une autre femme. Il se fit amener des jeunes filles de tout l'empire et choisit Esther qui ne lui dévoila pas sa race. Mardochée, qui jusqu'alors avait pris soin d'Esther découvrit une conspiration dirigée contre le roi. Il avertit Assuérus. Les coupables furent pendus et les faits consignés dans les annales de l'empire. Aman fut, vers cette époque, nommé ministre du roi. Tout le monde l'adorait, sauf Mardochée. Il obtint du roi, pour se venger de cet affront l'ordre de faire périr tous les Juifs de l'empire. Après avoir lu l'édit affiché dans Suse, Mardochée, s'étant revêtu d'un sac et s'étant couvert la tête des cendres alla supplier Esther d'aller implorer le roi pour les Juifs. Celle-ci se résolut d'affronter le danger lorsque tous les Juifs auront fait un jeûne de trois jours. Assuérus offrit à Esther la moitié de ses états. Mais elle l'invita simplement à un festin avec le féroce Aman. Le ministre fut fier des intentions de la reine. En sortant, il fit préparer la potence de cinquante coudées pour pendre Mardochée car le jour du massacre des Juifs approchait. Pendant la nuit, le roi, ne dormant pas, se fit apporter les Annales de son règne. Après avoir lu, il demanda la récompense qu'on avait donnée à Mardochée pour avoir dénoncé le complot. Il s'étonna qu'on ne l'eût pas récompensé et ordonna à Aman de promener Mardochée à travers la ville, sur un cheval de ses écuries. Aman fut furieux. Au

(1) "Dix Conférences" Jules Lemaitre. - au cours de la 7ème conf.

festin donné par Esther, le roi but beaucoup. La reine dénonça Aman. Le roi ordonna aussitôt qu'on le pendit au gibet préparé par Aman lui-même pour Mardochée. Celui-ci devient intendant du roi, les juifs ne furent pas massacrés. Ils peuvent, au contraire, tuer leurs ennemis. Ils massacrèrent soixante-quinze mille personnes. Les dix fils d'Aman périrent et, à la demande d'Esther, on attachait leurs cadavres à des potences.

Il est facile de voir, en confrontant les détails de la tragédie avec le texte de la Bible que Racine a suivi son modèle de très près et que les faits sont les mêmes jusque dans les moindres détails. Dans les caractères, le tragédien atténue la cruauté et la haine. Esther n'est pas la colombe gémissante que l'on a trop souvent vue en elle, mais elle est vraiment douce à côté de l'Esther biblique. Racine voulait concentrer sur Aman toute la colère du spectateur. Esther, Assuérus, Mardochée sont sympathiques parce que Dieu les emploie au salut des Juifs. Aman seul est complètement odieux.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à revenir à "Esther" et à voir comment la reine de Perse s'est dévouée au péril de sa vie pour sauver ses frères infortunés du plus horrible massacre.

Le premier acte prend place dans l'appartement d'Esther. Celle-ci s'entretient avec Elise, sa fidèle nourrice, et lui raconte l'histoire de son mariage. Dans ce dialogue, nous voyons combien Racine s'est tenu près de la Bible et il n'y a rien à ajouter qui n'ait été mentionné plus haut. Les qualités d'Esther du tragique ressortent dès ce premier contact. C'est d'abord sa simplicité

"Et moi, pour toute parure et pour tout artifice
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice" (1)

Rien d'altier, rien d'autoritaire dans ces mots. Nous sentons que c'est une jeune fille, arrivée au sommet des honneurs qui n'en tire aucun orgueil.

"Dieu tient le coeur des rois entre ses mains puissantes" (2)

A cette simplicité charmante, Esther joint l'humilité. Elle tient à expliquer à Elise qu'elle ne sait comment il se soit fait que le Roi eût pu être frappé de ses faibles attraits. Nous observons combien sa surprise dû être grande à la nouvelle du choix du roi et de sa nouvelle fortune. Elle le dit simplement sans emphase. Elle semble avoir été choisie par la Providence et elle n'en tire aucune vanité.

"Soyez reine, dit-il". (3)

(1) Acte I, Sc.1, 63

(2) Acte I, Sc.1, 67

(3) Acte I, Sc.1, 75.

Au cours du second acte, la personnalité d'Esther s'affirme. Ce n'est plus la nièce de Mardochée qui parle, c'est la reine désolée au souvenir du malheur et de la captivité des siens. Elle est consumée de honte et de chagrin. Esther est reine, elle est assistée dans la pourpre, la moitié de la terre est soumise à son sceptre pendant que Jérusalem s'écroule et que ~~se~~ tombe lentement le temple du Dieu d'Israël. Elle n'a pas osé dévoiler au Roi le secret de sa naissance et cependant, elle commence à avoir le pressentiment qu'un jour viendra où elle sera l'instrument de quelque grande tentative. Voici le premier point de la psychologie de Racine. L'action n'a pas encore pris place que nous sommes déjà dans une atmosphère de sacrifice. L'ingénieux Racine nous prépare doucement et nous n'aurons aucune difficulté à suivre Esther dans le chemin héroïque qu'elle va suivre au péril de sa vie. L'arrivée des suivantes Israélites ajoute beaucoup à la couleur locale et nous ne pouvons manquer de sourir et d'ajouter; à Suse, tout est déjà juif autour de la reine. Mais toutes sont unies vers ce but précis, la délivrance de Jérusalem. Une plainte s'exhale en prière :

"Du à eux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?" (1)

C'est une phrase pleine d'anxiété qui ouvre le débat. "Mon père, est-ce vous, que me voulez-vous?" semble dire la femme Reine. Comment avec-vous pu venir jusqu'à moi, quel ange tutélaire a conduit vos pas jusqu'ici?" Il y a aussi les signes de pénitence, la cendre qui couvre les cheveux du vieil Israélite. Esther n'a plus de doute. L'orage est au-dessus de sa tête, elle s'écrie :

"Que nous annoncez-vous?" (2)

Ce que Mardochée va annoncer, c'est l'arrêt d'Assuérus, l'arrêt cruel qui perd Israël et annonce le programme. Il fit simplement :

"Nous sommes tout perdus". (3)

Le sang de la reine est glacé d'épouvante. Elle comprend grâce aux explications de Mardochée, qu'Aman est le seul coupable et qu'il a arraché au roi, en abusant de la confiance qu'Assuérus lui témoignait, l'arrêt détestable. "Aman, l'impie Aman". Que les ordres du roi soient donnés dans tous les états, que le fer ne connaîtra ni le sexe, ni l'âge, que cette date effroyable est dans dix jours. Que faire à l'annonce d'un pareil désastre, Mardochée ne perd pas confiance, il est inspiré de Dieu. D'ailleurs, nous sentons que ce n'est pas lui qui risquera sa vie. Le plus difficile est d'obtenir le consentement d'Esther. Le rôle de vaillance est rempli par la reine seulement. Son oncle la conseille et la guide et son rôle n'est pas sans valeur. Celle qui va se dévouer pour sauver sa race est encore une femme....Décidément, Racine est bien encore

(1) Acte I, Sc.3, 144

(2) Acte I, Sc.3, 162

(3) Acte I, Sc.3, 164

le même malgré son retour à Dieu et en dépit de son mariage. Le point important est la manière employée par Mardochée pour convaincre Esther. Quelques vers y suffisent. Il faut qu'elle secoure ses frères opprimés. Le temps est court, le jour approche où les Hébreux doivent être exterminés et il faut qu'elle aille trouver Assuérus.

"Allez, osez au Roi déclarer qui vous êtes". (1)

La réaction toute psychologique d'Esther ne se fait pas attendre. C'est sa vie qu'on lui demande pour sauver les siens. Sa vie! Chacun sait que c'est un sacrifice qui ne peut se faire sans beaucoup réfléchir au danger encouru. Il y a aussi le côté humain où l'être a pesé le pour et le contre, il y a un vague moment de défaillance, étudions-le. La reine explique faiblement que des lois ~~six~~ sévères interdisent l'accès des mortels auprès des rois. Ceux-ci au fond de leur palais doivent rester invisibles à leurs sujets. Ceux qui bravent cet ordre sont irrémédiablement punis de mort.

"Et la mort est le prix de tout audacieux
Qui sans être appelé se présente à leurs yeux". (2)

La reine elle-même est soumise à cette loi! Elle ne peut pas adresser au roi sa requête sans être au moins appelée par lui...et le temps presse....l'aurore se lève, l'aurore rouge du cruel Orient!

Mardochée l'interrompt et gravement lui rappelle un devoir. Comment peut-elle craindre un homme, fut-ce un roi, lorsque Dieu commande et qu'Il est lui-même l'instigateur caché de la délivrance des juifs. Reine! vainhonneur. Cette couronne est un dépôt sacré qui doit servir au bien des opprimés.

".....Ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie". (3)

Esther hésite un moment...C'est ici que la psychologie de dévouement apparaît dans toute sa force...Une hésitation, la vision du danger, la mort, le martyr, Esther est jeune encore; périr de la main qu'on aime, c'est périr deux fois. Elle ne peut le faire seule....Qui l'aidera? Mardochée? Non, c'est Dieu... Esther est prête, elle ira implorer Assuérus et pour l'aider, que les siens prient. Elle s'offrira en sacrifice, en holocauste. Elle demande un moment de répit. Lorsqu'elle est seule, elle s'adresse à Dieu simplement:

".....O mon souverain Roi!
Me voici donc tremblante et seule devant toi". (4)

- (1) Acte I, Sc.3, 190
- (2) Acte I, Sc.3, 195
- (3) Acte I, Sc.3, 213
- (4) Acte I, Sc.4, 248

Est-on jamais seul avec Dieu? Cependant Esther a tremblé, comme nous tous....

Comme seule la générosité d'Esther fait le but de ce chapitre, nous passerons les scènes qui prennent place dans la chambre, où se trouve le trône d'Assuérus et dans lesquelles sont présentées les dialogues d'Aman et d'Hydaspe. La lecture des Annales du royaume par Asaph et la description du complot suggéré par Aman, afin de nous retrouver au moment où Esther exécutant sa promesse, se présente devant le Roi.

Observons l'attaque savante de la Reine; l'indignation d'Assuérus se trouve en un moment portée à son comble. Quel est l'insolent qui ose dans ses ordres se présenter devant lui? C'est Esther? Ce cri de la reine est émouvant dans sa simplicité.

"Mes filles, soutenez votre reine éperdue
Je me meurs...." (1)

On se demande si cet évanouissement n'est pas une feinte très féminine. Racine devait connaître assez les femmes par son commerce avec la Du Parc et la Champmeslé pour savoir qu'elles sont capables de ces légères hypocrisies. L'idée est très ingénieuse; la psychologie en est fort savante car elle donne à Esther le temps de se reprendre et de se préparer. Le tragédien qui connaissait également les hommes savait qu'ils sont aisément bouleversés par la souffrance de la femme. Ici, il ne manque pas son but. Assuérus est si ému du malaise de la Reine qu'il s'occupe d'abord de la ramener à ses sens. Il est si inquiet et si désarmé qu'il lui rappelle que la sévérité de l'ordre n'est pas pour elle. Il la supplie en grand enfant gâté auquel rien ne résiste:

"Venez, le sceptre d'or que vous tend cette main,
Pour vous de ma ~~main~~ clémence est un gage certain" (2)

La réaction d'Esther ne se fait pas attendre; elle se ranime aux promesses de pardon et aussi à l'offre magnifique que lui fait entendre Assuérus. Elle prépare son attaque. Ses premières paroles sont pour remercier son époux de tant de bontés pendant que sa demande n'est pas sans surprendre le Roi. Qu'il accepte simplement de venir, accompagné d'Aman, assister à un banquet...qu'elle a préparé pour eux. Après la scène de l'évanouissement, après avoir enfreint des ordres si formels, nous sommes un peu déçus. Mais Assuérus a accepté avec reconnaissance. Comment Esther tirera-t-elle parti du moment que le Roi lui accorde?

Au cours de l'acte troisième, nous retrouvons le Roi et la Reine se préparant à entrer dans la salle du festin. Assuérus

(1) Acte II, Sc.7, 633

(2) Acte II, Sc.7, 639

Esther, Aman et Elise sont présents. C'est Assuérus qui s'adresse le premier à la reine et lui rappelle combien il est sensible à ses grâces et à sa noble pudeur. La question qu'il lui pose est fort à propos :

"Dans quel sein vertueux, avec-vous pris naissance!"(1).

Cela amène naturellement Esther à esposer au roi l'objet de sa requête. Esther se jette aux pieds d'Assuérus et fait appel au Dieu d'Israel. Puis elle parle des Juifs exilés en terre étrangère. Elle lui rappelle leur prospérité passée et leur idolatrie coupable. Il y a une allusion aux grandeurs de Cyrus; enfin, elle continue en parlant de leur captivité. Les Hébreux n'étaient pas maltraités jusqu'au jour où un ministre cruel et jaloux :

"Un ministre ennemi de votre propre gloire". (2)

est venu arracher à Assuérus un édit néfaste aux malheureux opprimés. Le Roi a un sursaut de surprise, Aman! Oui, c'est lui, c'est cet Amalécite infidèle et barbare qui dans ce palais même veut voir les sujets d'Assuérus égorgés jusqu'au dernier. Avant que Assuérus réponde, la Reine lui parle de Mardochée qui, comme elle, est de la race de David et qui l'a élevée avec tant de soins et de mansuétude.

La défaite d'Aman est si complète, il est si désarmé qu'il ne sait comment se défendre; ses paroles sont si maladroitement qu'il est entraîné à sa perte en quelques minutes. Il balbutie.

"De ma fatale erreur réparons-nous l'injure". (3)

C'est ici que l'Esther de la Bible apparaît obscurément. On aurait aimé une parole de pardon. Sa réponse est au contraire, chargée de menaces, elle l'est plus encore quand on connaît le "Livre d'Esther".

Que le traître ne parle plus. Le Dieu vengeur de l'innocence va le juger lui-même. Pas d'indulgence. La main est levée.

"Tremble, ton jour approche et ton règne est passé". (4)

Il n'y a personne pour intervenir en faveur du coupable. Ses supplications ne trouvent pas d'écho. Esther ne fait rien pour apaiser le courroux d'Assuérus et personne ne vient au secours du malheureux qui implore :

"Sauvez Aman qui tremble à vos sacrés genoux". (5)

Aman n'a plus qu'à mourir; l'ordre du Roi est bref. Qu'on arrache l'âme de ce monstre et que les peuples vengés se repaissent

(1) Acte III, Sc.4, 1020

(2) Acte III, Sc.4, 1088

(3) Acte III, Sc.4, 1053

(4) Acte III, Sc.4, 1059

(5) Acte III, Sc.4, 1667.

les yeux de ce spectacle digne des dieux.

Mardochée est plus que récompensé. Il a sauvé sa race il est enrichi des biens d'Aman! Il est vraiment béni au-delà de ses espérances. Tant de belles et bonnes choses sont les fruits d'une requête faite au moment opportun car, ne l'oublions pas, l'oncle d'Esther n'a pas risqué grand'chose: Une demande savante et l'assentiment de la Reine, voilà son grand fait d'armes. Racine connaissait bien la vie! Il savait ainsi que tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes....Nous sourions son sans ironie. Esther n'a plus qu'à continuer son rôle de reine et d'épouse. Nous nous demandons bien si sa faveur sera de longue durée. Avec un roi aussi suggestionable, nous en doutons un peu...

Il n'en reste pas moins qu'Esther a sauvé Israel et qu'elle l'a fait au péril de sa vie. Le tragédien a entouré le sacrifice de toutes les grâces fraîches qui vont si bien avec le courage. C'est l'humilité de la jeune femme, c'est l'oubli de soi-même, c'est toutes les grandes actions de sa vie ramenées au bien de la cause. C'est sa discrétion, c'est sa pudeur, c'est sa prudence et surtout sa simplicité qui a le charme de la vraie jeunesse. C'est la vaillance, c'est le goût, c'est le tact....c'est tout ce que le lecteur désire y trouver, mais ce n'est pas la bonté.

RACINE et L'AMOUR

Il y a un très beau portrait de Racine qui est au musée de Langres. C'est un très beau visage, un visage d'une trentaine d'années, maigre, ou plutôt amaigri, car on voit que la chair a été macérée par la maladie, ou le chagrin, ou les excès. Dans ce visage, des yeux magnifiques, larges, profonds qui voient loin, plus prompts d'ailleurs à pénétrer qu'à se laisser pénétrer; une bouche inquiétante: à la fois adroite, voluptueuse et cruelle. Des lèvres faites pour l'épigramme et le baiser, pour la raillerie et pour le silence. Nulle effusion sur ce visage...et toutes les ardeurs, nulle illusion, et toutes les fièvres. Nulle bonté et tous les charmes. On l'y observe sans enthousiasme, sans duperie possible, comme il sait tout ce qu'on va lui dire! Comme il a peu envie de vous encourager à vivre. Ce n'est pas Alceste qui naïvement essaye de corriger Célimène ou simplement Molière morigérant Armande Béjart. Il cueille les fleurs et même les brise, -- il ne les cultive pas. Il regarde s'agiter des fauves fêlés qu'ils sont...Il se prend à rêver de les scumettre, par tous les moyens, même par la douceur si c'est nécessaire car il sait que la caresse est aussi un moyen de dressage. On semble lire dans son regard une sorte de rancune contre ces êtres humains si sûrement vulnérables, si vite connus, si facilement découverts. Il semble dire "ce n'est que cela" devant ce pauvre jouet. Ces lèvres ne sont si bien closes que pour mieux retenir une cendre amère...C'est de ce Racine que sont sortis tous les personnages mélancoliques dont nous allons essayer d'analyser la psychologie compliquée et douloureuse. C'est dans ces désarrois tragiques au-delà de toute expression que nous allons essayer de nous retrouver. Ce sont dans ces miroirs multiples que nous allons nous regarder. C'est en eux que nous verrons notre propre image et celle de l'humanité déchuée par la faute originelle.

Avant d'entreprendre tel ou tel personnage, il sera bon de dire ce que nous savons de la technique de Racine sur les affaires du cœur.

Quelle place Racine a-t-il faite à l'amour? C'est pour lui le principe unique de l'action. Ce sentiment est pour lui le pivot, le but de tous les événements qui vont suivre. Sa passion est dramatique, pleine de déchirement, pleine de luttes animées. Chez lui, l'amour n'a pas d'autre terme que la vie, la mort seule en triomphe. Avec Racine, un être amoureux est presque toujours destiné à périr. Nous frissonnons en pensant que ces grands sentimentaux sont presque tous "des chrétiens auquel la grâce a manqué"; elle leur manque en effet par la violence de leur désir, et malgré nous, nous en revenons à ces paroles de l'"Imitation": "le plus petit objet aimé et convoité avec trop d'ardeur souille l'âme et l'éloigne de son Créateur". A-t-il

voulu nous le rappeler consciemment ou inconsciemment? C'est son grand secret. Il l'a emporté avec lui dans sa tombe. Son Dieu nous apparaît comme le Dieu vengeur et surtout jaloux des Juifs. Il semble nous redire que le Tout-Puissant ne veut pas que nous rendions à un être humain un culte qui n'est dû qu'à lui seul. Est-ce déjà péché que de trop aimer?

Les sentiments amoureux qu'il exprime ne changent pas. Ils évoluent dans un cadre relativement restreint. Le mot "change" est inconnu du théâtre racinien. Cette condition semble être le noeud de ses tragédies. En effet, nous ne pourrions imaginer une Hermione revenant soudainement à Oreste ou une Bérénice se rejetant, ~~frustrée~~ fusse sincèrement, sur Antiochus. Si ces personnages avaient pu soutenir de pareils revirements, le théâtre de Racine n'aurait plus son immense raison d'être, en un mot, elle eût perdu de sa valeur psychologique et peut-être de son universalité.

Pour caractériser l'amour chez Racine, nous pouvons dire qu'il produit des mouvements importants qui ont leur contre-coup sur l'intrigue. Si l'amour joue un si grand rôle, ce n'est ni pour l'ornement de l'ouvrage, ni par condescendance au goût du spectateur. C'est vraiment, qu'on ne s'y trompe pas, pour fonder tout en raison. C'est dans ses tragédies les plus violentes qu'il faut voir combien l'amour-passion est mis en relief. On le voit qui ne peut surmonter l'obstacle fatal, l'amour devient une vraie faiblesse. Chez Racine, plus l'amour est maître et plus il trahit son impuissance, plus il se dénonce comme le moteur du drame, et plus, nous le sentons la source unique de toutes les énergies. L'amour égare les héros de Racine. On voit la passion en proie à de tragiques fureurs. Il s'y glisse beaucoup de démarches tumultueuses qui sont des signes de demi-lâchetés autant que de violence. La passion n'a pas essayé de commencer, ce n'est pas elle qui puisse finir. Parfois Racine substitue des tragiques d'amour. En dépit de toutes ces méprises, le sentiment s'isole, il reste, il demeure, il ne périt qu'avec la vie. Tous ces personnages malheureux se donnent le change; ils ne changent pas. Tous ces héros que nous allons présenter sont de grands seigneurs mais nous constatons que sous ces dehors de délicate politesse, ils restent des hommes de tous les jours qui revêtent les passions les plus violentes et prennent les résolutions les plus hardies. Nous allons faire le tour d'une galerie de tableaux si vous le permettez, la visite d'un musée, où, pour la première fois en France, sont exposées toutes les figures de la souffrance, avec quelques rares bonheurs passagers, figures de l'incertain bonheur de cette terre.

- - - - -

(1) Le premier héros que nous présente Racine est "Alexandre". C'est bien le héros amoureux, le héros galant, le guerrier qui fait des promesses pour plaire à la femme qu'il aime et pour l'honorer; cela était dans la tradition nationale. Cette idée

(1) La Thébaine a présenté des caractères trop peu prononcées pour que nous les rapportions ici.

que l'adoration de la femme fait partie intégrante de l'âme d'un héros est ici une transformation profane et voluptueuse d'un fait chrétien. C'est la chevalerie vécue. Le héros amoureux, c'est l'idéal de tous les jeunes seigneurs, et c'est l'idéal du jeune roi Louis XIV. Il n'a qu'un an et demi de plus que Racine. Il gouverne sagement les pays qui sont tombés en son pouvoir. Il est, bien entendu, amoureux. Il y a peu de psychologie dans ce guerrier de parade. C'est la simple reproduction du roi partant en guerre pour la succession d'Espagne. Louis XIV fait galamment et élégamment une petite guerre rapide presque pareille à un ballet militaire quelque peu accentué. Ici Racine n'a point conservé la couleur locale et n'a pas non plus reproduit les plus forts arguments du plaidoyer si politique d'Alexandre. Quand aux grands desseins, aux larges vues de son héros, à ce qui peut nous faire comprendre les droits exorbitants qu'il s'arroge et tant de vies humaines sacrifiées, le jeune Racine néglige tout cela. Etre présent à la pensée des autres hommes, et comme nous disons aujourd'hui, "Vivre dangereusement" voilà tout l'idéal de l'Alexandre de Racine. Ce prince est décidément un peu trop artificiel, mais plus accessible ainsi, il dut plaire d'autant plus à la jeune cour et au jeune monarque. Ils ont la même devise brillante et ingénue: la gloire, le danger, et l'amour.

C'est que le tragique n'a pas vingt-cinq ans. Il ne connaît guère que les coulisses du théâtre de Bourgogne. Mademoiselle de Rosset et ses amies n'ont pas encore appris à Racine l'âpre douleur des larmes. Pour en faire un génie, il fallait la charmante du Parc. Elle venait d'apparaître dans la vie de Racine.

Nous passons sous silence la plupart des héros d'"Andromaque". Il en a d'abord été amplement question dans le chapitre de la jalousie où Hermione a été longuement discutée. Il en sera question encore dans le chapitre final de ce travail. Néanmoins, nous ne voulons pas omettre Oreste qui reste une figure toute particulière. Oreste! le malheureux Oreste, le premier personnage romantique qu'ait offert la scène française. Il est aussi le janséniste qui obéit aveuglément à la mauvaise fortune qui l'entraîne. C'est l'homme fatal qui se croit la victime de la société et de son sort. C'est déjà le réfractaire, le révolté aux déclarations frénétiques. C'est la figure du passionné, de l'orgueilleux qui se laisse aller aux sombres ~~par~~ plaisirs du désespoir et qui porte en lui ce goût de la mort qui caractérisera les héros du XIX^{ème} siècle.

"Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne" (1)

dit-il simplement. Il porte en lui une tristesse soigneusement cultivée, une désespérance littéraire, une révolte vaniteuse qui, cent cinquante ans plus tard, éclateront chez les personnages de Musset et d'Alfred de Vigny. Il nous fait pressentir "Chatterton".

(1) Acte I, Sc.1, 98.

Nous nous attendons à le voir mourir de faim au dernier acte. Il se contentera de nous quitter dans un évanouissement, dans une horrible et inguérissable déception d'amour. Pauvre Oreste, Racine pousse ici la passion jusqu'à la dernière portée de ses effets. On n'a osé aller plus loin en plein XVIIIème siècle. C'est la peinture de l'amour psychologique et pathologique tel que le comprennent nos contemporains et tel que le ~~comprenaient~~ comprenaient les anciens. Pathologique certes, pour que nous ne voyions pas les raisons qui ont pu engendrer un amour semblable au sien. Il faut avoir le coeur, l'esprit et les sens malades pour s'attacher ainsi à une créature telle qu'Hermione qui n'a aucune vertu et qui n'a aucun coeur pour cet infortuné ami de toujours. C'est aussi le fait saillant de la psychologie. Aimer pour aimer, c'est bien la caractéristique de la jeunesse, de la triste jeunesse d'Oreste. Il a aimé Hermione depuis sa plus tendre enfance. Mille souvenirs le lient à l'ingrate. Nous retrouvons ces sentiments dans "La Barrière" de René Bazin, lorsque le jeune amoureux dit à sa cousine Marie "Toi que j'ai vue en robes courtes sauter à la corde et avec laquelle j'ai joué à colin-maillard". Au dix-septième comme au vingtième siècle, les sentiments n'ont ni évolué, ni changé. Ce sont deux hommes qui aiment deux toutes jeunes filles. Pourquoi les aimer? Ils n'en savent rien. Parce qu'ils sont repoussés, parce qu'ils ne sont sûrs ni d'eux, ni d'elles. L'être humain désire toujours ce qu'il ne peut avoir irrémédiablement et jusque dans l'éternité. Et nous avons le désir de questionner Dieu et de dire: "Pourquoi"? La psychologie n'aurait plus de raison d'être si ce "pourquoi" effrayant venait à disparaître.

Après l'amour galant et l'amour malheureux, Racine nous présente l'amour sadique du triste Néron, personnage antipathique. C'est que le tragédien a largement bu à la coupe empoisonnée des amours défendues et qu'il sait, par son expérience personnelle, jusqu'où peut descendre l'être humain lorsque ses passions ne sont pas endiguées par des principes immuables qui seuls peuvent l'arrêter sur le chemin de la volupté. Dès son arrivée sur la scène, la cruelle passion de Néron nous apparaît. C'est déjà son esprit de bourreau qui torture la femme qu'il aime. Il est hypocrite et cauteleux. Il approche Junie avec des mots ducereux auxquels son coeur de tigre veut donner des intonations de tendresse. Il paraît ensorcelé, mais plein d'égards. Il sent d'instinct que la jeune fille sera difficile à conquérir et qu'il ne faut pas effaroucher sa pudeur. Perfidement, il s'attaque à Britannicus. Il désire savoir jusqu'à quel point Junie aime l'infortuné garçon. La situation est compliquée et Néron s'en rend compte car Junie est à la fois liée par la foi jurée à Britannicus et par son amitié pour l'impératrice. Néron sait louvoyer; il se cherche des excuses de collégien.

"N'accusez point ici mon choix d'aveuglement". (1)

(1) Acte II, Sc.3, 721.

Il sent qu'il est à la fois déplacé et ridicule. Il veut à toute fin éviter cette risible attitude. Comment la princesse peut-elle se défendre? Elle est déjà enlacée par ce boa prêt à l'étouffer; elle est effrayée, elle a peine à ne pas appeler au secours!. Qui peut l'aider dans ce repaire ou tout plie aux exigences de Néron! De plus, l'empereur a menacé Junie dans ~~ains~~ ce qu'elle a de plus cher au monde! A qui demander de l'aide, avons-nous dit? Pour elle, pour Britannicus, il n'y a même pas l'espoir de la solitude. Même pas d'espoir en Burrhus. Ce dernier a déjà compris que le mal est sans remède et ce vers est significatif:

"C'est est fait, Néron est amoureux". (1)

Pourquoi amoureux de Junie si ce n'est pour faire souffrir et pour mesurer son plaisir à la douleur des autres! Que le vers fameux du perfide ministre a peu de poids:

"On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer". (2)

c'est ce que justement Néron veut aimer. Il ne veut pas seulement jouir, il veut torturer et comme il va parvenir à ses fins!

Qu'elle est donc, d'après ces paroles admirables, l'opinion de Racine sur l'amour. Cette fois, il nous entraîne loin du jansénisme. Le sait-il? Il a voulu nous montrer que certains amours sont pathologiques et désespérantes, mais qu'en certains cas, l'homme reste maître de sa destinée et de ses sentiments. Nous respirons un peu. Serions-nous autre chose que des jouets sans âme dans les mains d'un Dieu sans coeur? L'homme nous réapparaît comme raisonnable, doué d'une volonté libre, capable de vouloir et de se maîtriser. Sa psychologie ici est imprégnée du rationalisme de Descartes. Il y a un appel à l'étincelle divine et un souvenir de cette grâce que Dieu nous donne par pure bonté en vue de notre bonheur futur. Pour en revenir à Néron, nous voyons qu'il a le plaisir d'étendre son être en faisant souffrir. Il veut de perverses sensations ayant pour source même, la souffrance d'autrui; il y joint le désir de détruire avec l'anticipation de la jouissance:

"Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie". (3)

Il veut voir pleurer Junie. Peu importe que ces pleurs soient pour lui ou destinés à d'autres, il veut les recueillir pour en jouir avec délice. L'idée de la douleur lui est infiniment précieuse, il est satanique et effroyable. Son cynisme est sans limite lorsqu'il dit avec une simplicité déconcertante:

"Je me fais de sa peine une image charmante". (4)

(1) Acte II, Sc.2, 382
(2) Acte III, Sc.3, 790

(3) Acte II, Sc.5, 659
(4) Acte II, Sc.7, 751.

Il s'en délecte comme une fauve de sa proie.

Avec ces ironies et ces méchancetés froides, il y a le calme dont il se ne départit jamais. Nous sentons que c'est sa grande force. L'oreille au guet, il attend son heure. Il s'en réjouit d'avance. Qui pourra le déjouer? Racine introduit ici le grand problème de l'hérédité. Nous nous souvenons du vers d'Agrippine:

".....Je lis sur son visage,
Des fiers Domitius ~~xxxxxx~~ l'humeur triste et sauvage"(1)

Et nous nous souvenons que son quatrième aieul, son trisaieul et son grand'père avaient été déjà des prodiges de méchanceté. Toutefois, le monstre à cette époque, n'ayant pas vingt ans, garde quelques enfantillages et n'est encore que "le monstre naissant". Néron est plus abominable que jamais. Il feint si bien la surprise que nous nous demandons si Agrippine ne s'est pas trompée sur l'auteur du meurtre. Il témoigne de son innocence avec une candeur qui désarme. On dirait qu'il est blessé de ces soupçons que nous savons si justifiés. Tout conspire contre lui; il est accusé de tous les malheurs qui accablent l'épouse de Claude. Il va si loin qu'avec un faux accent de reproche, il va jusqu'à murmurer:

"Si l'on veut, Madame, écouter vos discours
Ma main de Claude aura tranché les jours". (2)

L'ambitieuse a dû condescendre à des confidences; il est bien naturel que Néron s'en serve contre elle au moment ~~important~~ importun. Agrippine si pervertie qu'elle soit, ne peut s'empêcher de frémir au récit de Burrhus. L'on eût pu trouver une excuse dans la jalousie d'amour, mais le pire, la menace pour l'avenir c'est que Néron ait pu voir mourir son cousin sans changer de couleur, en gardant une sérénité parfaite.

"Ses yeux indifférents ont déjà la constance
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance." (3)

Demain, c'est le Néron complet; le dernier vers annonce les atrocités futures:

"Plût à Dieu que ce fuisse le dernier de ses crimes" (4)

- - - -

C'est Antiochus, l'infortuné frère d'Oreste, que Racine présente à l'auditoire de la Cour de France. Son rôle n'est pas celui d'un humble soupirant mais possède une valeur dramatique toute spéciale qu'il serait dommage de ne pas faire

- (1) Acte I, Sc.1, 36
- (2) Acte V, Sc.6, 1653
- (3) Acte V, Sc.8, 1711
- (4) Acte V, Sc.8, 1769

ressortir ici. Non seulement il sert à nous faire connaître Bérénice et Titus en recevant tour à tour leurs confidences, mais comme ces confidences le crucifient, il nous émeut par lui-même. Que disons-nous? Nous remarquons qu'il est le plus à plaindre des trois puisqu'il aime sans être aimé et sans espoir. Sa souffrance nous aide seulement à mieux accepter la cruelle beauté du dévouement, en nous faisant apercevoir derrière la douleur de Titus et de Bérénice, une douleur plus modeste et peut-être pire. Antiochus est aussi moins faible qu'Oreste. Son courage nous entraîne. C'est un sacrifice volontaire qui accepte son dur calvaire en guerrier et avec une résignation vraiment royale. Il n'y a que de la psychologie dans cette création de Racine, la pathologie ~~en~~ en est exclue. Nous comprenons très bien que le roi de Comège aime la fiancée de Titus. Celle-ci est un idéal vivant. Comment Antiochus eût-il pu rester insensible aux charmes de la Reine! Elle est belle, elle est bonne, elle est charitable et dévouée. Ce n'est plus le malheureux qui se laisse aller avec lâcheté à son triste destin, c'est un homme qui se rend compte que jamais il ne retrouvera une autre Bérénice.

Racine introduit l'introspection dans le plus beau et peut-être le plus mélancolique récit amoureux qui soit au théâtre français. Cherchons ce qu'Antiochus peut trouver en son cœur qui le rende si grave et si grand. Après cinq ans d'absence, il se demande s'il est resté le même. Il souhaite d'avoir changé. Il n'a pas évolué. Il est toujours amoureux de Bérénice et cherche à savoir s'il pourrait lui dire sans trembler les quelques mots qui contiennent la plupart des tribulations d'ici-bas: "Je vous aime". Il n'a qu'à prononcer ces mots pour être secoué et pour ressentir les sentiments qui l'agitaient jadis. Il se souvient:

"Bérénice autrefois m'ôta toute espérance". (1)

Tout espoir lui a été enlevé. Ce soutien a été ^{tr}interdit à Antiochus; on ne lui a pas même laissé le droit d'espérer. Il a dû continuer à vivre sachant qu'il était condamné à souffrir le reste de sa vie. Pour avoir le droit d'approcher l'objet de tant d'amour, il a couvert son sentiment d'un voile d'amitié. Longtemps encore, il a cru qu'un revirement de fortune pourrait lui donner Bérénice. Mais il n'en a rien été et demain Titus l'épouse. Il en est presque soulagé. Ce sera la mort vivante, mais la mort quand même. En homme sage, il décide de partir, car la fuite est la seule victoire qui soit permise à Antiochus. Il jouit secrètement à la pensée de pouvoir se retirer loin d'elle. Il vivra de sa douleur dignement en essayant de trouver le trépas dans quelque combat dont les dieux puissent être satisfaits. Dans ses plus cruels moments, il ne veut pas déplaire à Bérénice par des attentions offensantes. D'être aimé de la

(1) Acte I, Sc.3, 23

Reine? Ceci n'effleure pas sa pensée. Il va se retirer afin qu'un jour elle puisse avoir la ~~g~~ légitime fierté de s'être sue aimée par un héros! Racine savait bien que tous les sentiments humains ont une échéance et qu'il vient un moment où l'amour, cessant d'être victorieux, s'effrite en poussière. C'est ici qu'Antiochus attend ~~Racine~~ sa Reine. Un jour viendra où, meurtrie par la main qu'elle aime, elle se retournera en arrière pour comparer celui qu'elle a élu à celui qu'elle a rejeté. Cet espoir d'être regretté en une date lointaine est le seul point lumineux dans la vie d'Antiochus. Nous savons que cette joie négative devait lui être refusée. C'est aussi un homme qui veut qu'on s'attendrisse sur lui:

"Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre". (1)

La résolution du roi de Comège est prise mais, comme il a de peine à se résoudre à ne jamais revoir Bérénice. Les dieux n'ont pas permis cette séparation qui eût été une bénédiction pour le prince.

Tous ces détails ont été exposés dans le précédent chapitre. Il ne nous reste qu'à continuer à analyser les malheurs d'Antiochus et de voir combien sa généreuse conduite aide au dénouement.

La note dominante de ce caractère est le courage. Le courage employé aux humbles détails de la vie. Nous ne doutons pas de son héroïsme dans les combats guerriers. En réalité, nous n'avons même pas de pensée pour ce genre de bravoure. Ce que nous voyons en lui, c'est l'être attaché à sa tâche, fidèle à la ligne de conduite qu'il s'est tracée. On le voit levant la tête vers le ciel lorsque le poids est trop lourd! Nous n'imaginons pas qu'il puisse implorer des dieux grecs. Le héros de Racine est bien chrétien. Pour lui, "pleurer, parler est également lâche". (2) Il n'est qu'un trait d'union entre deux êtres qui s'aiment, qu'un confident, qu'un conseiller jusqu'au moment où il leur servira d'exemple. Rostand n'aura qu'à relire "Bérénice", à s'en pétrir, à s'en former il offrira au monde son "Cyrano de Bergerac". Sans lui, l'Empereur et la Reine n'auraient peut-être pas eu le courage de se quitter. Comme il est émouvant ce roi de Comège lorsqu'il avoue la vérité à Titus. Il n'a pas de détour:

"Mais le pourriez-vous croire en ce moment fatal
Qu'un ami si fidèle était votre rival? (3)

Nous sentons aussi combien le silence lui a pesé, cette idée revient constamment dans les discours d'Antiochus:

"Je n'ai pu l'oublier: au moins je me suis tu". (4)

(1) Acte I, Sc.3, 47.
(3) Acte V, Sc.7, 1441

(2) La Mort du Loup" Alf. de Vigny.
(4) Acte V, Sc.7, 1416.

Il a souvent confessé sa peine mais jamais à l'intéressée. Quelques arpents le séparaient de sa Reine. Il aurait pu courir à elle et l'accabler de discours importuns; il ne l'a pas fait. C'est cette retenue, ce contrôle magnifiques que nous admirons de toute notre âme, non sans souhaiter de l'acquérir un jour. C'est la dernière confiance d'Antiochus qui décide Bérénice au renoncement. Devant tant de bravoure, elle n'osera pas être lâche; c'est à cet instant qu'elle se lève et nous dit:

"Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs et de sang prêt à couler". (1)

- - - - -

"Adieu, Seigneur, régné: je ne vous verrai plus". (2)

Mais le dernier mot reste à Antiochus. Un mot qui est le reflet de sa triste destinée, de sa grandeur, de sa valeur morale. Pour le trouver, il fallait la délicatesse, le doigté, l'adresse de Racine. Grandiose douleur, courage, bravoure, sacrifice, générosité: un homme!

- - - - -

Le portrait qui va suivre dans la galerie des tableaux, est celui de Roxane, sultane favorite, princesse d'Orient, amoureuse furieuse et cruelle. Si nous voulons nous la représenter, il nous suffit de tourner les yeux vers la lithographie d'Achille Devéria et d'observer l'expression de l'actrice Rachel dans ce rôle. La bouche triste et voluptueuse, les yeux inquisiteurs, le nez aux ailes relevées et épaisses et à l'expression sensuelle. Le front est haut et large, couronnée d'une épaisse chevelure bouchée. Quand on a vu ce portrait de Roxane, il nous semble qu'elle a vécu; bien mieux, que nous l'avons vue. De sa place d'honneur, la Turque continue de guetter ses proies. Elle est effrayante et inoubliable. Pour obtenir cela, il a fallu l'art de Rachel après le génie de Racine! Comme nous devons leur en être reconnaissants!

Nous ne savons si la façon d'aimer de Roxane est exclusivement orientale et à vrai dire, nous en doutons. C'est un amour chernel et furieux que le danger excite et qui se tourne en cruauté quand ce qu'elle désire lui échappe; Son amour est né d'une façon étrange. Nous savons que Roxane avait reçu l'ordre de faire tuer Bajazet. Mais Acomat lui montra ce beau jeune homme et la sultane prit feu. Cette fois, c'est la psychologie qui est exclue du rôle de Roxane, c'est un amour tout pathologique et des plus sensuels. Ce ne sont pas des affinités morales ou intellectuelles qui puissent lier la favorite à ce fier et dédaigneux beau-frère. Au cours de la tragédie, nous ne les avons jamais vus avoir aucune conversation propice à reprocher des coeurs. C'est une névrosée, une hystérique que nous présente Racine. La sultane est dans une disposition

(1) Acte V, Sc.7, 1473

(2) Acte V, Sc.7, 1494.

d'esprit facile à deviner. Amurat a quitté Byzance, sa capitale; il fait le siège de Babylone; il est parti depuis longtemps. La femme à Amurat est lasse d'être libre, d'être reine et maîtresse de céant. Les barbares coutumes turques ne l'ont pas habituée à tant de liberté. Elle n'a aucun but dans la vie. Son existence se passe doucement à s'apprêter pour la visite de son seigneur et maître. Elle a beau n'être guère amoureuse d'Amurat, il n'en demeure pas moins qu'elle s'était faite à lui et à sa visite quotidienne, c'était un but, une diversion dans sa vie de sérail. C'était une habitude, mon Dieu, pas trop désagréable. Mais le sultan est parti et Roxane a cherché quelqu'un qui puisse la déridier. Ce n'était guère facile car de toute part, elle était gardée et surveillée. Le seul personnage disponible près d'elle est Bajazet. Mais comme celui-ci est chaste, il a été impossible de l'apprivoiser. La sultane s'est jetée avec toute sa violence sur un Bajazet immuable qui lui a résisté avec la fermeté de l'homme qui aime ailleurs, car chez Bajazet, ce n'est pas tant la vertu qui le fasse agir ainsi, c'est plutôt l'indifférence. Il ne demeure aussi maître de lui que parce qu'il n'est pas intéressé. Au fond, sa victoire est facile.....comme toutes les victoires de ce genre. Et plus, il se refuse, plus Roxane est possédée de désir. Néanmoins, nous devons, pour ne pas être tout-à-fait cyniques, remarquer que ce grand garçon est sympathique par sa fierté un peu boudeuse et surtout par son amour si pur pour la petite Atalide. Il n'est pas aussi effacé qu'on l'a dit; autrement, il n'aimerait pas la jeune fille de cet amour chaste, délicat, profond et fidèle. Il est assez avisé pour se rendre compte que ce n'est pas de son âme que Roxane est éprise. La sultane s'est trahie elle-même en s'écriant, au moment où elle est avertie que tous deux la trompaient :

"Je vais faire étrangler ma rivale sous tes yeux". (1)

Bajazet n'est pas dupe. S'il était aimé pour lui-même, la sultane n'essayerait pas de s'imposer à lui en menaçant la femme qui lui est chère. Il est assez savant des choses de la vie pour savoir que Roxane s'éclipserait en cherchant non pas son bonheur à elle mais prendrait une détermination plus généreuse comme l'a fait Bérénice. La sensualité de Roxane éclate surtout dans ce vers caractéristique :

"Viens m'engager ta foi, le temps fera le reste". (2)

N'est-ce pas la réalité qui nous ramène à l'aspect humain de la vie. Racine donne ici une explication nette et concise, c'est à nous de déduire le reste car tout a été touché avec précaution. Le mot propre est habilement évincé mais si nous voulons jeter un oeil sur l'horizon que nous ouvre ce vers, nous voyons une série d'horreurs qui s'agitent dans le coeur corrompu de Roxane. Nous sentons qu'elle fait bon

(1) Acte V, Sc.4, 1546

(2) Acte V, Sc.4.

marché de la dignité propre à son sexe. Peu importe le mépris, peu importe le dédain; elle n'a qu'un but, qu'un désir, qu'une idée: ce Bajazet et rien que lui. Et qu'arriverait-il si ce jeune homme cédait? Un jour viendrait où la sultane lassée de lui finirait par le faire disparaître. Bajazet le sait si bien qu'il préfère en finir tout de suite.

Quelle était la question qui se posait au début de cette étude psychologique? Il s'agissait de savoir si Roxane aimerait assez Bajazet pour le faire poignarder de dépit. Nous savons que la sultane s'est rendue jusqu'à cette extrémité. Faire disparaître un corps qui ne veut pas se livrer et qui ne vous appartiendra jamais, qu'y a-t-il de plus logique? C'est la triste, l'amorale logique de Roxane et peut-être celle de Racine..

Le vers du tragique est là pour rappeler les mobiles qui dirigent le coeur humain.

"Les bienfaits dans un coeur balancent-ils l'amour? "

Nous sentons quelle sera la réponse de Roxane.

"Mithridate" est sans doute la plus poignante des tragédies de Racine. C'est un Racine avancé dans l'art d'analyser les sentiments humains qui vient ici nous donner la tragédie du vieil âge. Remarquons que cette tragédie est celle où le poète s'est le plus plié sciemment ou non, au goût du XVIIème siècle. Cette création suit d'ailleurs les grandes modes artistiques du temps. Ce que Lebrun, Girardon et Coyne font en peinture et en sculpture, Racine l'écrit en vers merveilleux ou s'épanouissent à la fois son sens littéraire et sa connaissance de la vie. Il est fort intéressant de relater les circonstances qui incitèrent Racine à reprendre une fois encore sa plume d'écrivain et de psychologue. Corneille, amoureux de la Du Parc, s'était permis de lui envoyer une pièce de vers qui avait en tout la tournure d'une déclaration d'amour. Racine, furieux, décida qu'il allait montrer à cet impudent adversaire ce que peut être l'amour chez un sexagénaire.

Il ne manque rien dans l'exposé de cette passion. C'est d'abord quelque chose de furieux et d'autant plus que Mithridate se sent anormal et engagé dans un chemin où il ne pourra trouver que des déceptions. Il sent vaguement qu'il ne trouvera pas d'oreilles complaisantes pour l'écouter car on a peu d'attention pour ce genre de ridicule. D'ailleurs, la scène française avait été habituée à ces intrigues par le théâtre italien qui reproduit toujours ce thème favori de la jeune pupile aimée de son tuteur, qui le trompe et qui en rit avec quelque jouvenceaux des alentours. Le roi de Pont ne pouvait pas être sympathique aux jeunes seigneurs du XVIIème siècle. Ce vieillard, épris, devine qu'il ne

pourra satisfaire que médiocrement la jeune femme qu'il convoite et même qu'il risque d'y échouer tout-à-fait. Racine qui est déjà très vieux à trente-cinq ans, n'écrit pas cette tragédie sans un rictus amer. N'oublions pas que c'est l'amant trompé et jaloux qui compose Mithridate. Derrière la situation du Roi, nous sentons un Racine qui implore et demande grâce pour le vieillard infortuné.

"Monime" semble murmurer Racine "aime-le ou fais-le lui croire." Il descend vers la terre et ses cheveux ont blanchi dans des combats guerriers. Récompense-le de tant de bravoure, aime-le, ne le peux-tu pas? Son front s'incline vers la terre tandis que la jeune tête regarde encore si joyeusement vers le ciel et vers l'avenir. Tu es son dernier espoir....Tu as ~~travaillé~~ toute ta vie, toute ta jeunesse. Il n'a plus qu'un court moment devant lui, donne-lui cette illusion dernière." Mais la jeune femme n'écoute pas. Cette froideur exaspère le roi qui n'ose pas dire directement à Monime combien il l'aime. Il attend d'être seul pour répéter cette phrase qui, en entier, contient son tourment :

"Je brûle, je l'adore." (1)

Tout y est, le manque de clairvoyance qui vient justement d'une défiance trop soutenue. Si Mithridate était plus jeune, il pourrait être naturel et il y ~~gagnera~~ gagnerait beaucoup. Mais il ne peut se permettre cette liberté. Il oscille entre la crainte et le désespoir. Il est si complètement aveuglé par son amour qu'il charge Xypharès, précisément celui de ses fils qui aime Monime, de veiller sur elle. Rien ne manque à cette analyse de douleur; le continuel soupçon, la rage de sentir qu'un autre donnera à la jeune femme ce qu'il ne peut lui donner. Et toujours revient cette inévitabile pensée: "Si ce n'est pas moi qui la possède, du moins que ce ne soit personne". Avec la jalousie et le soupçon, c'est l'insupportable idée du meurtre qui assaille le malheureux. Il n'hésite pas à envoyer le poison à Monime. Et toute cette longue file de désolations humaines compliquée de ce que Xypharès est un fils que Mithridate aime et dont il a besoin, tout cela poussé à l'atroce par la condition, la race et le passé de ce sultan oriental, vaguement teinté d'hellénisme, habitué au sang, à la fois homme de désir, de volonté indomptable, homme de dissimulation et de ruse -- témoin la scène où il arrache à Monime l'aveu de son amour pour Xypharès. Ainsi Mithridate se débat-il en vieil homme amoureux mais qui n'oublie pas son rôle et ses devoirs publics. Nous sommes reconnaissants à Racine de l'avoir fait mourir car il est ~~déjà~~ délivré de lui-même et des siens. La mort arrange tout. C'est vraiment une mort de père et de roi:

".....Approchez-vous mon fils.
Dans cet embrassement dont la douleur me flatte
Venez, et recevez l'âme de Mithridate". (2)

(1) Acte IV, Sc.5, 1405.

(2) Acte V, Sc.5, 1594.

Il fallait bien, pour compléter cette série de peintures humaines, que Racine nous présentât un "jeune premier", un héros généreux qui ne fasse pas de promesses par vaine gloriole mais qui déploie toute sa force et tout son courage pour sauver la princesse dont il est amoureux et dont la vie est en danger.

On a pu reprocher à Racine que l'action d'Iphigénie ait été d'un temps où l'on faisait des sacrifices humains. Observons que le langage, les mœurs et les sentiments sont bien du XVIII^{ème} siècle. N'a-t-il pas été raconté que Madame de Montespan aurait, pour avoir l'amour du roi, fait égorger un enfant par un frère renégat. (2) Il n'y avait là qu'une faible différence avec les Grecs qui croyaient que le sang d'une jeune fille pût apaiser la colère des dieux; d'ailleurs, ni la superstition, ni le crime n'ont rien d'incompatible avec la perfection des manières, la politesse des discours, la délicatesse de la sensibilité et même la finesse de l'observation psychologique. C'est une union savoureuse de l'horreur du fond et de l'élégance de la forme et nous en concluons que le sacrifice d'Iphigénie est un meurtre politique bien dans le goût du temps.

Achille est tout feu et tout flamme. Il est fiancé à Iphigénie. depuis plusieurs années déjà et nous sentons qu'il est fort impatient de voir réaliser ses espoirs. Les nouvelles du sacrifice de la princesse ne sont pas sans le secouer étrangement. Nous comprenons sa jeune ardeur et son désappointement. C'est une jeune garçon qui veut avoir un foyer tranquille et oublier les rigueurs de la campagne. Toutes ces bonnes choses désirées vont-elles s'évanouir parce qu'un roi imprudent a fait à son peuple une promesse qui le révèle plus souverain que père? Nous comprenons par les vers qui vont suivre et qui sont adressés à Agamemnon qu'Achille est prêt à défendre chèrement son honneur:

"Et me défendant surtout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner". (2)

C'est d'abord un grand besoin d'action qui caractérise le jeune prince:

"Je perds trop de moments en des discours frivoles
Il faut des actions et non pas des paroles". (3)

Il est bouillant, tout plein de vie et d'ardeur. Il veut commencer son plan d'attaque immédiatement et ne pas perdre une minute. C'est bien le défaut de la jeunesse que cette hâte à mettre tous ses projets à exécution. Il est prêt à renverser n'importe quel obstacle plutôt que d'aplanir les difficultés. Il y a en lui vraiment plus de bravoure que de diplomatie. L'imprudence fait nécessairement partie de cette nature de feu. Il est assez peu politique, assez peu sage pour aller trouver le père de sa fiancée afin de lui faire des reproches et le

(1) "Dix conférences" Jules Lemaitre. (2) Acte I, Sc.3, 275

(3) Acte III, Sc.7, 1077.

le menacer. Les auditeurs du XVII^{ème} siècle durent trouver cette conduite inacceptable, surtout les vieux seigneurs et les vieilles duègnes dont le dernier plaisir de la vie était de morigéner la jeunesse. C'est pas un petit garçon qui adresse une requête à un supérieur auquel il doit le respect, mais un officier habile et sérieux qui parle sur un pied d'égalité avec un de ses chefs. Il a toutes les menaces que son imagination lui suggère. Il rappelle à Agamemnon qu'il ne doit rien, ni aux Grecs, ni à Ménélas, et qu'il ne courra pas après l'infidèle Hélène au risque de perdre la jeune fille de son coeur.

Les derniers vers de l'entrevue sont lourds d'orage :

"Je ne dis plus qu'un mot : c'est à vous de m'entendre
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre". (1)

Achille est si jeune encore que dans les combats meurtriers qu'il a en perspective, il n'oublie pas sa gloire à lui. Il est aussi amoureux qu'orgueilleux; avec les années l'orgueil l'emportera car la jeunesse est généreuse sinon judicieuse.

A cet état de choses, il joint son grand désir d'être heureux. Ceci est bien légitime. L'amour, le dévouement sont les deux mobiles qui le font agir. Il possède ces illusions qui nous rafraîchissent comme un frais matin de printemps. Son amour a le parfum magique des glycines et des acacias. en fleurs sous la pluie tiède des premiers jours de mai et c'est toute la flore de son Ile de France que Racine savoure en nous donnant Achille.

Achille est bien un peu inconséquent dans son histoire avec Eriphile. Il a en lui le désir de gloire et il aime beaucoup les jeunes filles. Sa préférence va à Iphigénie, naturellement; c'est elle qu'il aime et il ne la changerait pas; mais qu'il conte fleurette à la fille d'Hélène, un soir sur le pont d'un bateau, quoi d'extraordinaire? Tout y prêtait; la ~~aux~~ douceur de la température, l'eau bleue qui chante et surtout ce désir de chat qui porte à jouir de son importance et de son pouvoir sur autrui. Peu importe les conséquences qu'un jeu aussi funeste ~~aux~~ puisse avoir sur la malheureuse victime. Il est trop candide et trop naïf pour profiter d'Eriphile au vrai sens du mot. Mais il a commencé une flamme qui ne périra en elle qu'avec la mort. Achille est un grand coupable et nous plaignons la malheureuse Eriphile. C'est une figure de demi-dieu grec que cet Achille. C'est une des plus charmante invention de Racine, mais à côté de caractères tel~~aux~~ que Néron, Titus ou Mithridate, il nous fait l'effet d'un portrait au pastel, doux comme un clair de lune d'été. Ce n'est pas une de ces toiles brossées dans un accès de désarroi et d'exagération morales. Il y a comme une accalmie chez le tragédien. C'est le calme qui précède l'orage, le violent

(1) Acte IV, Sc.6, 1421

orage de "Phèdre".

Il ne nous reste plus qu'à finir de parcourir les derniers caractères de Racine. Il a été assez question ~~d'Hippolyte~~ d'Hippolyte au cours de ces derniers chapitres pour que nous n'entrions pas dans plus de détails. Il restera dans notre souvenir comme une sorte de jeune chasseur vertueux et sympathique, que rien ne peut émouvoir. C'est aussi un contemporain de Racine, soldat tout entier dévoué à la cause. Avec un peu d'imagination, on le représente en bleu horizon pendant la Grande Guerre, le frère d'arme de du Plessis ou de Guynemer. C'est un Français bien de l'Aisne ou de l'Oise. Racine l'avait reconnu.

Nous désirons voir aussi dans Josabeth la figure de l'épouse digne et fidèle; en tout secondant son mari, qui ne parle qu'avec lui et qu'avec son assentiment. C'est une mère qui étend son affection jusqu'à son neveu Eliacin, et dont la tendresse est inépuisable. Quand on songe qu'un jour viendra où elle verra son enfant égorgé par son fils d'adoption, nous ne pouvons nous empêcher de frissonner. Elle incarne la dignité de l'épouse et la tendresse maternelle. N'est-elle pas un peu Madame Racine?

~~Max~~ Un mot aussi pour ces confidents si aveuglément attachés à leurs maîtres. C'est peut-être à cause de la sincérité de leur admiration qu'ils les copient aussi servilement, et qu'ils deviennent la reproduction atténuée et raccourcie des grands seigneurs qu'ils servent; ils sont prêts à n'importe quel sacrifice pour les aider et les secondar. Aussi, oublions-nous qu'ils parlent un peu trop le langage du grand monde auquel ils n'appartiennent pas. Racine n'a pas pu se plier à cette exigence. Son théâtre en a-t-il été diminué?

Et nous venons de voir les amours pathologiques, vivaces, jalouses, amères; amours maternelles, amour d'époux, sentiments effrénés, fidélité, tendresse, bravoure, grandeur, pêtitesse, larmes, désespoir, appels, refus, toute la lyre de la misère humaine, auxquels Racine n'a pas manqué d'ajouter quelques tremblants et rares sourires, des sourires sous la pluie.....

- - - - -

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages suivants ont été consultés au cours de ce travail :

Revue Mensuelle1912.

Histoire de France.....B. Mallet.

Histoire de France.....Jacques Bainville.

Histoire de la Civilisation
française.....Rimbaud.

Un double amour.....Louis Bertrand.

Histoire de la littérature
française.....Nisard.

Etude Critique sur l'histoire
de la littérature française...F. Brunetière.

Le Romantisme de Racine.....E. Deschanel.

Histoire de Port-Royal.....Ste-Beuve.

Extraits sur Racine.....Ste-Beuve.

Racine.....Faguet.

RacineLe Bédouin.

Jean Racine.....Larroumet.

Racine et ses oeuvres.....Jean Fourcassié.

Oraison funèbre (sur Hen-
riette d'Angleterre).....Bossuet.

Jean Racine.....Mauriac.